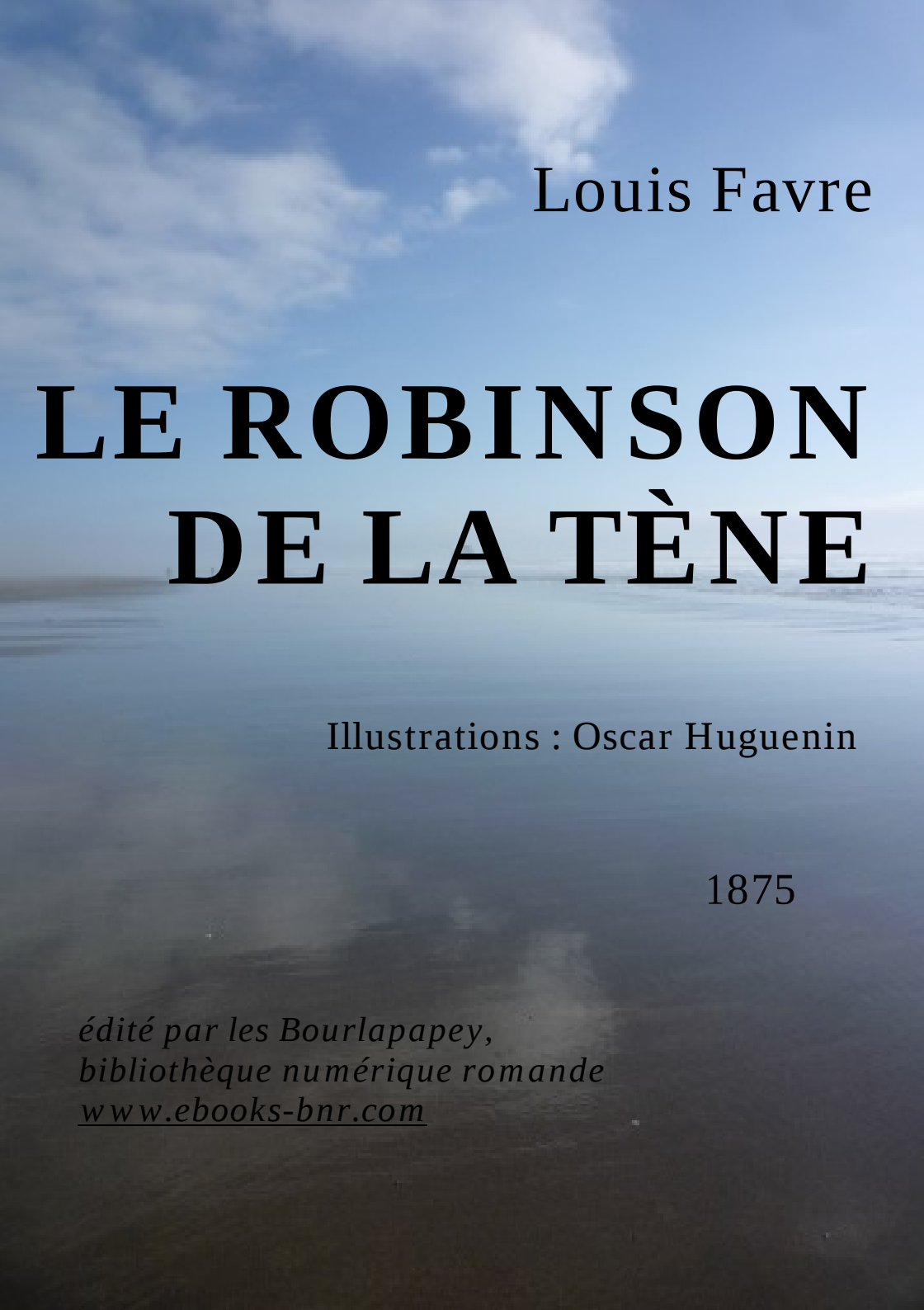




Louis Favre

LE ROBINSON DE LA TÈNE

Illustrations : Oscar Huguenin

1875

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

1 LE MARCHÉ	4
2 L'AVEUGLE	24
3 LA CANARDIÈRE	34
4 LE ROBINSON DE LA TÈNE	54
5 L'ÉPREUVE	67
6 LA TÊTE CASSÉE.....	82
7 LE BILLET	92
8 LE CABARET DE THIÈLE	99
9 L'EXCURSION MANQUÉE	113
10 LE PASSAGE DU PRINTEMPS	125
11 LES BRANDONS	142
12 LA SAISIE	158
13 LA PRISON	175
14 L'INONDATION	200
15 DÉCOUVERTE.....	221
16 LE COUP DE FOUDRE	243

17 LES TROIS AMIS263

18 APRÈS L’ORAGE275

19 GUÉRISON 289

20 CONCLUSION..... 313

Ce livre numérique 315

1

LE MARCHÉ

Novembre étendait sur le lac son manteau de brume, avant-coureur de l'hiver. Malgré ce brouillard et le froid qui commençait à devenir piquant, de nombreux bateaux chargés de paille, de fruits, de légumes, voguaient sur la nappe tranquille des eaux et, partis de points différents, convergeaient vers Neuchâtel. C'était un jeudi, jour de marché ; les embarcations déjà rangées côte à côte sur la grève caillouteuse devant la place des Halles, ainsi que celles qui arrivaient, donnaient au rivage une animation inaccoutumée. Une barque de Cudrefin, plus chargée que les autres et faisant force de rames, se dégagea des vapeurs grisâtres et apparut avec son équipage des deux sexes qui se tenait prêt à atterrir. Elle fit vivement la manœuvre ordinaire, pivota sur elle-même, pour présenter au rivage la poupe carrée qui se prête au débarquement, puis deux hommes sautant à terre et appuyant avec

force sur la chaîne, cherchèrent à l'attirer sur le sable.

— Encore, tire encore, criait le patron ; en arrière, les rameurs !

Ce fut peine inutile, malgré d'énergiques efforts, des cris et des jurons, le peu de profondeur de l'eau empêchait de gagner le bord. On amarra solidement la barque, on jeta une planche en guise de pont pour l'unir à la grève, et chacun se précipita vers la place du Marché, en emportant hottes, corbeilles, cages à poules, comme s'il s'agissait d'enlever d'assaut une position occupée par l'ennemi.

Il y avait bien quelque analogie dans la situation des arrivants. À cette époque, l'espace réservé aux revendeurs maraîchers n'était pas divisé en carrés numérotés et grevés d'une redevance ; c'était une loterie où l'on emportait son numéro à la force du jarret, une course au clocher qui, pour les spectateurs, ne manquait pas de caractère, et donnait lieu aux incidents les plus amusants. Pour atteindre une bonne place, telle revendeuse eût donné son âme, et l'on vit, maintes fois, deux femmes se prendre aux cheveux avec fureur et se couvrir d'égratignures, pendant que d'autres,

mieux avisées, s'emparaient sournoisement de l'objet contesté.

Au moment où une vieille femme déjà caduque, un panier d'œufs à chaque bras et une corbeille de légumes sur la tête arrivait sur la planche, un homme en blouse bleue, portant sur l'épaule un sac de pommes de terre, voulut la devancer ; mais la planche étant étroite, en passant il la heurta avec brutalité, et l'envoya dans le lac avec ses corbeilles, ses œufs et tout son chargement.

Cet incident en serait resté là, comme d'ordinaire, et la pauvre vieille aurait dû se ramasser tant bien que mal, avec ses habits mouillés et sa marchandise endommagée, si une jeune paysanne, grande et belle, aux cheveux noirs, au teint brun, vêtue de grisette bleue, qui s'apprêtait à descendre d'un bateau voisin, n'eût jeté son fardeau pour voler au secours de la naufragée. La vaillante fille ne se borna pas à la tirer de l'eau et à la mettre sur ses jambes ; elle l'aida à repêcher ses œufs, dont un grand nombre étaient cassés et laissaient couler de leurs blessures des filets d'or. Elle était encore occupée à cette besogne lorsqu'une voix rauque se fit entendre :

– Place ! allons les femmes, rangez-vous qu'on puisse passer.

C'était l'homme à la blouse bleue.

– Regardez ce que vous avez fait, dit la jeune fille, n'avez-vous point de honte ?

– Mes œufs sont cassés, disait la vieille en pleurant, des œufs que j'ai payés si cher. Que vais-je devenir ! je suis si pauvre !

– Voulez-vous me faire place, oui ou non ? dit l'homme en criant plus fort ; je suis pressé, nom d'un nom !

– Vous n'êtes pas plus pressé que cette femme, Pierre Marmier, dit la jeune fille avec résolution, et si vous avez du cœur, vous lui rembourserez le dommage que vous lui avez causé. Elle est pauvre, vous êtes riche.

– Va au diable, toi et tes sermons, je n'ai pas le temps de bavarder. En disant cela il la poussa de côté et voulut monter dans la barque.

Mais à peine sa main avait-elle effleuré la jeune paysanne, qu'on vit s'élancer du bateau voisin et bondir par-dessus les corbeilles de pommes et les têtes de choux, un jeune homme aussi agile que vigoureux, qui était resté jusqu'alors témoin attentif de cette scène.

– Si tu ne paies pas à la Zabeth ce qui n'est que juste, tu n'es qu'un lâche et je te flanquerais au lac. Mais si tu touches à la Marguerite... je ne te dis que ça...

– Laisse piailler ces femelles, cela ne te regarde pas, dit Marmier d'une voix sourde ; je suis pressé, tonnerre !

– Tu ne m'as pas entendu ?

– Si, voilà ma réponse... et il lui allongea un coup de pied à défoncer une porte de prison.

– Henri, prends garde ! s'écria Marguerite.

Mais Henri, prompt comme l'éclair, avait déjà saisi le pied de son adversaire et l'avait renversé sur le sable.

Marmier se releva en trébuchant et en écumant de rage, cherchant autour de lui ce qu'il pourrait lancer à son vainqueur, ramassa une rame et la leva comme une massue pour l'assommer. Malheureusement pour lui, deux gendarmes embusqués derrière les arbres de la Promenade Noire, où l'on voit aujourd'hui l'hôtel du Mont-Blanc, s'avancèrent vivement et s'emparèrent de ce furieux.

– Laissez-moi l'assommer, il faut que je l'assomme, je veux son sang.

– Vous n’aurez rien du tout, dit le brigadier avec un calme superbe ; déposez cet outil et suivez-moi au poste.

– Vous suivre où ?

– Au corps de garde.

– Moi ! et mon marché, mes fruits et mes pommes de terre ! que deviendra tout cela ? Tiens, canaille, c’est toi qui es cause de tout.

Et se dégageant soudain, il asséna un tel coup de rame sur la tête d’Henri, que le bois se brisa et que le jeune homme roula sur la grève.

Pendant qu’on accourait pour secourir le blessé, les gendarmes prenant Marmier chacun par un bras, le conduisirent à l’hôtel de ville malgré ses cris, ses injures, ses soubresauts et ses ruades.

– Mille millions de diables ! hurlait-il en grinçant des dents, et mes pommes de terre que je dois vendre ? Savez-vous que j’en ai deux cents boisseaux dans la barque ?

– C’est possible et même probable, mais la pomme de terre sort du cercle de nos attributions.

– Je me fiche de vos attributions, il faut que je vende mes pommes de terre dans ce moment, sinon je perds deux cents francs.

– Ce qu'il faut, c'est de marcher au poste en douceur, ou je vous mets les menottes.

Et le brigadier fit sonner dans sa poche les chaînes de fer.

– Tout cela, c'est des farces, dit Marmier, changeant de ton ; relâchez-moi sans tambour ni trompette et je vous donnerai dix francs. Allons, brigadier, vous n'êtes pas bête.

– On est sensible à vos compliments flatteurs et on vous remercie de vos politesses, mais la consigne avant tout ; vous êtes en contravention pour sévices graves en présence du public. Vos dix francs et vos sacs de légumes n'y font rien.

– Alors vous n'êtes qu'un tas de voleurs.

– Je prends note de vos injures pour les porter à leur rang dans mon procès-verbal. Votre affaire sera d'autant plus mauvaise.

Convaincu de son impuissance, Marmier se soumit comme la bête sauvage prise au piège ; il suivit ses gardiens vers l'hôtel de ville en maugréant dans sa barbe contre la police, contre les femmes, contre les pommes de terre, contre lui-même.

Au bord du lac l'émotion avait été vive ; on assurait qu'un homme avait été tué ; ce bruit, répandu

comme l'éclair, suspendit même un instant le cours des ventes ; bientôt on apprit que le blessé se portait bien. On le vit quelques moments après, traverser la place, portant une charge de canards, de sarcelles et d'oiseaux d'eau qu'il vendit rapidement, grâce à son aventure, dont on lui demandait le récit pour en avoir une version authentique.

Le fait est qu'il avait reçu un terrible coup sur la tempe gauche et que le sang avait coulé ; mais son crâne était dur et sa fibre solide. Grâce aux bons soins de Marguerite, il eût bientôt repris connaissance ; malgré sa blessure il aida la jeune fille à porter ses corbeilles au marché, et quand il la vit bien installée à l'angle de la rue du Coq-d'Inde, il partit lui-même pour vaquer à ses affaires.

Le marché de Neuchâtel présente ceci de particulier, qu'il est le principal centre de l'approvisionnement des grands villages industriels du Locle et de la Chaux-de-Fonds situés dans une contrée si élevée et si montagneuse que le sol ne produit que de l'herbe pour les troupeaux. Il faut donc tirer de loin les aliments nécessaires à une population de trente à quarante mille âmes, dont les gains sont élevés et qui paye largement. Cet office est rempli par des négociants en victuailles, connus sous le nom de « crampets », qui se font

les intermédiaires entre le producteur et le consommateur, courent les campagnes, les fermes, les marchés, sont jour et nuit en route, en hiver comme en été, et réalisent de gros bénéfices. Avant l'établissement du chemin de fer par le Jura industriel, le métier était des plus pénibles, car ces lourdes provisions amassées de toutes parts devaient être charriées à travers les montagnes couvertes de neige ou de glace pendant sept mois consécutifs et souvent balayées par des tourmentes affreuses. À peine arrivé, après une marche laborieuse, il fallait déballer ses marchandises en plein air, dans la neige, au vent, au soleil ou à la pluie, et en surveiller le débit. Quand tout était vendu, il fallait se remettre en route pour recommencer les mêmes opérations et subir les mêmes fatigues sans trêve ni répit.

On comprend que les crampets soient détestés des ménagères de Neuchâtel ; sans cesse à l'affût des arrivages soit par terre, soit par eau, ils s'emparent des denrées de choix avant qu'elles soient déballées, et lorsqu'on se présente pour faire les achats destinés aux besoins domestiques, on vous répond fièrement : « C'est vendu ». C'est ce qui fait dire que les beaux fruits, les beaux légumes, les primeurs ne font que transiter au chef-lieu, où l'on doit se contenter de leur adresser des

regards tout remplis de convoitises et d'âpre jalousie.

Les deux principaux centres de culture maraîchère d'où partent ces produits sont le Vully et le Landeron, situés l'un au bord du lac de Morat, l'autre au bord du lac de Bienne ; et tous deux prospèrent grâce à cette industrie qu'ils exploitent avec autant d'intelligence que d'activité. Chose digne de remarque, ce sont généralement les femmes qui se chargent des voyages et des ventes et elles s'en acquittent à merveille.

Marguerite n'était pas une revendeuse ; elle apportait au marché les produits de son jardin, et comme ses cultures étaient bien dirigées, elle avait acquis une réputation qu'elle s'efforçait de conserver. On trouvait auprès d'elle un agréable accueil, et l'on était sûr, en la quittant, d'être bien servi et à des prix modestes. S'il en était toujours ainsi, quel temps précieux les ménagères pourraient épargner en faisant leurs emplettes ; au lieu de parcourir le marché tout entier pendant une heure ou deux pour s'informer des prix et juger de la valeur comparative des denrées, elles iraient directement et en toute confiance vers la marchande la plus proche et n'auraient pas à se lamenter sur les retards qu'éprouvent les travaux de la maison.

Le brouillard du matin s'était dissipé peu à peu, et avait fait place au soleil, qui jetait sur le marché ses bienfaisants rayons. Sous cette lumière caressante, les monceaux de fruits, de racines, de légumes prenaient du relief, de l'éclat, de la couleur, et Marguerite elle-même en était comme transformée. Son teint bruni s'animait de tons roses et dorés, ses cheveux noirs prenaient des reflets bleuâtres ; on ne remarquait pas que l'étoffe de sa robe était grossière tant les formes qu'elle dessinait étaient parfaites. Assise, comme une reine, au milieu de ses corbeilles, elle avait une attitude si noble et si gracieuse à la fois, que les étudiants en casquette blanche ou en casquette verte qui traversaient la place ne pouvaient s'empêcher de courir des bordées dans le voisinage et de lui lancer d'amoureuses œillades. Mais Marguerite ne paraissait pas s'apercevoir de ces tendres hommages ; une pensée triste la préoccupait et jetait un nuage sur son front. Dès qu'elle eut terminé ses ventes et compté son argent dans son tablier, elle porta ses corbeilles au bateau et se dirigea d'un pas rapide vers la rue des Moulins, qu'elle parcourut dans une partie de sa longueur. Arrivée devant une grande maison en pierre de taille assombrie par le temps, elle s'arrêta et parut hésiter ; mais reprenant courage, elle entra résolument.

Nous la retrouvons dans une vaste pièce peu éclairée, tapissée de livres sur toutes ses faces. Devant un bureau est assis un homme de taille moyenne, assez replet, au visage arrondi et coloré ; sa belle tête est ornée de cheveux bouclés et grisonnants ; sa voix est douce, mais grave et mâle.

— Vous dites donc, ma fille, que votre père ne se trouve pas mieux.

— Non, sa vue s'affaiblit tous les jours, sans qu'on puisse voir la moindre altération dans ses yeux, dit Marguerite en sanglotant ; ils sont aussi clairs, aussi beaux qu'autrefois, mais ils perdent peu à peu la faculté de voir.

— A-t-il suivi le traitement que je lui ai prescrit ?

— Oui, ponctuellement, mais sans résultat ; au contraire, la maladie fait des progrès continuels.

— Remarquez-vous un affaissement général ? perd-il ses forces en même temps que l'appétit ?

— Il est toujours vigoureux et alerte, l'appétit se maintient et, sauf ce déclin de vue, personne en le voyant ne se douterait qu'il est presque complètement aveugle.

— Hélas ! ma fille, c'est l'amaurose, la goutte seraine ; le mal n'est pas dans le globe de l'œil pro-

prement dit, il est dans les nerfs qui vont des yeux au cerveau et qui sont atteints de paralysie.

– M. le docteur, je vous en supplie, dit Marguerite en joignant les mains, faites tout pour sauver mon pauvre père, je ne puis m’habituer à l’idée de le voir complètement aveugle.

– J’aurais tort de vous cacher la vérité. Vous devez vous attendre à tout ; la guérison n’est pas absolument impossible, mais, dans le cas actuel, j’ai peu d’espoir.

– Mon Dieu, mon Dieu, prends pitié de nous ; qu’allons-nous devenir ? s’écria la jeune fille en se voilant le visage de son tablier.

– Ce n’est pas le moment de perdre courage, mon enfant, dit le docteur avec bonté ; il importe au contraire de conserver avec votre père une humeur sereine et de la gaieté. Il faut aussi qu’il trouve à s’occuper d’une manière utile pour se distraire et chasser les pensées sombres. Voici, dit-il, après avoir écrit quelques lignes sur une bande de papier, une recette que vous ferez préparer à la pharmacie ; il y a en outre l’indication des précautions à prendre et du régime à suivre. C’est tout ce que je puis faire pour le moment ; dans quelques jours, vous m’amènerez votre père afin que je puisse mieux juger de son état.

En quittant l'excellent Dr Borel, Marguerite était près de s'évanouir ; elle ressentait ce tremblement intérieur, cette défaillance physique, cet accablement que produisent sur nous les grandes catastrophes ; elle était comme foudroyée, et marchait en trébuchant et en s'appuyant aux murailles. La sentence qu'elle venait d'entendre était pire qu'une sentence de mort ; elle n'osait songer à l'avenir ni mesurer l'étendue de son malheur. Après avoir erré au hasard dans la ville, elle se trouva au bord du lac et aperçut le bateau qui l'avait amenée le matin ; elle y entra, s'assit sur un banc, enveloppa sa tête de son tablier et pleura.

Elle y resta longtemps ensevelie dans sa douleur, sans que personne fît attention à elle ; chacun était trop occupé à songer à l'argent qu'il avait gagné, et surtout à celui qu'il aurait pu gagner encore. Enfin, une main s'appuya sur son épaule, elle tressaillit et leva la tête.

— Qu'as-tu ? lui dit Henri en la regardant avec surprise.

— Je te le dirai après, partons-nous ?

— Quand tu voudras, je suis déjà resté trop longtemps.

La voix du jeune homme était rauque, sa langue épaisse, il articulait à peine, et vacillait sur ses jambes.

– Henri, tu as bu, tu es ivre, fit-elle en reculant.

– Non, pas tout à fait ; j’ai trouvé des amis, on a pris un verre, je suis un peu entrain ; il n’y a « rien » de mal.

– Je te dis que tu es ivre. Retomberas-tu toujours dans ton ancien défaut ? fit-elle avec amertume.

– Quand j’aurai ramé un moment, cela me rafraîchira la tête ; la rame est mon remède souverain. Pourquoi ai-je été me fourrer dans cette « pinte » ? Dès que je mets le pied dans les rues de cette bicoque, je deviens un fichu imbécile et je ne sais plus me gouverner. Je me flanquerais bien des coups de pied.

En parlant ainsi, et tout en chancelant, le bachelier avait arrangé ses rames, et se disposait à gagner le large.

– Ah ! mon Dieu ! dit Marguerite en se levant, j’ai oublié quelque chose ; un remède pour mon père à la pharmacie. Je reviens à l’instant. Tu me promets de m’attendre ici.

– Oui, va seulement.

Lorsque Marguerite revint, le bateau était vide ; elle s'assit sur une pierre et attendit. Un grand nombre de femmes du Vully, de Cudrefin, de Port-Alban, de Gletterens, attendaient également, assises dans leurs bateaux respectifs, les unes sur leurs corbeilles, d'autres sur des caisses ou sur des gerbes de paille, formant les groupes les plus pittoresques. On dit que la ponctualité est la politesse des rois. En tout cas elle n'a jamais été celle des bateliers. Combien de fois, en voyant ces troupes de femmes droguer pendant de longues heures au fond de leurs barques, et tromper les ennuis de l'attente en tricotant et en jacassant en patois, ne me suis-je pas laissé aller à maugréer contre la soif immodérée de ces marins d'eau douce, toujours attardés autour des bouteilles !

En pareils cas, voici comme les choses se passent. Quelques femmes se détachent et vont en reconnaissance dans les cabarets voisins du port. Au bout d'un quart d'heure, elles reviennent amenant un des hommes qu'elles ont enlevé à la force du poignet. Celui-ci, l'œil allumé, les cheveux au vent, le chapeau de travers, donne un coup d'œil aux nuages, aux agrès, au chargement.

– Diable ! dit-il, nous aurons du temps (du mauvais temps) ; ces paresseux devraient bien arriver.

– Où sont-ils ? nous iront les quérir.

– Bon, allez seulement ; je vais achever ma chopine.

– Non, non, restez, ou jamais on ne vous reverra.

Pendant que les femmes circulent de cabaret en cabaret, le batelier, qui est sur des épines, parvient à s'échapper. Les heures s'écoulent, la nuit tombe, et il faut regagner la rive opposée au milieu des ténèbres, sous la conduite d'un équipage éclairé par les lucioles de ses libations.

Cependant les embarcations des « marmets » (on appelle ainsi à Neuchâtel les habitants de la rive sud du lac) quittaient la rive l'une après l'autre en battant l'eau de leurs lourds avirons. Henri avait rejoint son bateau sans souffler mot ; il mit les rames en croix afin de les manier en tournant le dos à Marguerite, qui le regardait d'un air sombre.

Tout à coup des appels se firent entendre ; un homme accourait tête nue, et faisait avec son chapeau des signaux de détresse à une barque qui

s'éloignait sous l'impulsion de six vigoureux rameurs de Cudrefin.

– Arrêtez ! criait-il, arrêtez, ne partez pas sans moi.

– C'est Marmier, dit le patron qui tenait le gouvernail ; en arrière, vous autres !

La barque rétrograda lentement, Marmier prit son élan et tomba étendu parmi la paille et les cages à poules.

– Qu'a-t-on fait de mes pommes de terre ? dit-il en se relevant ; ces canailles m'ont laissé au violon tout le jour ; on vient seulement de me relâcher.

– Tes sacs sont dans le bateau, c'est moi qui les ai fait charger, dit le patron.

– Quelle journée ! quelle journée ! dit Marmier en tordant son chapeau de feutre gris ; je perds deux cents francs à cause de ce brigand... tiens, le voilà ce monstre...

Et il désignait Henri, qui passait à une enclature, se dirigeant vers l'est.

Alors, avec une rage inexprimable, il saisit tout ce qui lui tombait sous la main, paniers, paquets d'étoupes, têtes de choux, caisses vides, cages à poulets, et les lança à la tête de son adversaire. Ce-

lui-ci continuait à ramer tout en évitant ce déluge de projectiles qui tourbillonnaient autour de lui.

— Arrêtez ce furieux, disaient les femmes au patron ; il va jeter au lac tous nos effets.

Mais un autre se chargea de ce soin ; en quelques coups de rame Henri rejoignit la barque, fit un bond de tigre, tomba à bord, saisit Marmier par la cravate et par la ceinture de son pantalon et le lança au lac avant qu'on eût pu le retirer de ses mains.

Ce coup hardi provoqua sur la barque une confusion indescriptible : les bateliers voulaient assommer Henri ; mais les femmes prenaient son parti et le défendaient de tout leur pouvoir ; la plus zélée était la vieille Zabeth qui manifestait ainsi sa reconnaissance.

— Sauvez Marmier, commanda le patron, il va se noyer.

Pendant qu'on le repêchait à grand'peine, Marguerite avait pris les rames et s'était rapprochée de la barque ; son compagnon profita de cette manœuvre pour opérer sa retraite.

— Scélérat, hurlait Marmier tout ruisselant, reniflant et crachant l'eau qu'il avait avalée, bête fé-

roce ! Je te retrouverai sur terre ou sur l'eau ; tu mourras de ma main ! Je te retrouverai !

Longtemps après, dans le silence qui règne le soir sur la vaste étendue du lac, on entendait encore comme un écho affaibli cette menace terrible : Je te retrouverai !

L'AVEUGLE

Le bateau d'Henri Beauval voguait vers la région orientale du lac ; il passa devant Saint-Blaise, dont les lumières brillaient comme des étoiles au pied des pentes sombres de Chaumont. Lorsqu'il fut arrivé à la hauteur de la pointe de Marin, Henri se tourna vers Marguerite :

– Pourquoi pleurais-tu dans le bateau à Neuchâtel ?

– Parce que j'ai beaucoup de chagrin.

– Quelle en est la cause ?

– Le médecin, que j'ai consulté pour mon père, m'a fait entendre qu'il ne se guérirait jamais, et que dans peu de temps il sera complètement aveugle.

– Allons donc, ses yeux sont aussi clairs qu'autrefois. Les médecins ne sont bons que pour effrayer les crédules et soutirer leur argent.

– Sa vue baisse de jour en jour et je suis persuadée que le médecin a raison.

– S'il en est ainsi, il me semble que le moment est venu de prendre une décision définitive. Depuis plusieurs années je te prie de consentir à te marier avec moi, mais tu refuses toujours.

– Maintenant, moins que jamais.

– Comment donc, dit-il en posant les rames et en se croisant les bras.

– Je ne veux rien te cacher ; écoute ma pensée tout entière. Je t'aime depuis longtemps et je n'aimerai que toi, mais je refuse de me marier à cause de la maladie de mon pauvre père qui demande que je me consacre exclusivement à lui. Ensuite...

– Ensuite ?...

– Ceci est plus délicat ; tu as deux défauts qui m'empêchent d'unir mon sort au tien : tu te laisses aller à boire plus qu'il n'est convenable, et tu es violent et irascible au point de ne pouvoir te dominer.

– Je conviens qu'aujourd'hui j'ai fait des sottises, mais c'était plus fort que moi...

– Tu dois être plus fort que tes défauts, sinon tu deviens leur esclave et tu n'es plus un homme.

— Marmier a fait mine de te battre ; il t'a même donné une bourrade et tu as chancelé. Dans ce moment j'ai juré de le jeter au lac et je l'ai fait. Mais je te promets qu'à l'avenir, me ferait-on les avanies les plus odieuses, je resterai calme comme un petit saint Jean.

— Mon pauvre ami, ne te vante pas ; tu es excellent tant que tu restes dans la solitude loin des hommes et des tentations, mais dès que tu entres en contact avec la société, tu n'es plus qu'un sauvage.

— Silence, dit Henri, en se courbant et en approchant son oreille de la surface du lac ; il me semble que j'entends du bruit dans les roseaux, comme si on relevait mes filets. Ah ! tonnerre ! si je pouvais surprendre un de ces pirates qui volent mon poisson !

Il fallait l'oreille exercée du pêcheur pour percevoir ce bruit léger, car celui qui faisait cette œuvre de ténèbres était habile et ne trahissait ses mouvements que par la chute de quelques gouttes d'eau et le frôlement des roseaux sur les flancs de sa nacelle.

— Laisse-le, dit Marguerite avec tristesse, je suis si affligée, j'ai tant de douleur en moi, que ces luttes d'homme à homme pour un misérable butin

me font une profonde pitié. D'ailleurs, tu peux recevoir un mauvais coup dans la bagarre.

– C'est trop tard, je le vois et il m'a reconnu ; il veut fuir. Halte-là, voleur de poisson ! cria-t-il d'une voix terrible, tu viens de lever mes filets ! Halte-là ! J'ai mon fusil, si tu donnes encore un coup de rame, je t'envoie une balle.

D'une main fiévreuse, il ouvrit une cachette dans le bateau et en retira un fusil à deux coups qu'il jeta sur son épaule pendant qu'il faisait force de rames.

– Henri, Henri, je t'en prie... laisse-le aller.

– Ah ! le gueux ! le triple chien ! Au lieu de prendre chasse en plein lac, il gagne le bord ; il va m'échapper. Pourvu qu'il n'emporte pas le poisson ! Il ouvre le réservoir, ma foi, tant pis !

Il épaula rapidement son fusil et fit feu. On entendit un cri. La lueur permit de voir un homme monté sur une petite nacelle, qui se faisait échouer sur les bords marécageux du lac, sautait dans la vase et se sauvait dans la campagne.

– Mon Dieu ! Henri, si tu l'avais tué !

– Je n'ai pas voulu l'atteindre, mais lui faire peur ; la balle a frappé sa loquette, c'est ce qui l'a fait brailler.

Il atteignit l'embarcation, en ouvrit le réservoir et fit flamber une allumette.

– Merci on n'y va pas de main morte. Une douzaine de palées, sans compter celles qui gigotent encore au fond du bateau et que le larron n'a pas eu le temps d'enfermer. C'est égal, je lui ai joué un bon tour et il n'ira pas se coucher sans peur.

– Tu venais de me promettre de supporter toutes les avanies, d'être doux comme un petit saint Jean, et l'instant d'après tu livres bataille à ton semblable, tu le poursuis à coup de fusil. Non, mon ami, reste le Robinson de la Tène, avec tes armes, tes filets, ton bateau, puisque cette vie aventureuse est la seule qui puisse te plaire, mais n'insiste pas pour que nous soyons unis par des liens plus étroits. Mon père, encore dans la force de l'âge, va devenir un enfant incapable de faire un pas sans être guidé par ma main, c'est à moi de pourvoir à sa subsistance ; comment parviendrais-je à remplir de tels devoirs, si j'en avais d'autres qui absorberaient mes forces et mes facultés ?

– Nous serions deux à travailler pour lui.

– Je crois à tes bonnes intentions, et je t'en remercie ; mais laissons cela pour le moment. J'ai promis à mon père d'être de retour de bonne heure pour préparer son repas, et voilà qu'il fait

nuît. Si j'arrive tard, ce n'est pourtant pas ma faute.

– J'en conviens, je ne suis pas digne d'être ton mari. Nous voici arrivés devant ma cabane ; laisse-moi le temps d'attacher mon bateau et ma prise et de donner à manger à mon chien ; je veux t'accompagner pour expliquer à ton père la cause du retard.

Quelques instants après, chargés des paniers et des hottes de Marguerite, ils cheminaient vers le hameau de Thièle. Arrivés à une centaine de pas d'une maisonnette isolée entourée de jardins, ils entendirent une voix pleine et sonore qui disait :

– Est-ce toi, Marguerite ?

– Oui, père.

– Tout va bien ?

– Oui, tout va bien, se hâta de répondre Henri Beauval ; si elle est en retard, c'est moi qui en suis la cause. Mais pour racheter ma faute j'apporte de quoi souper ; je vais vous fricasser une couple de palées toutes fraîches, qui vous feront un festin de roi.

– Manger du poisson ? c'est pour moi chose impossible, je n'y vois plus assez.

– Je vous les éplucherai, de manière à ne pas y laisser une arête.

– Vous n’avez pas allumé la lampe, dit Marguerite, en embrassant son père, pourquoi rester ainsi dans les ténèbres ?

– Je n’y verrais pas davantage ; ma seule lumière, ma seule consolation, c’est toi.

– On voudrait aussi être quelque chose pour vous, quand ce ne serait qu’une étincelle, un feu follet, dit le pêcheur d’un ton de reproche.

– Je ne t’oublie pas, Henri, et je loue ton bon cœur ; conserve-nous ton amitié ; de plus en plus nous en aurons besoin.

Les deux jeunes gens eurent bientôt tout mis en ordre et fait les préparatifs du souper. Pendant que Marguerite arrangeait la table, et assaisonnait une salade, Henri avait fait le feu, gratté le poisson et commencé la friture. Tous les pêcheurs sont cuisiniers ; il maniait la poêle avec l’aisance d’un praticien et les palées prenaient, sous sa direction, des tons roux pleins de promesses.

– Tu apprêtes quelque chose qui sent bon, dit le père.

– Je gage que vous avez faim, dit Marguerite ; avez-vous seulement mangé la soupe que j'avais préparée ?

– À midi, la voisine est venue la réchauffer ; mais un pauvre aveugle, accompagné de sa petite fille, a passé devant la maison ; j'ai partagé avec eux.

– Et vous leur avez donné la plus grosse part ?

– Peut-être ; nous nous sommes récréés en nous racontant nos misères. Il va à Lausanne dans l'espoir qu'on pourra le guérir.

– À table, dit Henri d'un air joyeux ; vous me donnerez des nouvelles de ce poisson ; plus tard je vous en raconterai l'histoire.

Les deux hommes prirent place l'un vis-à-vis de l'autre, et l'on ne savait lequel on devait le plus admirer, tant chacun avait dans sa personne et dans les traits de son visage des caractères remarquables.

Blaise Hory était un homme superbe, avec ses larges épaules, son front élevé et sa grande barbe brune où brillaient quelques fils d'argent. Sa contenance un peu raide et l'incertitude de ses mouvements dénonçaient son infirmité, mais ses yeux

avaient tout leur éclat. Henri Beauval était plus svelte et plus vif ; il avait les yeux bleus, les cheveux châains et la barbe presque blonde. Leurs amples vêtements de mi-laine gris laissaient deviner la vigueur de leurs membres, et c'était touchant de voir les mains rudes et hâlées du pêcheur éplucher délicatement la part destinée au père de son amie.

— Tenez, père Hory, dit-il, en plaçant l'assiette devant l'aveugle, si vous y trouvez une arête, je consens à m'étrangler en avalant la quenouille de Marguerite. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, du poisson pris au vol, ça doit avoir des ailes plutôt que des nageoires.

Et pour amuser l'aveugle et le distraire de ses tristes pensées, il raconta l'aventure qui venait de lui arriver.

Quant à Marguerite, elle allait et venait, ne pouvant manger ; elle contemplait d'un œil ému ses deux compagnons et sentait couler ses larmes en songeant à l'avenir.

Tout à coup Henri se leva :

— Déjà dix heures ! J'entends une cloche chez nos voisins les Allemands, la cloche de Champion (Gampelen) ; c'est la bise qui souffle. Au revoir ! Je dois encore donner un coup d'œil à mes filets et

relever ceux que mon voleur a visités ; ils seront dans un bel état ! Poison d'homme ! J'aurais dû lui casser une jambe pendant que je le tenais au bout de mon fusil.

– Il n'y reviendra pas, dit l'aveugle, la leçon a été sévère.

– Que sait-on ! si ce n'est pas celui-là, ce sera un autre, il y en a assez de ces écumeurs de lac, pour empêcher les honnêtes gens de dormir tranquilles.

– Prends garde, Henri, dit Marguerite ; encore aujourd'hui tu t'es fait un ennemi qui a proféré d'horribles menaces contre toi.

– Marmier ? je l'ai entendu, il criait assez haut ; « Je te retrouverai, je te retrouverai ». Crois-tu qu'il me fasse peur ? Il n'a qu'à venir, je sais bien la cause de sa rage ; ce n'est pas à mon poisson qu'il en veut, celui-là ; je ne dis rien de plus. Là-dessus, bonne nuit ! Et il disparut dans l'obscurité.

LA CANARDIÈRE



Aux premières lueurs de l'aube, une nacelle sillonne la surface unie et silencieuse du lac. La matinée est froide ; une légère brume flotte sur les eaux, et voile l'horizon comme une gaze transparente ; à travers ces vapeurs, on aperçoit la masse sombre des hauteurs du Vully ; en face la chaîne

du Jura étend son bleuâtre rideau, tandis que vers l'est la plaine du Seeland avec ses étangs, ses roseaux et ses marécages semble prolonger le lac vers des lointains infinis. La nacelle qui anime cette solitude est la loquette d'Henri Beauval ; debout à l'arrière, il pagaie avec précaution pour ne pas troubler le silence. Son œil perçant se promène sur le miroir limpide et s'arrête sur des taches noirâtres qu'on distingue à peine, mais sur lesquelles se concentre toute son attention. Il navigue sans les perdre de vue ; de temps à autre il s'arrête, saisit une lunette, l'appuie sur sa rame posée verticalement au fond de l'embarcation, et regarde avec l'ardeur d'un général qui étudie les dispositions de l'ennemi.

Ces taches noires sont des légions de canards venus des solitudes du Nord, et qui dorment après avoir festoyé toute la nuit dans les étangs et les fossés du marais. S'approcher de tant de milliers d'oreilles sans être éventé n'est pas chose facile ; il faut pour cela des combinaisons, des manœuvres, des précautions dictées par une connaissance profonde des habitudes et du caractère de ces animaux. Généralement, le chasseur se couche à plat ventre au fond de sa loquette, prend dans chaque main une sorte de palette très courte qui lui sert d'aviron, et pousse lentement son esquif, qui

s'avance sans bruit, comme une tortue flottant sur l'eau. C'est le moment solennel d'où dépend le succès de la chasse ; lorsqu'on est à portée, on pointe l'énorme canardière braquée dans l'axe du bateau et dont le canon dépasse la proue de plusieurs pieds, et on la décharge au milieu des escadrons emplumés, qui s'éveillent tout à coup et se dispersent dans tous les sens au milieu d'un formidable bruit d'ailes et de cris de détresse qui s'éteignent dans les lointains brumeux.

J'ai vu des chantiers de constructions navales, mais à Saint-Nazaire, pas plus qu'à la Ciotat, à Savone, à Pegli ou à San Pier d'Arena, je n'ai rien aperçu qui ressemble à la loquette de nos pêcheurs. Rien de plus simple cependant : trois planches assemblées en font l'affaire ; à l'origine elle était probablement creusée dans un tronc d'arbre. Mais pour trouver les dimensions, les proportions qui lui donnent sa vitesse, son aplomb sur l'eau, son équilibre, sa résistance aux lames, au vent, il a fallu les calculs et les tâtonnements de longues générations. On a vu des pêcheurs opérer le sauvetage de bateaux en péril sans autre appareil que leur loquette, lorsque la tempête empêchait la marche d'embarcations plus grandes et plus compliquées. Mais si elle est légère et peut flotter sur des étangs de quelques pouces de pro-

fondeur, elle a l'inconvénient de ne pouvoir porter qu'un ou deux hommes ; trois s'y trouveraient à l'étroit et lui feraient tirer trop d'eau. Pour être en état de naviguer sans danger sur ce fragile morceau de bois, on dit qu'il faut pouvoir, en pleine eau, se tenir debout sur l'arrière et regarder au zénith sans être pris de vertige.

Toutes les manœuvres que j'ai décrites ont été exécutées par Henri avec la précision qui n'appartient qu'à un maître. Déjà, il a lâché ses petites rames, son doigt va presser la détente, mais un coup de feu part dans le lointain ; la multitude qu'il allait foudroyer, ouvre à la fois des milliers d'ailes bruyantes, l'air est obscurci par un nuage d'oiseaux qui se croisent éperdus dans tous les sens, et vont se poser à quelques kilomètres dans des lieux où leur vie ne sera pas en péril.

— T'extermine ! dit-il d'une voix sourde ; j'en avais pour sûr dix ou douze. Qui diable a donc effrayé ces bêtes ?

Il leva la tête, mais il fut surpris de se voir entouré d'un brouillard qui devenait toujours plus épais, et qui forma bientôt autour de lui une sorte de mur grisâtre que ses regards ne pouvaient percer.

– Allons ! encore un contre-temps ; j’attendais le brouillard après-midi ; prenons notre boussole pour nous orienter.

Mais il eut beau chercher l’instrument dans toutes ses cachettes, il ne le trouva pas.

– Ah ! ah ! encore une diablerie de ces pirates d’enfer. On m’a pris ma boussole ! Que vais-je faire maintenant ? Je veux être pendu si je sais de quel côté me tourner.

Il écouta avec attention, approcha l’oreille de la surface de l’eau, huma l’air de toute sa force, comme pour flairer les senteurs du rivage ; mais tout fut inutile. Enfin, après avoir ramé longtemps, il entendit une cloche sonner lentement dix heures.

– Bien ! c’est l’horloge d’Auvernier ; en prenant cette direction j’arriverai à Port-Alban.

Il pagaya pendant une heure, mais rien n’annonçait la proximité d’un rivage ; aucun bruit distinct ne parvenait à son oreille. L’aéronaute, suspendu dans sa nacelle entre le ciel et la terre au milieu des nuages, n’est pas plus isolé du reste du monde que notre ami dans les brumes du lac.

– Paraît que je tourne sur moi-même ; je me croyais plus fort. Si je ne fais pas une heureuse

rencontre, j'en ai pour toute la journée et une partie de la nuit, jusqu'à ce que le brouillard veuille bien se lever.

Il recommença à ramer avec énergie. Tout à coup, il entendit le bruit d'un aviron qui frappait l'eau avec la régularité d'un pendule.

— Voilà un gaillard qui doit avoir une boussole ; il ne ramerait pas avec cette tranquillité d'esprit. Ohé ! par ici, cria-t-il de toutes ses forces.

— Qui m'appelle ? dit une voix dans la brume.

— Ah ! c'est vous, M. Paul ; vous avez votre boussole au moins.

— Oui.

— Le bon Dieu vous bénisse ! vous avez trouvé les canards ?

— Trois fois, mais au moment de tirer ils sont partis comme des lâches.

— Non, ce ne sont pas des lâches, ce sont au contraire de bonnes bêtes ; seulement, au large, il y a des tailleurs qui les effraient ; vous allez voir, maintenant qu'on a une boussole. C'est un bon jour, un tout bon, je ne le donnerais pas pour quinze canards.

— Avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai rien mangé qu'une croûte de pain, ni bu qu'un peu d'eau du lac puisée dans mon écope.

— J'ai des provisions ; il faut y faire honneur avant de se remettre en chasse.

— Vous êtes bien honnête, M. Paul, on fera de son mieux.

Le nouveau venu, fils d'un riche propriétaire du voisinage, avait accosté la loquette d'Henri. C'était un jeune homme de vingt ans, bien vêtu, avec une figure intelligente, des yeux vifs, un peu de barbe brune et la charpente d'un solide garçon. Sa loquette était peinte en gris-bleu ; à côté de sa canardière élégamment montée, reposait un fort beau Lefauchaux à deux coups. Il sortit de son carnier la moitié d'un pain et un appétissant morceau de viande accompagné d'une bouteille de vin rouge encore aux trois quarts pleine.

Les bateaux étaient bord à bord ; les deux hommes assis sur leur banc, l'œil aux aguets, l'oreille ouverte, mangeant leur pitance avec cette expression inquiète et attentive qui n'appartient qu'aux chasseurs.

— Savez-vous ce que vous mangez là ? dit Paul à voix basse.

– Ma foi, non ; ce n'est pas du bœuf, les os sont trop petits ; ce n'est pas du mouton, c'est bien plus sec et plus fin ; ce n'est pas du veau, qui a moins de saveur, ce n'est pas...

– Ce n'est pas quoi ?

– De la chèvre... hein ?

– Non, dit Paul en riant, vous n'y êtes pas.

– Il est vrai, la chèvre a toujours un petit fumet... Je ne connais pas cette bête, ça doit venir de loin.

– Pas précisément, c'est du chevreuil.

– Ah ! du chevreuil ! J'en ai tiré dans le canton d'Argovie, où l'on m'avait engagé comme piqueur ; mais je n'en ai jamais mangé. Savez-vous que c'est très bon le chevreuil !

– Parbleu ! beaucoup de gens sont de votre avis.

– Cela vous semblera étrange, mais j'ai beau être chasseur de profession, je mange peu de gibier ; chaque année je tire trente ou quarante lièvres, autant de bécasses ; quant aux canards et aux sarcelles je ne les compte pas ; eh bien ! de tout cela je n'ai pas mangé dix fois dans toute ma vie.

– De quoi vivez-vous donc ?

– Je vends mon gibier et mon poisson, et je mange de la soupe et le lait de ma chèvre. Si j'avais un compagnon, je ne dis pas, on pourrait de temps à autre mettre un canard dans la marmite ; mais un homme tout seul n'a pas le cœur de se faire une fine cuisine.

– Maintenant, prenez la bouteille et buvez au goulot, mon verre est au fond du lac.

Beauval haussa les épaules, essuya ses lèvres sur la manche de son habit de milaine et but lentement après avoir fait une marque à la bouteille pour mesurer la quantité qu'il s'adjudgeait.

– Voilà, dit-il, j'ai mon compte ; quel bon vin ! maintenant je pourrais ramer douze heures de suite sans me reposer.

Nos deux compagnons prenaient leur repas au milieu du lac, noyés dans le brouillard, au-dessus d'un abîme de quatre cents pieds de profondeur, avec l'insouciance de gens confortablement assis dans leur chambre à manger.

Ils avaient à peine avalé la dernière bouchée, qu'un rayon de soleil, d'abord très pâle, vint les réjouir comme une promesse ; le brouillard se replia sous le souffle d'une brise à peine sensible, et un vaste espace du lac apparut devant eux presque entièrement dégagé de vapeurs ; on eût pu se

croire en pleine mer. Beauval prit sa lunette et la promena autour de lui.

– Attention ! dit-il, voilà l’armée, là-bas ; ce sont des têtes vertes¹ ; il y en a deux ou trois mille au moins ; on ne peut rien voir de plus beau, chacun a le bec sur son épaule, je vous dis que ce sont de bonnes bêtes. Nous allons nous « traîner » vers cette colonne dont les rangs sont le plus serrés ; vous ne tirerez pas sans mon signal.

Les deux hommes se couchèrent au fond de leur barque, prirent leurs petites rames, plongèrent leurs mains dans l’eau froide à droite et à gauche et s’avancèrent silencieusement côte à côte comme s’ils eussent été poussés par des hélices. À voir ces esquifs flotter avec lenteur, presque à la dérive, on eût dit deux épaves entraînées par les courants qui sillonnent le lac. De temps à autre Henri, la tête coiffée d’un bonnet de coton grisâtre, tiré sur la nuque, se soulevait avec précaution pour surveiller l’ennemi. Lorsqu’il reconnut qu’ils étaient à portée, son œil s’alluma et parut lancer des éclairs sous ses sourcils bruns.

¹ Le canard sauvage, *Anas boschas*.

– Aux fusils, murmura-t-il, que chacun vise de son côté dans la masse. Une... deux... une détonation puissante, accompagnée de deux jets de fumée, fit vibrer l'air et se perdit dans une seconde explosion qui éclata soudain comme un roulement de tonnerre. C'étaient les légions de canards qui se levaient à la fois et s'envolaient à tire d'ailes ; le ciel en était obscurci. De toute cette multitude, il ne resta que quelques malheureux frappés mortellement et expirant dans les convulsions de l'agonie ; d'autres atteints dans l'aile cherchaient à se sauver à la nage. Un nuage de plumes arrachées par le plomb flottait dans l'air avec la fumée de la poudre.

– Il faut écraser ces fuyards, sinon ils sont perdus pour nous, dit Beauval en se dressant comme un ressort, et en déchargeant son fusil double sur les blessés les plus vivaces ; c'est ici que votre Lefauchaux va se distinguer.

– Je voudrais qu'il pût racheter l'infériorité de mon succès ; je n'ai abattu que deux pièces, tandis qu'une douzaine au moins sont restées devant vous.

– Bravo ! bravo, mon cher, encore quelques coups bien ajustés et nous aurons tous ces volti-geurs. Avez-vous vu quelle trouée ma canardière a

faite dans ces bataillons ? Quelle arme ! il n'y en a pas une pareille sur les trois lacs (les lacs de Neuchâtel, de Bienne, de Morat sont très voisins).

– Voulez-vous me la vendre ?

– Non.

– Quel prix en faites-vous ?

– Aucun. Ces armes sont sans prix ; de ces canons-là on ne sait plus en faire, on n'en fait plus.

– Quelle erreur ! et le progrès, et les perfectionnements...

– S'il en est ainsi, pourquoi votre canon, à peu près neuf, est-il si inférieur au mien ?

Ils en étaient là de leur discussion qu'ils poursuivaient tout en ramassant leur gibier, lorsque trois loquettes de chasse, montées chacune par un homme, se dégagèrent de la brume, dont les amples volutes roulaient de nouveau et se suivaient comme les vagues d'un gigantesque océan.

– Santé ! dit l'un, vous avez tiré ?

– Oui, répondit Beauval ; et il ajouta à voix basse : ce sont ces tailleurs qui ont effarouché nos canards toute la matinée. Dieu nous préserve de nous « traîner » avec ça !

– Combien de pièces ?

– Je ne sais pas, douze ou treize...

– Mauvais nombre, dit un autre qui arrivait par derrière, si tu en as treize voici la quatorzième.

Et il poussa brusquement la pointe de son bateau contre le travers de Beauval qui était debout, très occupé à recharger sa canardière. Cette opération est toujours assez difficile à cause de la longueur démesurée et du poids considérable de l'arme. Pour garder l'équilibre dans un esquif aussi étroit, il faut se mouvoir avec les plus minutieuses précautions. Ce choc violent et imprévu fit chanceler Beauval, l'arme s'échappa de ses mains et tomba dans le lac ; lui-même, après quelques mouvements désordonnés pour se retenir, prit le même chemin en poussant un cri terrible et disparut dans le remous causé par sa chute.

Beauval était connu comme un nageur de première force ; toutefois, en voyant le lac se refermer sur lui, M. Paul son camarade de chasse, craignant pour la vie de celui qu'il aimait, et indigné d'une trahison si infâme, glissa deux cartouches dans son fusil et couchant en joue le coupable, lui cria d'une voix que la colère faisait trembler :

– Si vous ne sautez pas à l'eau pour sauver cet homme je vous casse la tête.

Mais son intervention n'était pas nécessaire ; dès qu'Henri reparut sur l'eau, il s'élança tout ruisselant vers l'auteur de ce brutal attentat. Il reconnut Marmier.

— Ah ! c'est toi, dit Henri, les yeux dilatés, les dents serrées, c'est toi, encore toi !

— Pardon, excuse, dit l'autre en reculant, je ne l'ai pas fait exprès.

— Ah ! c'est ainsi que tu voulais me retrouver, et tu ne l'as pas fait exprès, menteur et lâche, je vais te châtier comme tu le mérites, dit Beauval hâletant. Malgré les coups de rame que Marmier lui assénait sur les bras et sur la tête, il avait saisi le bordage et par un effort désespéré s'était hissé dans la barque de son adversaire, avait renversé celui-ci sur le dos, et lui comprimait la gorge entre ses genoux. — Tu as voulu empoisonner mon chien, tu as volé ma boussole, tu m'as flanqué ma canardière à trois cents pieds sous l'eau, et tu ne l'as pas fait exprès. C'est assez d'infamies comme cela... fais ta prière.

— Beauval, pas de bêtises ! dirent les compagnons de Marmier en cherchant à le dégager ; s'il est coupable, il payera le dommage, voilà tout.

— Je veux payer, siffla Marmier qui devenait violet.

– As-tu de l'argent pour t'acquitter, dit Henri.

– Non, dit l'autre, mais je promets de payer.

– Signez cela, dit Paul en présentant son carnet, où il avait écrit quelques lignes : « Je m'engage à payer à Henri Beauval la somme de 160 francs, comme juste indemnité pour avoir causé la perte de sa canardière. » Ces messieurs signeront comme témoins.

– C'est trop, dit Marmier en faisant un saut de carpe ; 160 francs pour cette vieille serrure ! On me vole, je ne signerai pas.

– La meilleure canardière du lac ! tu seras étranglé, dit Henri.

– Aïe, aïe, au secours ! je... je... si... signerai.

Beauval, toujours à genoux sur la poitrine de Marmier, lui présenta le carnet et le crayon.

– Signe donc, mécréant, lui dit-il avec dégoût.

– Je ne peux pas écrire, il faut que je sois libre ; ma signature arrachée par la force n'aurait aucune valeur.

– Voyez-vous cet avocat ; il connaît les lois, mais il se garde bien de les observer. Les lois commandent-elles de voler les boussoles ?

– C'est faux, je ne sais ce que tu veux dire.

– Le larron qui a rôdé autour de chez moi la nuit dernière a des clous en croix à la semelle de ses souliers ; à celle de gauche il manque un clou, comme cela, tenez, j'en ai pris l'empreinte sur la terre humide.

En disant ces mots, il enleva prestement le soulier et le montra aux témoins de cette scène. Sans rien répliquer, Marmier apposa sa signature et les témoins en firent autant.

– Maintenant, dit le pêcheur, je t'annonce que je m'empare de ta canardière ; je la mettrai en dépôt dans un lieu sûr jusqu'à ce que tu te sois acquitté.

– Elle vaut trois fois la tienne, hurla Marmier.

– Cela m'est égal.

– Et vous laissez commettre une telle indignité, dit Marmier en se tournant vers ses deux compagnons.

Ceux-ci haussèrent les épaules et lui montrèrent maître Paul, le fusil levé, le doigt sur la détente, qui surveillait ces sacripants d'un air résolu.

– On se retrouvera, dit Marmier d'une voix sourde.

– Tu veux dire que tu attends une occasion pour me prendre en traître, comme tu viens de le faire, et me casser les reins lorsque tu croiras que personne ne te voit. Eh bien ! je ne suis qu'un pauvre diable, un robinson, seul et sans appui sur la terre, je n'ai qu'une cabane où tu peux mettre le feu et me brûler pendant mon sommeil ; je sais tout cela, et je n'ai pas peur, parce que je n'ai point de vilenies ni d'infamies sur la conscience, et que j'ai confiance en Dieu qui protège les faibles contre les entreprises des forts. Je ne veux pas même déposer une plainte contre toi pour te livrer à la justice des hommes et à la honte. Tu peux accomplir tes menaces, mais tu n'échapperas pas à la justice de Dieu. Venez, M. Paul, nous n'avons plus rien à faire ici.

Ils s'éloignèrent, faisant force de rames, sans prononcer un mot. Au bout de quelque temps, Paul cria à son compagnon, qui avait de l'avance sur lui :

– Où allons-nous de ce train ?

— Est-ce que je le sais, moi ? Après ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus ma tête. Si le lac n'était pas si profond à cet endroit j'essaierais de draguer.

— Comment repêcher une canardière dans une pièce d'eau de 200 kilomètres carrés ! J'aimerais autant chercher une épingle dans une meule de foin. Occupons-nous de nos canards et faisons encore une ou deux traînées avant la nuit.

— J'en verrais cinq cent mille devant moi à petite portée, que je ne déchargerais pas sur eux cette arme maudite. La chasse n'a plus d'attrait pour moi, j'ai le cœur brisé, je suis navré.

Il n'y eut plus moyen de recommencer de nouvelles poursuites, l'entrain avait disparu ; nos deux chasseurs débarquèrent à Port-Alban pour sécher la victime du plongeon et prendre un repas avant de se remettre en route ; mais Henri ne put rien manger. En revanche, il but une ou deux bouteilles de vin vaudois pour chercher à s'étourdir ; il y parvint si bien, qu'au moment de partir ses jambes lui refusèrent leur office.

— Comment faire maintenant ? dit Paul, vous n'êtes pas en état de ramer, et le brouillard est si épais qu'on ne voit pas à vingt pas ; le mieux est de coucher ici.

– Vous ne connaissez pas ce qui s'appelle un batelier de la vieille roche. Aidez-moi à regagner ma loquette ; quand mes pieds en toucheront les planches, vous verrez ce que je peux faire.

En effet, tant qu'ils furent sur la terre ferme, la démarche du pêcheur laissait beaucoup à désirer sous le rapport de l'équilibre et de la correction ; mais dès qu'il fut parvenu à se planter à l'arrière de sa nacelle, après avoir préalablement trempé sa tête dans l'eau, il battit quelques appels sur les planches sonores, plaça devant lui la boussole de Paul, et saisit la rame d'une main ferme.

– Nous allons suivre le bord, dit Paul un peu inquiet, et regagner Saint-Blaise en faisant le tour du lac ?

– C'est ainsi que font les enfants, mais moi je vais vous conduire directement à l'entrée du port, malgré ce brouillard qui nous rend aussi aveugles que des taupes. Si dans trois heures vous ne voyez pas la jetée où vous amarrerez votre bateau, je me condamne à filer de la laine tout le reste de ma vie. Allons, y êtes-vous ?

– Oui, dit Paul, qui n'en croyait pas un mot.

– En avant, et suivez-moi.

Alors commença une course effrénée ; sous l'effort de leurs bras robustes les deux embarcations volaient sur l'eau tranquille ; leur proue faisait jaillir l'écume. Au bout d'une demi-heure la rame de Paul se rompit.

– Halte ! cria-t-il, ma rame est brisée.

– Jetez-moi votre chaîne, je vous remorquerais.

On s'aperçut à peine de ce surcroît de charge, et ceux qui les virent passer à travers le brouillard, racontèrent plus tard qu'ils avaient aperçu le bateau fantôme, qui hante parfois les solitudes du lac, et qui glisse léger comme une mouette entre le ciel et l'eau.

– Les trois heures sont écoulées, dit Paul.

– Vous ne voyez rien ?

– Si, je commence à distinguer quelque chose. Bravo ! c'est notre port, nous sommes arrivés.

– Bonsoir, je garde votre boussole pour rentrer chez moi.

Et le pêcheur disparut dans la brume.

LE ROBINSON DE LA TÈNE

Près de l'endroit où la Thièle sort du lac de Neuchâtel pour se diriger vers le lac de Bienne, à quelques mètres du rivage, s'élève, parmi les saules, les aulnes et les frênes, une cabane de pauvre apparence, mais assez pittoresque. Elle est couverte de roseaux et d'une épaisse couche de laiches ; quelques pierres sont posées sur le toit pour le consolider. Au sud, vers le lac, s'ouvrent deux fenêtres donnant le jour dans la pièce principale ; au-dessus est une autre pièce plus petite servant de réduit. Du côté de l'est, un amas énorme de roseaux secs protège contre les rafales glacées de la bise, non seulement la hutte, mais un appentis où est logée une chèvre, dont on entend les bêlements plaintifs. Un jardin s'étend au-devant, et contient des rosiers dépouillés de leurs feuilles, des pervenches, des reines-marguerites fanées et des roses de Noël prêtes à fleurir : Enfin un petit port creusé dans le gravier et communi-

quant avec le lac, permet d'amener les bateaux tout près de la cabane et de les amarrer à des pieux solides munis d'anneaux de fer.

Cette pauvre demeure, connue dans la contrée sous le nom de « la cabane à Robinson », est la résidence d'Henri Beauval. Éclairée par le soleil couchant d'un beau jour d'été, cette hutte de pêcheur, assise au milieu des arbres, et se mirant dans l'eau bleue avec son accompagnement de bateaux, de rames, de filets, forme un joli motif d'aquarelle, et le promeneur qui passe sur cette grève, saisi d'une curiosité involontaire, s'arrête pour donner un regard à cet établissement primitif. Mais, dans ce moment, les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, le brouillard l'environne, la nuit tombe, une nuit de décembre froide et triste ; aucune lumière ne brille aux fenêtres, aucune fumée ne sort du toit ; la cabane à Robinson semble abandonnée.

Tout à coup un chien barbet de couleur claire, enseveli dans une sorte de guérite de roseaux, se lève et s'approche du rivage en jappant et en remuant la queue d'un air satisfait ; un bruit de rames se fait entendre au large, et bientôt on voit apparaître Henri Beauval, qui amarre son bateau avec une chaîne de fer retenue par un gros cade-

nas. Il transporte dans sa demeure son gibier, sa rame, son fusil, sans oublier la canardière de Marmier, pendant que son chien, ivre de joie, gambade silencieux autour de lui et lui fait mille caresses.

Avant de songer à se reposer, le pêcheur allume du feu sur son foyer, y met la bouilloire pleine d'eau du lac, court traire la chèvre, et prépare le repas du soir. Mais le chien seul y fait honneur avec un imperturbable appétit. Quant à Beauval, il ne peut manger ; il rêve aux événements de la journée, et comme la plupart de ceux qui vivent solitaires, il fait ses réflexions à haute voix.

Pendant qu'il parle, son chien, assis à ses pieds, les yeux fixés sur lui, semble comprendre son monologue ; il pose sa tête intelligente sur les genoux de son maître, dresse les oreilles, remue la queue, pousse de grands soupirs, et fait entendre un sifflement guttural qui est peut-être aussi une sorte de langage.

— Oui, mon vieux Jim, ton maître a été roulé dans l'eau comme un barbet, ses habits sont encore humides ; tu as vu quel paquet de canards j'ai rapporté, mais l'arme qui les a abattus, et qui en a abattu des cents et des cents depuis qu'elle existe, on me l'a flanquée au fin fond des profondeurs du

lac. C'est Marmier, entends-tu, Marmier, ce scélérat, qui a fait le coup ; je l'ai tenu sous mes genoux au fond de son bateau. J'aurais dû l'étrangler, n'est-ce pas Jim, mon brave chien ?

Le barbet, entrant dans l'esprit de la narration, grogne avec menace, découvre ses crocs luisants, et pose ses pattes sur les épaules de Beauval.

– Tu m'approuves, j'aurais dû l'étrangler ; je ne l'ai pas fait. Il va continuer ses persécutions. Et pourquoi ? Parce que Marguerite ne l'aime pas. Voilà tout le secret. N'en dis rien à Marguerite, n'en siffle pas un mot, soyons discrets, vieux Jim.

Le chien fait de la tête un signe affirmatif.

– En attendant, que dois-je faire ? D'abord nettoyer mon fusil comme il est prescrit à tout chasseur qui revient de campagne. Puis me coucher. Demain, je me mettrai à la recherche d'une canardière pour remplacer ma vieille. Ah ! nom d'un nom ! comment dormir en sentant au fond de l'eau la meilleure canardière du lac !

Pendant que Beauval frotte son fusil, Jim donne des signes d'inquiétude ; il court à la porte, l'ouvre, et s'élance au dehors en aboyant. Quelques instants après, des voix se font entendre dans la nuit, cherchant à apaiser le gardien fidèle,

et Blaise Hory et Marguerite entrent dans la maisonnette.

S'il est des hommes dont la vie s'écoule unie et facile dès leur naissance, qui ont eu le privilège d'être élevés par de bons parents, d'être guidés par leurs conseils, leurs exemples, encouragés par des amis formant autour d'eux un rempart de bienveillance et de sympathie, il en est d'autres et ils sont nombreux, qui manquent, dès leurs jeunes ans, de leurs soutiens naturels, qui grandissent au milieu de tous les hasards, ballotés par les événements, obligés de bonne heure de soutenir ce terrible combat de la vie où succombent les faibles, où triomphent les forts. Combien nous en couvoyons, souvent sans nous en douter, de ces existences livrées à elles-mêmes, qui ont échappé aux bienfaits de l'éducation, jouets de la misère, de l'abandon, ou victimes de l'incurie, de l'inconduite de leurs parents ! Avant de condamner une créature humaine, si infime qu'elle soit, informons-nous de son histoire, et demandons-nous avec sincérité ce que nous serions devenus nous-mêmes, si nous avions été élevés dans de telles conditions. Cette enquête aura pour effet de nous rendre indulgents à l'égard des déshérités de la vie, et un peu plus sévères peut-être pour ceux qui ont méconnu les dons que le ciel leur a départis.

Orphelin dès son enfance, H. Beauval avait à peine connu ses parents ; il n'en avait gardé qu'un vague souvenir. Il était tombé à la charge de sa commune, et celle-ci, ne pouvant se soustraire à l'obligation d'en prendre soin, l'avait mis à la « démonte » ; c'est-à-dire que pour trouver une famille qui voulût bien l'accepter en qualité de pensionnaire, on avait organisé une de ces enchères publiques où l'échute tombe sur celui qui demande le moins d'argent. Cette singulière manière de procéder n'était point rare autrefois, et la cupidité se glissant partout, il se trouvait des gens assez dépourvus d'entrailles pour spéculer sur les petits malheureux qu'on leur confiait. On peut imaginer ce qu'Henri avait enduré. Malgré tout, il était resté honnête et droit ; l'étincelle divine n'avait pu s'éteindre en lui. Mais les mauvais traitements, les dédains, les lâchetés, les abus de la force sous toutes ses formes, dont il avait été la victime, l'avaient rendu défiant, rude et violent.

Peut-être avait-il été préservé d'une perversion totale par l'influence d'un voisin qui l'avait pris en affection et qui la lui témoignait à sa manière. Ce voisin était Blaise Hory, qui n'avait pu voir la mine éveillée du petit Beauval sans se souvenir d'un fils qu'il avait perdu et qu'il pleurait encore. Insensiblement, Henri avait pris l'habitude de considérer

comme sienne la maison du paysan ; il jouait avec Marguerite, de quelques années plus jeune que lui, il la promenait dans une petite voiture, la défendait contre les garnements du village, lui apportait des fleurs, des fruits, des oiseaux qu'il enfermait dans des cages construites de sa main. Plus tard ils se mirent en quête de morilles, de fraises, de framboises, de tous les fruits des bois ; ils gardèrent les vaches dans les champs, allumèrent de joyeuses « torées », autour desquelles ils partageaient fraternellement le menu d'agrestes festins. Aussi, lorsque la commune, pour se débarrasser de cette charge, le plaça comme petit domestique pour la nourriture et le vêtement, il accourait chaque fois qu'il le pouvait chez Blaise, pour se reconforter le cœur par une caresse, une parole bienveillante du père, ou un sourire de Marguerite. Il est vrai qu'il recevait en outre un viatique plus substantiel, consistant en un morceau de gâteau, une tranche de viande salée, une assiette de soupe, destinés à combler les lacunes d'une alimentation parcimonieuse et peu proportionnée aux exigences d'un appétit aiguillonné par la croissance, le grand air et le mouvement. L'affection, la reconnaissance, l'amour, entrés successivement dans son cœur, constituaient la meilleure sauvegarde contre le vice et la dégradation.

Après avoir passé par des conditions variées, il entra enfin au service d'un vieux pêcheur qui le traita avec humanité. Reconnaisant en lui des aptitudes remarquables et des qualités solides, il l'initia à tous les secrets de sa profession, et promit en outre de lui laisser à sa mort ses filets, ses armes, ses bateaux. L'avenir d'Henri semblait donc assuré, lorsqu'un dimanche soir, comme il se trouvait au Landeron pour je ne sais quelle fête, il eut maille à partir, à propos d'une bagatelle, avec le guet, qui appela le gendarme, lequel étant passablement gris tira son sabre. La vue de cette lame meurtrière destinée à l'intimider exaspéra Beauval, qui envoya le sabre dans les branches d'un saule, le guet dans un carré de laitues, et le gendarme dans l'étang voisin, où il s'étendit au beau milieu des roseaux avec son képi et ses épaulettes.

Ce fut une affaire terrible ; le tribunal et le corps de la gendarmerie virent dans ce fait une injure personnelle, une offense préméditée. Résister aux agents de l'autorité, les traiter avec une brutalité aussi féroce, n'était-ce pas le comble de la perversité ?

Beauval fut déclaré un être dangereux, capable de tous les crimes ; on réclama une réparation éclatante. Si la peine de mort eût été encore dans

les mœurs du canton de Neuchâtel, les juges, qui étaient de forts braves gens, eussent demandé sa tête. Un mandat d'arrêt fut lancé. Henri voulait repousser la maréchaussée par la force : fusils, canardières, harpons, tridents, étaient préparés pour soutenir un siège. Mais Blaise Hory lui fit comprendre qu'il n'avait qu'un parti à prendre, se livrer ou fuir. Il choisit cette dernière alternative, traversa la France, s'engagea comme matelot sur un navire anglais, parvint au bout de quelques années au grade de timonier, et perdit toutes ses économies dans un naufrage sur les côtes de l'Adriatique.

Lorsqu'il revint au pays, son esclandre était oublié. La justice le laissa en repos, et comme le pêcheur, son ancien patron, était mort en lui léguant ses bateaux et ses engins de pêche et de chasse, il résolut de s'établir dans les parages favorables à sa double industrie. Il construisit lui-même son habitation. C'est ainsi qu'il devint le « Robinson de la Tène », sans se douter que ce lieu deviendrait célèbre par la découverte d'une station de l'âge du fer, où l'on a fait d'importantes trouvailles.

Blaise Hory et sa noble fille devaient donc être les bienvenus chez Beauval dans un moment où il avait besoin de conseils et d'encouragements.

– Nous avons décidé, dit le père, de partir demain de grand matin pour les montagnes. Nous avons une cargaison de fruits et de légumes, mais je crois que je puis encore ajouter quelque chose à ma charge. Si tu as du poisson ou du gibier, nous le vendrons à Saint-Imier bien mieux que tu ne le fais ici.

– Comment, vous voulez traverser la montagne ? dit hzBeauval avec surprise ; avez-vous songé aux difficultés de ce voyage ?

– À la garde de Dieu, dit Blaise ; ce qui peut m'arriver de pire c'est de faire un faux pas et de m'étendre par terre avec mes légumes ; ce n'est pas la mort d'un homme.

– Et si la montagne est encombrée de neige ?

– Mieux vaut souffrir pendant quelques heures avec l'idée qu'on est utile, que de passer de longs jours dans l'inaction. Toutes les objections que tu pourras me présenter, je me les suis faites à moi-même ; j'ai pesé le pour et le contre, ma décision est prise ; j'irai. C'est le seul moyen qui me reste de tirer parti de la force que Dieu m'a donnée.

– Attendez une meilleure saison.

– Mon cher, il y a une raison péremptoire ; nous sommes au bout de nos ressources, et je ne veux pas mendier.

– Papa, ne dites pas cela, dit Marguerite toute confuse.

– Ne puis-je pas aller à votre place ? dit Henri en se levant ; j'ai là une dizaine de canards que l'on vendra bien deux francs cinquante centimes pièce...

– Non, reste à la poursuite du gibier, surtout si la saison est bonne ; Marguerite et moi nous irons le porter aux « monta-gnons ».

– Très bien, si j'avais encore... le diable emporte Marmier.

– Laisse donc Marmier tranquille, dit Marguerite.

– Lui, mon persécuteur, mon mauvais génie, il m'a désarmé ! Je te conseille de prendre sa défense, dit Beauval en s'animant.

Il raconta alors les méfaits dont il avait été la victime, et conclut en disant : « Cet homme a juré de me nuire ; peut-être qu'il rôde en cet instant autour de nous, cherchant à me jouer encore un mauvais tour ».

Jim s'était mis tout à coup à aboyer ; Marguerite, qui avait les yeux dirigés du côté de la fenêtre, se leva en poussant un cri étouffé.

– Là, dit-elle, regardez.

Un visage humain se dessinait sur la vitre ; on voyait distinctement les yeux refléter la lumière de la lampe.

– C'est lui, je vais lui fracasser la tête, dit le pêcheur en ramassant une hache près du foyer.

– Monsieur Beauval, dit une voix du dehors, avez-vous du poisson ?

– Qui êtes-vous ? demanda Henri d'un ton farouche.

– Joseph, le portier de l'hôtel des Alpes, à Neuchâtel, vous me connaissez bien.

– Que voulez-vous ? dit Henri en ouvrant le guichet.

– Nous avons un grand dîner demain et on ne peut pas trouver de poisson ; on m'a dépêché auprès de vous pour acheter tout ce que vous aurez.

– Une autre fois, monsieur Joseph, ne collez pas votre face à mes carreaux comme un indiscret, car il pourrait vous arriver malheur.

Le pêcheur alla livrer son poisson ; quand il revint, Blaise lui dit :

– Si tu cherches une canardière, j'en sais une excellente et qui a un canon de neuf pieds.

– Où cela ? dit Beauval en dressant les oreilles et en ouvrant de grands yeux.

– À Cortaillod, chez Simon Vouga de la Tuilière.

– Mon ancien patron m'en a parlé dans le temps ; il savait l'histoire de toutes les canardières du lac, et les reconnaissait même de très loin, lorsqu'il entendait leur détonation. J'en aurai des nouvelles demain. Merci du renseignement. Puisque à toute force vous voulez partir pour Saint-Imier, choisissez parmi ces oiseaux ceux qui sont les plus gras, et emportez-les, mais n'oubliez pas de recommander aux acheteurs de les laisser huit jours dans leurs plumes avant de les cuire.

Henri attacha les canards par les pattes, les jeta sur son épaule, et accompagna l'aveugle et sa fille jusqu'à la porte de leur habitation.

– Bon voyage, dit-il en les quittant et en leur serrant la main ; si le mauvais temps menace, vous entendrez ma corne sonner dans les sentiers de la montagne.

L'ÉPREUVE

Le lendemain, après avoir visité ses filets dormants, Beauval plein d'espoir, dirigea sa loquette vers Cortaillod. Toute la nuit, il avait vu dans ses rêves des canardières étonnantes que les grèbes et d'autres oiseaux plongeurs retiraient du fond du lac ; puis un brochet, aussi grand qu'un bateau de pêcheur, choisissant la plus belle se dirigeait triomphalement vers la Tène, portant en équilibre sur son museau cette arme monumentale décorée de guirlandes et pavoisée de banderoles. Cela lui parut d'un heureux augure pour la journée.

Le brouillard de la veille s'était dissipé, mais le ciel restait couvert ; un hâle léger, estompant les deux rives, prêtait au lac des dimensions extraordinaires ; on voyait à peine le promontoire de l'Areuse, avec son rideau de peupliers, derrière lequel se dresse la montagne de Boudry. L'air était calme, l'eau unie comme un miroir ; de grandes

troupes d'oiseaux aquatiques de diverses espèces dormaient paisiblement pour réparer leurs forces épuisées par les fatigues du voyage. Cette vue avait le don d'exciter les convoitises de Beauval ; bien qu'il ne fût pas en chasse, il appuyait sa lunette sur sa rame, déterminait les espèces, combinait des coups et se rongeaît les poings de se sentir désarmé en face de tant de richesses. Ce qui l'eût réjoui dans d'autres temps, lui faisait endurer le supplice de Tantale.

— Ah ! nom d'un nom ! s'écria-t-il, voilà des « dis » (sarcelle d'hiver) ; les jolies petites créatures, mignonnes et rondelettes ; voici des « snail-lons » (garrots et plongines), qui ont l'air d'être de bonnes bêtes, point farouches, dormant comme il faut, le bec sous l'aile. Voilà même des oies qui n'ont peut-être jamais entendu un coup de fusil. Quant aux « têtes vertes », on ne les compte plus. C'est-il pourtant jouer de malheur d'être obligé de passer son chemin sans les saluer d'une bordée.

Mais ce qui acheva de l'exaspérer, ce fut la vue de plusieurs chasseurs manœuvrant dans leurs loquettes, et le bruit des coups de feu répercutés par les échos de rivage en rivage, et qui dispersèrent les paisibles habitants des eaux.

— Les ignorants ! ils ont combiné leur attaque et tiré comme des cuisinières. Ils n'ont rien abattu, et c'est tant mieux ; mais ils vont tirailler tout le jour, effaroucher ces bonnes bêtes, et abîmer notre lac. Quand ils auront tout gâté, adieu la chasse ! il faudra quitter le pays.

N'en déplaise aux disciples de Saint-Hubert, le chasseur est l'égoïsme incarné ; il ne songe qu'à lui, ne considère que ses succès, et regarde de travers tous ses rivaux. Le gibier qui court les champs, qui vole dans l'air, qui nage sur l'eau est à lui, à lui seul ; ce que les autres tirent lui est positivement volé. Chaque coup de feu qu'il entend lui donne sur les nerfs ; c'est un baiser pris par un autre sur les lèvres de sa belle. Où a-t-on tiré ? Qui a tiré ? Qu'est-ce qu'on peut avoir tiré ? Sans doute c'est une pièce de moins qui n'entrera pas dans son sac ; il en porte le deuil et la plaint d'avoir été abattue par un autre que par lui.

Aussi à l'aise que Guatimozin sur son gril, Beauval ne put résister au désir de donner quelques coups de rame vers trois chasseurs qui échangeaient entre eux des propos un peu vifs.

— Animal, disait l'un, tu as tiré trop tôt, notre affaire est manquée. Pourquoi faire feu avant le signal ?

— Si l'on m'avait écouté, disait un autre, on aurait attaqué autrement ; au lieu de deux pièces nous en aurions une douzaine. Je ne me « traîne » plus avec vous, je vous méprise.

— Cessez de me dire des sottises, hurlait le troisième, aidez-moi donc à prendre ce blessé qui plonge à tout instant comme un sorcier et qui nous échappera.

— Bien, dit Beauval, en voilà qui entendent des vérités ; cela finira mal.

En effet, quelques minutes après, les chasseurs en venaient aux coups de rames qu'ils s'administraient à tour de bras.

Lorsqu'il eut doublé le promontoire de l'Areuse, il côtoya les beaux rivages qui s'étendent jusqu'au port de Cortaillod ; il tira sa nacelle sur le sable et gravit le chemin entouré de vignes, jusqu'au plateau supérieur où le village est assis, et d'où l'on commande un vaste horizon. Pour prendre langue, il entra dans un cabaret, sur la porte duquel se balançait un écusson portant l'inscription : « Bon Vin ». Un gros homme joufflu, barbu, haut en couleur, chaussé de pantoufles rouges, attendait les

pratiques en battant sur la table une marche fédérale.

– Bonjour ! peut-on avoir une bouteille de blanc et deux verres.

– Vous attendez quelqu'un ?

– Non, mais vous me ferez bien l'honneur de trinquer avec moi.

– Avec plaisir, certes, avec plaisir !

Le gros homme courut, léger comme un chat, quérir prestement ce qu'on lui demandait, et se trouva bientôt attablé en face de Beauval. La conversation s'engagea sur le bon vin, les affaires de la commune, les ouvriers de la fabrique de toiles peintes, la dernière bataille entre les garçons du village et leurs voisins de Boudry qui s'obstinaient à les nommer « carcouailles » (hannetons), injure mortelle qu'on ne peut entendre sans livrer combat. Enfin, la chasse et la pêche eurent aussi leur tour.

– Le vieux chasseur Siméon Vouga vit-il encore ? dit Beauval.

– Parbleu ! s'il vit, et il est solide encore ; malgré ses soixante-dix-huit ans, il a chassé la bécasse cet automne, dans les côtes de Bevaix et de la Béroche, et en a tué de quoi faire un fameux régal

pour les amis. On a bu un bon coup à cette occasion.

– Chasse-t-il encore sur le lac ?

– Non, à cause des « rhumatisses » ; mais il cultive lui-même une partie de ses vignes. C'est lui qui a du vin... le meilleur vin du diable !

– Le vin du diable ?

– Oui, mon cher, on appelle ainsi le vin récolté dans quelques vignes, qui ne sont pas grandes, malheureusement. Lorsque les Français occupaient le pays, en 1806, les officiers d'Oudinot, qui avaient eu de fréquentes occasions de l'apprécier, furent si émerveillés de ce vin extraordinaire, qu'ils lui donnèrent ce nom pour éterniser leur reconnaissance. C'est ce vin qui a fait la réputation de notre village, car tous les crûs ne la méritent pas ; ceux de Boudry sont tout aussi bons, si ce n'est meilleurs, mais le branle est donné, les livres l'ont imprimé et, quels qu'ils soient, les vins de Cortaillod ont leur diplôme pour toujours. Voilà ce que c'est que la réputation, ajouta philosophiquement le cabaretier en vidant son verre.

– Où demeure-t-il, ce monsieur Siméon qui a de si bon vin ?

– Là-bas, dans cette maison grise à contrevents verts ; il doit être sous son « néveau » (sorte de porche en arcade sous la maison, où l'on peut travailler à l'abri lorsqu'il pleut), occupé à fendre des échalas.



Peu après, Henri se présentait auprès du vieux paysan.

Celui-ci était chaudement vêtu de milaine grisâtre et coiffé d'un bonnet de coton ; il frappait avec un maillet sur une petite hache qu'il tenait de la main gauche et qui partageait en éclats égaux un tronc de sapin de cinq pieds de longueur.

– Monsieur Vouga, je suis votre serviteur !

– Bonjour, bonjour, dit le vieillard sans interrompre son occupation.

– Vous fendez des échalas ?

– Oui, et j'ai assez de peine..., quand on est seul...

– Attendez, je tiendrai la hache, vous pourrez prendre le maillet des deux mains.

– Vous êtes bien honnête.

– Quel beau bois ! dit Beauval en prenant la hache, on n'y voit pas un nœud.

– C'est du sapin des forêts de la commune.

– Trouve-t-on du gibier dans ces forêts ?

– Voilà, voilà, quelques bécasses, pas grand-chose, maintenant il n'y a plus de gibier.

– Vous en tirez encore ?

– Ce n'est pas la peine d'en parler ; et puis le souffle manque. Savez-vous combien mon frère et moi, quand nous étions jeunes, nous avons tiré de bécasses en huit jours, et avec des fusils à pierre ?

– Une vingtaine, je suppose.

– Soixante-quinze, pas une de moins ; c'était sur le Montaubert ; quand nous redescendîmes, nous en avions notre charge dans nos carniers ; un domestique portait le reste dans une hotte.

– C'était encore le beau temps. Pourtant, cet hiver, il y a des canards. Les chassez-vous aussi ?

– Non, la loquette et l'humidité me donnent des « tours de reins » qui me crucifient sur mon lit. Connaissez-vous le « lombago » ?

– Pas encore. Vous avez une canardière ?

– Elle est là, mais on la néglige, la pauvre vieille.

– Seriez-vous disposé à me la vendre ?

– C'est selon, je ne la vendrais pas à tout le monde.

– Vous avez connu le vieux Burnier ? Il a été mon patron ; je suis le Robinson de la Tène.

Siméon posa son maillet, redressa son échine, et enveloppa Beauval d'un regard.

— J'ai entendu parler de vous, on dit que vous êtes un fin tireur et que vous prenez soin des armes. Je vous vendrai ma canardière ; mais qu'avez-vous fait de celle à Burnier ?

— Elle est au fond du lac, ma loquette a chaviré.

— Cela m'est arrivé, et Burnier m'a rendu alors un grand service en venant à mon secours.

— Je le sais. Si nous pouvons nous entendre, j'ai dans mon bateau deux têtes vertes que vous prendrez pour les arrhes.

La connaissance étant ainsi faite, le vieillard pressa Beauval d'entrer dans le pressoir ; il apporta une brassée de bouteilles, du pain bis, du fromage, des noix. Il fallut raconter des histoires de pêche et de chasse, manger et surtout boire avant de jeter un coup d'œil sur la canardière, qu'on tira d'un recoin sombre où depuis des années elle s'ensevelissait sous des amas de poussière.

— Diantre ! elle est vermoulue et rouillée, dit Beauval.

— Ce n'est pas battant neuf ; le vieux Debrot qui l'a forgée dort sous terre depuis longtemps. Mais, voyez, le canon est en fer doux comme de l'argent, on peut le couper au couteau ; cela porte le plomb à plus de cent pas.

– Oh ! oh ! me permettez-vous de l'essayer ?

– Nous tirerons dans le verger en embusquant sur un chevalet.

– Je voudrais l'essayer dans mon bateau qui est ici près.

– À votre aise, allons.

Henri jeta sur son épaule l'arme pesante, et suivant son guide à travers les vignes, ils descendirent au bord du lac. On dressa une planche à soixante-dix pas de distance pour servir de but, et l'on chargea le mousquet après avoir débattu la quantité de poudre, de plomb (six charges d'un fusil ordinaire), et la nature des bourres. Lorsque Beauval se coucha dans sa nacelle pour pointer sa pièce, Siméon fut pris de scrupules.

– Je propose de tirer la détente à l'aide d'une ficelle, dit-il en branlant la tête et en prenant une prise ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

– Avez-vous peur ? n'est-elle pas solide ?

– Je ne dis pas cela, mais on n'est jamais trop prudent.

Le jeune homme ne voulut rien entendre, il avait la tête montée ; on ne boit pas impunément le vin du diable. Il n'eut que trop l'occasion de s'en souvenir. Il visa longtemps et serra la détente. Au

même instant il fut enveloppé d'un nuage de fumée, et roula évanoui au fond du bateau en poussant un cri plaintif.

— Miséricorde ! s'écria Siméon, qui levait les mains au ciel ; la canardière a sauté, le pauvre garçon est perdu !

L'arme s'était ouverte près de la culasse, le bois était brisé, un éclat de fer avait labouré le front du jeune homme ; le sang coulait en abondance.

— Ah ! mon Dieu, quel malheur ! que faire, que devenir ici tout seul ? Il faudrait un médecin... Eh ! Robinson, m'entendez-vous ? Il ne m'entend pas... Robinson !... Il avait besoin de venir m'interrompre ; je serais encore tranquille sous mon néveau à fendre mes échalas... Robinson, Robinson ! répondez-moi, dites que vous n'êtes pas mort... Comme le sang coule ! cela me fait peur. Qu'est-ce qu'on pensera de moi, à mon âge ? J'aurais dû donner cette arme au forgeron pour en faire une pioche.

Tout en parlant il promenait sur la blessure son mouchoir trempé dans l'eau et s'en servait pour éponger le sang.

Tout à coup Beauval ouvre les yeux, se lève, saute sur le rivage, repousse Siméon qui veut

l'arrêter croyant qu'il devient fou, court à la planche et l'examine avec attention.

— Le plomb l'a traversée d'outre en outre, elle est criblée, dit-il en jubilant. J'achète la canardière, quel prix en faites-vous ?

Le brave Siméon avait été pris d'un tel saisissement en voyant tomber le Robinson qu'il croyait mort, qu'il ne savait comment exprimer sa joie en assistant à sa résurrection.

— Il faut d'abord savoir si vous n'êtes pas tué ; vous perdez tout votre sang.

— J'ai la tête un peu massacrée, mais dans ma profession le crâne s'endurcit. Allons, père Siméon, combien me vendez-vous cela ?

— Ce n'est plus une canardière, il ne reste qu'une partie du canon ; j'ai honte de vous vendre ce débris, je vous le donne.

— Merci, je l'accepte comme un souvenir de l'ami du père Burnier ; en retour prenez ces deux oiseaux, je les ai tués hier. Et là-dessus, bonsoir, j'ai encore longtemps à ramer jusqu'à ma baraque.

— Je ne vous laisse pas partir dans cet état ; vous êtes un enfant ; dans quelques heures vous aurez la fièvre ; jamais vous n'arriverez sain et sauf à la Tène. Venez chez moi, le docteur Otz pansera vos

blessures ; c'est un bon médecin ; nous boirons un verre ensemble.

– Et mes filets que je dois lever ce soir, et ma chèvre et mon chien qui demandent à manger ! Non, je ne puis rester une minute de plus, dit Beauval en attachant son mouchoir autour de sa tête. En route pendant que je puis encore tenir ma rame ; après c'est à la garde de Dieu.

Siméon Vouga se retourna souvent vers le lac en grimpant le sentier qui le ramenait chez lui, et il répétait en secouant la tête : Tout de même ce Robinson est un solide gaillard ! Ce que c'est que d'être jeune ! à son âge j'en aurais fait autant !

Quant à Beauval, une fois en plein lac, il entonna un hymne qu'il improvisa pour exprimer son enthousiasme. « Enfin, criait-il, j'ai une arme comme je la désirais, une arme terrible, un tonnerre ! Quand elle sera remontée, je jetterai un défi à tous les chasseurs des trois lacs. Tremblez, canards et vous troupeaux d'oies, et vous snaillons, raissons, dis et craillons², je me ris de vos ailes,

² Snaillons : garrots (*anas claugula*) et plongines ; raissons : harles (*mergus*), aux mandibules du bec en dent de scie ; dis et craillons : sarcelles d'été (*anas querquedula*).

vous ne m'échapperez pas, je tiens la foudre dans ma main ».

Sa voix retentit longtemps dans la nuit comme ces clameurs qui montent des marécages et qui font trembler les gens superstitieux. Ainsi que l'avait prédit Siméon, le pauvre garçon avait la fièvre.

LA TÊTE CASSÉE

Il n'est pas rare, au bord du lac de Neuchâtel, de voir novembre entier et une partie de décembre s'écouler sans que la neige vienne blanchir la terre ; seules, les cimes du Jura en sont couvertes ou légèrement saupoudrées. En revanche, chaque année, pendant huit ou quinze jours, un phénomène singulier se produit à l'époque où le brouillard envahit la plaine. La température tombe de plusieurs degrés au-dessous de celle des montagnes, qui jouissent d'un ciel pur et d'un soleil radieux. Mais, dès que le vent d'ouest se lève, il balaie le brouillard, roule dans le ciel de lourds nuages grisâtres, qui ne tardent pas à se résoudre en pluie ou en neige, et soulève sur le lac des lames d'un vert sombre dont le sommet se couronne d'écume.

Après bien des semaines de calme, pendant lesquelles le brouillard avait tenu fidèle compagnie à

la plaine, et attristé bien des cœurs qui soupiraient après la lumière et le soleil, le vent du sud-ouest a dissipé ces vapeurs ; sous ses rafales puissantes, les arbres perdent leurs dernières feuilles et ploient en gémissant leurs branches dépouillées ; les roseaux inclinent leurs gracieux panaches, et les ondes courroucées se poursuivent au large avec acharnement, assiègent les falaises qu'elles recouvrent d'écume blanche, ou battent les rives sablonneuses de leurs bruyantes volutes, qui tombent et se brisent avec le fracas du tonnerre.

Dans la petite anse, naguère si paisible, où s'abrite la cabane de Robinson, tout est en ruineur ; les arbres entre-choquent leurs rameaux, les grandes herbes aquatiques se couchent sous le poids des lames, et se relèvent en laissant tomber une pluie de perles. Pas une voile, pas un bateau n'apparaît sur la surface troublée du lac ; seules, quelques blanches mouettes, agitant leurs ailes recourbées, luttent contre le vent en rasant la crête des vagues, ou, s'élevant soudain comme une fusée, se laissent emporter avec la rapidité d'une flèche. Les troupes de canards, de sarcelles, les grèbes, qui animaient, les jours précédents, la vaste nappe d'eau, ont cherché un abri dans les étangs et les fossés du Seeland. Un couple de merles, noirs comme la nuit, les plumes hérissées,

blottis dans les broussailles, attendent le moment favorable pour dépouiller un sorbier de ses baies de corail ; trois ou quatre corneilles font leur ronde quotidienne le long du rivage en poussant des cris sinistres ; enfin, un héron cendré, immobile sur une patte, guette sa proie avec une obstination que rien ne lasse : ces quelques oiseaux paraissent être les seuls habitants de la contrée.

Rien ne remue dans la cabane, aucune fumée ne sort du toit ; sans les bêlements plaintifs de la chèvre, on la croirait absolument abandonnée. Cependant, dès que le jour a paru, le brave Jim est sorti de sa niche de roseaux, a ouvert la porte de la hutte, l'a refermée avec soin, et s'est dirigé vers le lit de son maître, dans un angle de la pièce. Henri Beauval, à demi vêtu, est étendu sur sa pauvre couche, la tête encore enveloppée de son mouchoir à carreaux bleus ; son visage, couvert de larges taches de sang desséché, est empourpré par la fièvre ; il balbutie des mots entrecoupés et agite ses mains comme s'il luttait contre un ennemi :

« Ne fais pas de mal à Marguerite, elle ne sera jamais à toi... la voilà au fond du lac... avec ma canardière... tout ce que j'aime le plus au monde... les deux couchées dans les herbes... Ah ! brigand, tu lèves mes filets ; tiens voleur !... Ici, Jim, ap-

porte ma boussole, je suis perdu... perdu dans le brouillard... Étrangle donc ce loup qui me ronge la tête. »



Le pauvre Jim, assis par terre devant le lit, regarde son maître avec des yeux où se peint l'inquiétude ; sa queue est prise de frémissements convulsifs, et ses oreilles velues se dressent de temps à autre comme si elles voulaient se séparer de sa tête frisée. Enfin il se lève, et, appuyant ses pattes sur le bord du lit, il lèche le sang qui noircit

le visage de Beauval. Au bout d'un moment, Henri s'éveille et regarde son chien avec stupeur. Il veut se lever, mais la force lui manque ; il ressent dans tout le corps un malaise indéfinissable ; sa respiration est haletante, le sang circule embrasé dans ses veines, et il sent aux tempes les battements précipités des artères ; sa tête est lourde et douloureuse, il y porte la main et rencontre le mouchoir qui l'enveloppe ; il voit dans un coin une canardière inconnue et les débris d'une autre gisant à terre.

Alors il se souvient et repasse dans son esprit tous les événements de la veille, son voyage à Cortailod, l'explosion, mais le tir surprenant de l'arme du vieux chasseur, sa joie de la posséder, l'enthousiasme qui a marqué son retour. Mais à l'égard de ce qui s'était passé plus tard, ses souvenirs deviennent confus ; il croit avoir levé ses filets, en prévision du mauvais temps, tiré ses bateaux sur le sable, donné à ses animaux les soins qu'ils réclament ; le reste se perd dans un rêve indistinct.

Il n'est pas amusant de se sentir atteint par la maladie lorsqu'on est chez soi, entouré des soins de sa famille, d'amis dévoués et à la portée d'un médecin éclairé, intelligent, digne de notre con-

fiance. Mais, conçoit-on l'horreur d'être terrassé par un mal inconnu, lorsqu'on est seul, isolé, dénué de tout, incapable de chercher du secours. Beauval était un luron comme on n'en voit guère, bien constitué, vigoureux, fait à la dure, habitué à vivre sans aucun confort, ne désirant rien de plus et s'en trouvant très bien, grâce à son admirable santé ; mais du moment qu'il sentit sa force brisée, et cette santé imperturbable gravement atteinte, il fut saisi d'une angoisse inexprimable et se crut perdu.

Fermant les yeux et croyant que sa dernière heure était venue, il se rappela sa pauvre vie, son enfance besoigneuse, soumise au caprice d'autrui, les misères qui avaient été son partage, les mauvais traitements qu'il avait endurés, sa lutte contre les hommes pour conquérir une petite place au soleil ; il avait rencontré peu de bienveillance, l'égoïsme partout, même, lui semblait-il, chez Marguerite, qui, par une prudence exagérée, refusait de s'unir à lui. Il se vit rebuté du monde, repoussé par ses semblables, relégué dans la solitude, sans appui, sans ressources, sans espoir d'être secouru. Le vent qui ébranlait la cabane et mugissait dans les arbres, le lac qui déferlait sur la grève, le grésillement de la neige sur les vitres, les plaintes aiguës des mouettes, tous ces bruits au-

trefois familiers augmentaient sa détresse et lui criaient son abandon. « Tant pis pour moi, dit-il enfin en poussant un soupir, si je n'ai rien à attendre des hommes, le Seigneur est vivant ; il n'est pas seulement le Dieu des heureux et des satisfaits, mais le Père des misérables, qui sont aussi ses créatures ». Et il récita de toute son âme l'oraison dominicale, dont chaque parole avait maintenant un sens qu'il n'avait jamais compris : « Notre Père qui es aux Cieux ».

Si, dans la cabane, l'homme se laissait aller au découragement, il n'en était pas de même du brave chien, qui continuait à lécher son maître et à lui faire des caresses accompagnées d'un grognement guttural tout rempli de témoignages d'affection. Dans l'appentis voisin, la chèvre répétait ses appels désespérés d'une voix tremblotante.

— Ces pauvres bêtes ont faim, dit Beauval, je ne puis les laisser périr.

Il essaya de s'habiller ; ce fut long ; il dut s'y prendre à plusieurs fois.

— Un vieillard de quatre-vingt-dix-huit ans ne serait pas plus mazette, disait-il à haute voix en se cramponnant aux murs. Qu'ai-je donc, et que dirait-on si l'on me voyait ?

Après mille efforts, il parvint à traire sa chèvre, à lui donner du foin et de l'eau pour plusieurs jours ; il fit du feu, chauffa du lait, en fit de la soupe qu'il donna à Jim. Lui-même, à sa grande surprise, ne put manger.

— Comment cet atout à la tête peut-il m'ôter l'appétit ? Il me semble que, de ma vie, je ne pourrai plus avaler un morceau de pain. Cela me rappelle les matelots, mes camarades, qui, dans une traversée en Chine furent atteints du scorbut. Ils n'étaient plus bons à rien, les pauvres diables ; plusieurs furent cousus dans un lambeau de voile et jetés à la mer. Moi, j'ai toujours désiré d'être enseveli dans le lac, il n'existe pas de plus belle tombe. Sous ce rapport, l'océan n'a jamais eu mes sympathies... Quel temps il fait, ajouta-t-il après une pause et en s'approchant de la fenêtre, quel temps ! Je l'ai prévu hier ; Marguerite et son père ne viendront pas aujourd'hui. Comment ont-ils fait leur voyage à la montagne ? Pourvu que la bourrasque ne les ait pas surpris pendant leur retour ! Que ne donnerais-je pas pour aller m'en assurer ? Est-il possible que je sois incapable de marcher, moi qui ramais encore il y a quelques heures. Et cette canardière, qui tire si bien, pourrai-je seulement la faire réparer et la manier comme autrefois ? Si, du moins, je pouvais voir

ma blessure, je la soignerais ainsi qu'il convient, mais elle est perchée là-haut, sur la crête ; impossible d'y mettre l'œil... Bon ! voilà que tout tourne et je vois tout noir ; mes tempes sont serrées et j'ai des glaçons dans le dos...

Ses jambes lui manquèrent tout à coup et il tomba en entraînant la table et tout ce qui était dessus.

Lorsqu'il revint à lui, au bout de quelques heures, il était glacé ; son chien lui léchait les mains et le visage, mais il le sentait à peine ; le jour baissait, la nuit allait se faire noire et menaçante.

– Au secours ! murmura-t-il, à l'aide !

Une inspiration lui traversa l'esprit comme un éclair ; il arracha un feuillet de son carnet qui gisait à terre à côté de lui, écrivit au crayon : « Marguerite, je suis malade » ; et mit le papier dans la gueule de Jim.

– Porte cela à Marguerite, tu sais, à Marguerite... au grand galop !

Le barbet partit à fond de train, en étouffant les aboiements joyeux qu'une course dans la neige devait naturellement provoquer.

Quant à Beauval, il regagna son lit en chancelant et y tomba comme une masse inerte. Il était évanoui.

LE BILLET

Blaise Hory était assis dans la cuisine près du foyer, où brillait la flamme joyeuse d'un fagot de sarments ; il fumait sa pipe et paraissait fortement préoccupé. Marguerite allait et venait avec cette grâce native qui sied si bien à la beauté ; elle préparait le repas du soir et entretenait son père de leur expédition à Saint-Imier, qui avait réussi au delà de leurs vœux. Lorsqu'on avait vu l'aveugle faire son apparition au marché avec sa charge de légumes, de fruits, de gibier, lorsqu'on eut appris qu'il était le père de la belle Marguerite et qu'ils avaient traversé la montagne, leur charge énorme sur le dos, il se forma autour d'eux un cercle sympathique. — « Avez-vous vu l'aveugle, le père de la jolie « Landeronière » ? se disaient les femmes, venez acheter ses poires, elles sont magnifiques ; ses choux-fleurs sont blancs comme la neige et grands comme des assiettes. » Tout leur chargement fut bientôt vendu ; une bonne dame voulut

même, à toute force, les conduire chez elle pour leur servir à dîner et leur faire fête. À leur départ, son mari avait donné à l'aveugle des cigares et un paquet d'excellent tabac, de celui qu'il fumait en cet instant avec une satisfaction évidente.

– Ainsi, vous êtes content de votre voyage, dit Marguerite en embrassant son père ; c'est un essai qui a bien réussi, mais qui ne se renouvellera pas, je l'espère.

– Au contraire, mon enfant, cette course m'a fait du bien au corps et à l'esprit ; le sang circule mieux dans mes veines, et je me sens plus dispos depuis que j'ai trouvé une occupation fructueuse. Comment, j'aurais des forces à ma disposition et je n'en userais pas ? Je te laisserais tout le fardeau de la maison ? Non, j'ai trouvé ma spécialité et j'en suis heureux ; je serai bête de somme, c'est toujours cela ; je n'ai jamais été fier, et si l'on en rit, j'aurai du moins le privilège de ne pas le voir.

– Ne parlez pas ainsi, ne dites pas que vous serez une bête de somme.

– Je serai portefaix, comme tu voudras ; j'ai même une idée arrêtée à cet égard.

– Voyons l'idée, dit Marguerite en versant le lait qui montait dans la casserole.

– Tu as remarqué l'intelligence extraordinaire du chien de Beauval ; il a plus d'esprit qu'un tas d'hommes et de femmes de ma connaissance...

– C'est donc là votre idée ! dit Marguerite en riant.

– Il ne faut pas m'interrompre ; je me disais donc que, si je parvenais à me procurer un compagnon comme Jim, il connaîtrait bientôt si bien les sentiers et les routes, que je pourrais entreprendre mes voyages tout seul.

– Oh ! par exemple, et moi, que ferais-je pendant ce temps ?

– Tu resterais à la maison pour préparer les envois, pour faire le ménage, raccommoder le linge, les vêtements ; en été, tu cultiverais le jardin ; l'ouvrage ne te manquerait pas.

– Et s'il vous arrivait malheur... si vous tombiez dans ces chemins de montagnes où l'on ne sait souvent où poser le pied.

– Tu penses à tout, tu as raison ; mais si l'on n'avait en perspective que les mauvaises chances, on n'entreprendrait jamais rien. Calcule un peu les bénéfices que je ferais en vendant nos fruits, nos légumes, ceux que nous achèterions chez les voisins, le poisson et le gibier de Beauval. J'irais non

seulement à Saint-Imier, mais à la Chaux-de-Fonds et au Locle, et j'en reviendrais tout glorieux, tiré par mon caniche. Nous pourrions alors vivre à l'aise, sans craindre de recourir à l'assistance de personne, et je serais fier d'aider ma brave fille au lieu de lui être à charge.

– Nous verrons, nous verrons ; en attendant allons souper, le café se refroidit.

Ils venaient de se mettre à table dans la cuisine, lorsqu'un aboiement bref éclata au dehors ; en même temps la porte fut ébranlée par une violente secousse.

– Qu'est-ce que cela ? dit Blaise en se levant et en s'avançant à tâtons vers la porte.

– C'est le caniche de vos rêves ; n'entendez-vous pas ? il répond à vos souhaits, dit Marguerite en riant.

– Il y a quelque chose... je reconnais la voix de Jim.

– C'est lui, dit Marguerite, lorsque la porte fut ouverte. Que veux-tu, mon pauvre chien ? tu es tout mouillé. Va te sécher devant le feu.

– Est-ce que son maître l'accompagne ?

– Non, je ne vois personne. Quel temps il fait ! Entendez-vous le vent dans les arbres ? La neige

prend pied ; la terre est toute blanche. Que serions-nous devenus si cette bourrasque nous avait surpris dans la montagne ? C'est par un tel temps qu'il fait bon être chez soi, au chaud et au sec devant un bon feu.

– Regarde donc ce chien ; il n'a pas ses allures ordinaires, dit l'aveugle.

Ils avaient repris leur place à table, mais le chien, haletant, tournait autour d'eux d'un air inquiet ; enfin, il s'approcha de la jeune fille, et déposa sur ses genoux un papier qu'il tenait entre ses dents.

Elle le prit et lut ce qu'il contenait. C'était le billet de Beauval.

– Ah ! mon Dieu, fit-elle en devenant blanche comme une morte, il est malade, il demande du secours.

– Qui... malade ?

– Henri, le chien apporte un billet.

– Je savais bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Que dit-il ?

– Rien d'autre : « Je suis malade ! »

– Puisqu'il était en train d'écrire, il aurait bien pu donner quelques détails.

– Il appelle à l'aide et ne le fait qu'à la dernière extrémité. Dieu sait ce qui lui est arrivé ! Je veux partir à l'instant.

Et Marguerite toute tremblante courut mettre ses souliers épais et son manteau de laine noire, à capuchon, qui l'enveloppait tout entière.

– Au revoir, père, je reviendrai bientôt vous apporter des nouvelles.

– Et moi donc ? dit Blaise, j'y vais aussi ; je ne te laisserai pas aller seule par cette tempête.

– Je veux prendre à travers champs pour aller plus vite ; vous ne pourriez pas me suivre.

– Si tu es sage, tu me laisseras t'accompagner ; tu suivras la route, et avant de partir tu finiras de souper. Il faut absolument que tu prennes un peu de nourriture ; on ne sait pas ce qui nous attend là-bas.

– J'ai fini, petit père, je mange plus vite que vous.

– Marguerite, tu ne peux pas me donner le change, ta tasse est encore remplie et ton pain presque intact.

Bon gré, mal gré, elle dut se soumettre. Quelques moments après, l'aveugle et sa fille s'acheminaient au milieu de la boue et des té-

nèbres, battus par le vent qui soulevait dans la campagne d'effrayantes rumeurs, et par la neige qui leur fouettait le visage en leur coupant la respiration.

Quant à Jim, il avait disparu.

LE CABARET DE THIÈLE

Entre Cudrefin et Port-Alban, au sud du lac de Neuchâtel, s'étend un rivage formé de falaises graveleuses, entrecoupées de broussailles et couronnées de forêts ; quelques villages et des fermes éparses sur ces hauteurs se cachent parmi les arbres des vergers ou s'entourent de riches cultures. Une de ces fermes est la demeure de Pierre Marmier ; c'est là qu'il vit avec sa mère et plusieurs domestiques. La maison a belle apparence ; elle est solidement construite, partie en pierre, partie en bois, avec un large toit en tuiles qui commencent à brunir. L'immense fumier qui s'élève, comme un monument, à quelques pas, et les quatre colliers de chevaux suspendus à de fortes chevilles devant l'écurie, annoncent que celle-ci est richement peuplée.

Neuf heures du matin ont sonné aux horloges des villages voisins ; lorsque le son des cloches est

transmis directement par le vent d'ouest, il faut s'attendre au mauvais temps. Le maître et les domestiques ont préparé les provisions de fourrage et haché les racines pour le bétail ; on a donné la provende aux cinq ou six porcs qui grognent et barbotent dans leur auge ; puis chacun a repris son fléau et les madriers de la grange retentissent du bruit assourdissant et cadencé qui animait autrefois les campagnes dans cette saison, et qui est aujourd'hui remplacé presque partout par le cliquetis et les hurlements des machines à battre le grain.

Vers dix heures, entre deux « chaudes », le maître descend à la cave et revient avec une bouteille de petit blanc du Vully, et un gros pain bis dont il coupe de larges tranches. Les travailleurs, en bras de chemise malgré la saison, s'asseoient sur les gerbes et interrompent leur mastication pour boire un coup de vin. Marmier, d'ordinaire loquace et jovial, parle peu et semble absorbé dans des réflexions d'une nature peu agréable. La rancune le dévore et il cherche les moyens de se venger. Il ne peut oublier la correction que Beauval lui a infligée l'avant-veille en présence de ses deux compagnons dont il a dû acheter le silence par des largesses ruineuses. Chaque fois que cet odieux souvenir renaît dans son esprit, la colère le suf-

foque et des bouffées de sang lui montent au cerveau.

Pendant que les ouvriers prennent leur repas, il s'avance, malgré la pluie et le vent, au bord de la falaise, d'où le regard s'étend sur le lac irrité ; ses yeux animés d'un feu sinistre cherchent la cabane de Robinson ; c'est là qu'est son ennemi, son rival, son vainqueur ; c'est là qu'est déposée l'arme dont il a été si brutalement dépouillé, et dont il ne sait comment justifier la disparition. Il faut profiter de ce mauvais temps pour rencontrer Beauval chez lui et lui arracher le trophée dont il doit être si fier. Peut-être sera-t-il chez Marguerite ; alors rien de plus simple que d'ouvrir la porte de la cabane et de faire son coup sans être vu.

Il revient pensif vers ses gens, auxquels il veut donner quelques ordres avant de s'esquiver.

– Voilà l'hiver qui nous fait sa visite, dit l'un des ouvriers ; le vent a déraciné cette nuit le grand peuplier de la croix, et la neige qui couvrait les montagnes de la Comté (le canton de Neuchâtel) est descendue jusqu'au bord du lac.

– Ces derniers jours, lorsque le brouillard se levait, on ne voyait qu'un peu de blanc sur Chasseral, Tête-de-Ran, la Tourne ; je connais ces montagnes pour y avoir promené ma faux pendant

bien des années. C'est là qu'on voit des compagnies de faucheurs qui travaillent en mesure comme un seul homme, et qui couchent des andains d'une herbe plus parfumée que le thé de l'apothicaire. C'est là qu'on menait une joyeuse vie et qu'on entendait de belles chansons !

— Il n'est pas question de chasser sur l'eau, maître, dit un autre ; votre loquette ferait de jolies cabrioles sur ces moutons blancs qui se poursuivent comme un troupeau de fous !

— Je ne regrette pas le beau temps, dit Marmier avec un sourire forcé, ma canardière est justement chez l'armurier pour en réparer la platine. C'est ça qui me chiffonnerait si le lac était calme et si l'on y voyait des « taches » de canards, comme ces dernières semaines.

— On perd bien du temps sur ce lac, dit en patois fribourgeois un vieil édenté dont le nez touchait le menton à chaque coup de gencive qu'il donnait dans sa croûte de pain sec. Le syndic de notre village est autrement plus fin ; tous les soirs il se cache près des jardins ou des plantages, et il connaît si bien les sentiers que, sans se donner beaucoup de mal, il tire une masse de lièvres qui lui rapportent gros. Il n'en manque pas un. Le soir, à la veillée, quand on entend un coup de fusil dans

la campagne, on dit : « Voilà le syndic qui éternue », et le lendemain un gros lièvre, au fond d'une hotte, prend le chemin de Payerne ou d'Estavayer.

– Est-ce qu'il paie une patente, votre syndic ? dit Marmier.

– Pas si bête, il chasse sans permis.

– Et les gendarmes ?

– Les gendarmes... Ah ! bien oui ! dit le vieux en se pâmant de rire, il s'en fiche comme d'un mouton qui bêle ; jamais on n'a pu le prendre en contravention. Son fusil se démonte, et quand il va faire un tour, il a l'air d'un syndic bien innocent qui s'est muni d'un parapluie. Il a aussi une canne qui tire très bien les ramiers et même les perdreaux ; lorsqu'il a fait feu il ne se presse pas de ramasser son gibier, il le laisse sur place et continue sa route, son bâton sous le bras en marmottant ses prières.

– Tend-il des trappes, des lacets ?

– C'est justement là-dessus qu'il est perfide ; il connaît tous ces engins, depuis les trappes à renard et les pièges à fouine, jusqu'aux collets de laitton pour les lièvres et aux lacets de crin pour les grives et les bécasses.

– Et personne ne dénonce ce braconnier ?

– Ouais ! qui est-ce qui oserait ? Il est du parti du gouvernement, l'ami de M. le curé et de tous les notables. D'ailleurs, il sait si bien se cacher, et puis, chaque année il fait sa tournée à Notre-Dame-des-Ermites à la tête des pèlerins du village, qui le défraient de ses dépenses, et il rapporte des croix, des chapelets, des médailles, qui ont reçu la bénédiction du saint Père. C'est avec cela qu'il se fait des amis.

– Et il y a longtemps qu'il est syndic ce cafard ?

– Oui, « beaucoup » longtemps, et il mène tout, comme il veut ; quand les conseillers de la commune se permettent de le combattre, il les appelle les ennemis de l'église et du gouvernement ; il leur a bientôt fermé le bec. C'est qu'il a une langue qui va comme le traquet d'un moulin ; quand il parle, on ne mettrait pas un fétu de paille entre ses mots. C'est un tout rusé, notre syndic, avec les gens comme avec les bêtes.

– Eh bien ! mes garçons, vous allez vous remettre à l'ouvrage et travailler en mon absence avec plus de bonne foi que M. le Syndic de Romany. Je suis obligé de conduire la jument noire à la forge : elle perd ses fers qui sont usés, et si nous allons au bois, il faut qu'elle puisse marcher sur la

glace sans broncher. Dans quelques heures je serai de retour.

Maréchal des logis dans une compagnie de dragons, une course à cheval par la neige et les fondrières n'était qu'un jeu pour Marmier. Afin de ne pas provoquer de commentaires, il ne prit pas la selle, et se borna à sangler sur le dos de sa jument une couverture de laine, lui passa un filet dans la bouche, et vêtu d'une blouse bleue par-dessus ses habits, selon l'habitude des maquignons, il partit au grand trot.

Pendant sa course qui fut longue, il eut le temps de faire des réflexions ; l'histoire qu'il venait d'entendre l'avait éclairé sur plusieurs points, car, il se l'avouait à lui-même, le but qu'il se proposait n'était ni plus honnête, ni plus loyal que les exploits du braconnier fribourgeois. Il est vrai, qu'à son point de vue, les circonstances étaient bien différentes, et que les outrages qu'il avait subis à plusieurs reprises exigeaient une réparation. Il était décidé à l'obtenir ; comment ? Il n'en savait rien.

Après avoir longé le pied du Vully et traversé le grand marais, où il faillit plusieurs fois s'égarer au milieu de la tourmente qui l'aveuglait, il arriva au pont de Thièle, mit son cheval dans l'écurie de

l'auberge, en recommandant de le bien soigner, et se fit servir un potage près du poêle, ses habits étant mouillés malgré la blouse.

Plusieurs individus étaient attablés devant des bouteilles de vin blanc ; la plupart étaient des jeunes gens qui flânaient au cabaret, ne sachant que faire à la maison ; les uns chantaient, les autres jouaient aux cartes ; tous avaient la pipe à la bouche et la fumée du tabac remplissait la salle.

Il y avait aussi des paysans du Landeron qui avaient halé des barques avec leurs attelages, en remontant la Thièle ; ils étaient grands et taillés en athlètes, parlaient avec lenteur un patois traînant, et se signaient avant de prendre leur repas.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un jeune homme ruisselant de pluie entra en se secouant.

— Tiens, c'est Javet, dirent les autres, d'où tombes-tu ? Est-il mouillé ! Le voilà changé en source. Cette fois on pourra établir la fontaine qui nous manque.

— Riez tant que vous voudrez, dit Javet ; si vous veniez de Sugiez, vous ne seriez pas plus secs que moi.

— Qu'avais-tu à faire à Sugiez ?

— J'ai commandé un bateau.

- Que disent-ils là-bas ?
- Ils ont assez à dire... devinez ce qu'ils ont pris dans la Broye ?
- Une « batelée » de tanches ?
- Des barbeaux ?
- Un brochet de trente livres ? dirent les joueurs en regardant Javet par-dessus leurs cartes.
- Non.
- Eh bien, quoi, voyons ?
- Un salut³. Un monstre pesant au moins cent vingt-cinq livres ; il est plus long qu'un homme ; sa gueule est assez large pour avaler un enfant de quatre ans.
- Allons, Javet, pas de bêtises, dirent les joueurs en posant leurs cartes sur la table.
- Je l'ai vu, oui, j'ai vu la bête : c'est un monstre épouvantable, le plus gros qu'on ait pêché de mémoire d'homme. Il a été pris par les frères Bourguignon.
- Ces Bourguignon ont toutes les chances ! L'autre jour, ne sont-ils pas tombés sur un banc de cormontans (la brème), dont ils ont pris plus de

³ Un silure (silurus glanis)

quinze cents d'un seul coup de filet. Et que feront-ils de ce salut ? Les jeunes sont bons à manger, mais les vieux doivent être coriaces.

– Ils ont l'intention de le transporter à Neuchâtel, dans une cuve, pour le faire voir au public comme une curiosité. De là, ils iront à la Chaux-de-Fonds et dans toutes les montagnes. Vont-ils en rapporter de l'argent, quand ils auront fini leur tournée ? Ces horlogers ont tous le gousset garni.

– Alors, il est vivant. Comment l'ont-ils pris ?

– À l'hameçon d'une ligne de fond, mais il a fallu toute leur adresse pour le saisir. Déjà plusieurs fois il a été croché à leur fil, mais il brisait tout ; il a même percé les filets dont on cherchait à l'entourer pour le réduire. C'est qu'un poisson de cette taille est fort comme un bœuf ; le cadet des Bourguignon en a reçu un coup de queue qui lui a fait voir les étoiles ; il en avait encore des bourdonnements d'oreilles le lendemain.

– Tiens, voilà Marguerite Hory qui passe, dit un des buveurs assis près de la fenêtre ; est-elle pourtant belle cette sorcière !

– Elle est, ma foi, plus belle que ton salut, dit un autre.

Marmier se leva comme un ressort et vit Marguerite portant, sans la soutenir, une seille d'eau sur la tête, et un panier au bras ; elle avait la noblesse et la grâce de ces panathénées antiques, dont Phidias nous a transmis les admirables portraits. L'esthétique n'était pas l'étude favorite de Marmier, le plus retors, le plus coriace des blattiers (marchand de grains), mais quand il aperçut la fille de l'aveugle, chargée de sa seille et marchant dans la boue, toutes les félicités qui peuvent réjouir un blattier inondèrent son cœur. Il la suivit des yeux jusqu'au contour de la route, puis s'assit en soupirant, prêtant une oreille distraite, puis attentive, aux propos qui s'échangeaient autour de lui.

— Pourquoi l'appelles-tu sorcière ? dit un joueur en jetant bruyamment ses cartes sur la table.

— Parce qu'elle n'est rien pour nous et qu'elle nous regarde à peine, tant elle est coiffée de son Robinson. Une fille qui est obligée de travailler comme un manœuvre pour s'entretenir elle et son père !

— Aimerais-tu mieux la voir mendier ? dit l'hôtesse, qui tricotait près du poêle. S'il y a une fille de mérite et de valeur dans toute la Châtellenie (la Châtellenie, territoire de l'est de Neuchâtel)

c'est elle ; vous ne savez pas tout ce qu'elle fait pour son père. Tu as encore sur le cœur le soufflet qu'elle t'a donné un soir des dernières vendanges, quand tu fis mine de l'embrasser, mon pauvre François ; la rancune te suggère de mauvaises idées. Si tu l'avais vue comme moi travailler du matin au soir à sortir du limon du fond de la Thièle, pour le transporter sur son jardin dans le but de l'exhausser et de le mettre à l'abri des inondations, tu aurais appris à la respecter. Elle est digne d'entrer dans les maisons les plus huppées.

– Oui, dans la cabane de Robinson, reprit François avec amertume.

– Elle n'est pas encore mariée, dit l'hôtesse ; elle ne veut pas quitter son père.

– Moquez-vous de Robinson tant que vous voudrez, dit un grand gaillard à moustaches qui portait un feutre gris sur l'oreille ; Beauval est un compagnon comme on n'en voit guère. C'est un homme ça. En est-il un qui tire mieux que lui, qui gouverne un bateau, une voile, qui tende et jette ses filets mieux que lui, qui soit plus adroit, plus intrépide, plus disposé à rendre un service ? S'il était resté dans la marine, il serait peut-être officier.

— On sait pourquoi il est revenu, dit l'opiniâtre François. Il y en a plus d'un qui lui souhaiterait d'être resté dans la marine aux « antipodes ».

— Enfin, que peut-on leur reprocher à tous les deux ? dit l'hôtesse.

— Marguerite est trop fière, elle nous méprise ; irait-elle jamais avec nous à la danse, à Saint-Blaise ou à l'île de Saint-Pierre ? Elle se croirait déshonorée en buvant un verre au cabaret avec de bons garçons comme nous. Quant à Beauval, c'est un sournois qui ne sort que le soir à la façon des hiboux, et qui desserre à peine les lèvres lorsqu'on lui adresse la parole.

— Il ne peut pas être à la fois sur le lac et ailleurs, dit l'homme au feutre gris, et s'il parle peu, c'est une habitude qu'il a prise avec les Anglais, qui réfléchissent avant d'ouvrir la bouche, ce que nous ne faisons pas toujours. Combien de bateaux en danger n'a-t-il pas secourus, combien de personnes qui se noyaient ont été sauvées par Beauval ! Peux-tu en dire autant, François ?

— Est-ce que celui dont vous parlez est venu dans le village, aujourd'hui, dit Marmier, jusqu'alors silencieux.

— Non, je ne crois pas même qu'il soit chez lui ; j'ai poussé une pointe jusqu'à la Tène, depuis la

Maison-Rouge, mais rien n'a remué autour de sa cabane.

Marmier n'en demandait pas davantage ; quelques minutes après, il paya son écot, sortit de la salle, enfourcha son cheval et se dirigea le long du sentier de halage qui suit le cours de la Thièle.

L'EXCURSION MANQUÉE

Marmier mit pied à terre à une certaine distance de la demeure de Beauval, attacha sa jument dans le petit bois d'Epagnier, et se glissa avec précaution vers la cabane en se dissimulant derrière les broussailles, les arbres, les roseaux. Ainsi qu'on le lui avait dit, la Tène était déserte ; les bateaux étaient tirés sur le sable, les rames et les filets avaient disparu. Un détail cependant attira son attention : la loquette de chasse avait la proue fracassée, et l'énorme fente qui la divisait était calfatée par le gilet de son ennemi. Que s'était-il donc passé ?

Préoccupé par ces réflexions, il s'approcha peu à peu de la maisonnette, mais il n'osa pas en ouvrir la porte, à cause des grondements de Jim partant de l'intérieur. Sa curiosité, exaspérée par le mystère qui l'entourait, le poussa contre toute prudence, à coller son visage aux vitres d'une des

étroites fenêtres, comme le portier de l'hôtel des Alpes l'avait fait deux jours auparavant. Quelle fut sa surprise en distinguant peu à peu à travers l'eau qui ruisselait sur le verre, la scène tragique que présentait cette pauvre demeure. Sous la table renversée, gisait, étendu sur le dos, Henri Beauval, dont le visage maculé de sang était d'une pâleur livide ; aucun de ses membres ne remuait ; il avait l'aspect d'un cadavre. Son chien, accroupi devant lui, le regardait avec tristesse et lui léchait les mains.

Comment rendre ce qui se passa dans le cœur de Marmier en cet instant ? Il éprouva une joie atroce de voir son rival dans l'état où il aurait voulu l'avoir mis lui-même. « Enfin, dit-il, il y a une justice dans le monde. »

Il voulut voir de près celui qui empoisonnait sa vie, et s'assurer qu'il était bien mort ; sa main frémissante se posa sur la serrure ; mais avant que la porte fut entièrement ouverte, il était saisi à la gorge par le barbet et renversé sur le seuil comme un arbre fracassé par la foudre. Le chien lui donna quelques bons coups de croc dans les mollets et dans la face, puis il rentra dans la hutte dont il eut soin de fermer la porte.

Cette attaque soudaine n'entraînait nullement dans les calculs du paysan ; en outre, ses reins avaient porté contre une pierre anguleuse qui lui causa une horrible douleur. Il resta étendu assez longtemps dans la boue et la neige, sans pouvoir se relever, jurant et sacrant contre le chien, contre Beauval, contre les pierres aiguës. Enfin, il se mit sur un genou, puis il put marcher, et regagna en boitant le bouquet d'arbres qui abritait son cheval. Ce ne fut pas une mince affaire que de se mettre en selle, et dès qu'il y fut, il comprit le supplice qui lui était réservé. Chaque pas de sa monture ravivait la douleur et était marqué par d'affreuses grimaces.

Néanmoins, il poussa jusqu'à Neuchâtel en mettant sa jument au grand galop, cette allure le faisant moins souffrir que le trot, et il entra chez un maréchal ferrant, qui était en même temps médecin vétérinaire. Pendant qu'on ferrait sa bête, il se fit frictionner avec de l'eau-de-vie camphrée et de l'eau d'arquebusade, pour se mettre en état de retourner chez lui le même jour.

À force de lotions et de fomentations, on réussit à le guérir en partie ; aussi, entre cinq et six heures du soir, le vit-on de nouveau parcourir au galop la route qui longe le lac entre Neuchâtel et Saint-

Blaise. Il faisait nuit noire lorsqu'il arriva dans la plaine de Marin. Là, il crut entendre des voix dont l'une lui rappelait le timbre de Marguerite. Il arrêta son cheval et prêta l'oreille.



– Par ici, papa, disait la voix, je me reconnais maintenant ; la Tène est là-bas et nous ne sommes

pas loin du grand peuplier noir qui est au bord de la route.

– Allons, mon enfant, je me laisse guider par toi ; nous finirons bien par arriver.

« Qu'est-ce que tout ceci ? » se disait Marmier, marchant de surprise en surprise. Il modifia son itinéraire, et suivit de loin les deux voyageurs qui le menèrent sur le théâtre de ses récents exploits. « Voyons quel accueil leur fera cet infernal chien, quand ils toucheront à la porte. » Mais, au lieu de donner des coups de dents, on entendit au contraire les sifflements joyeux du barbet, qui saluait les visiteurs et leur souhaitait la bienvenue à sa manière.

Bientôt, une lumière illumina la petite fenêtre, et Marmier, haletant, recommença sa faction ; il était si préoccupé des événements qui allaient se passer dans la cabane et qu'il devançait par l'imagination, qu'il ne sentait ni le vent, ni la neige, ni la fatigue. Afin de se dérober à tous les regards, il grimpa sur un aulne d'où il pouvait voir dans la chambre et surveiller les environs.

Pour son repos, il eût mieux fait de passer son chemin et de regagner sa ferme des falaises, car ce qu'il vit redoubla sa jalousie et la porta jusqu'au paroxysme. Marguerite allait et venait dans la

chambre, relevant la table, rangeant les meubles, donnant ses soins au blessé étendu, inerte, sur son lit. Il vit la belle jeune fille s'agenouiller devant cette humble couche, laver le visage de Beauval, lui frictionner les tempes et les mains, pendant que son père, debout et ne voyant rien, l'interrogeait avec anxiété. Enfin, désespérant de le rappeler à la vie, Marguerite, jetant ses bras autour du cou du pêcheur, l'embrassa en l'appelant de toutes ses forces et en fondant en larmes. L'aveugle aussi pleurait en silence, essuyant ses yeux éteints avec son mouchoir.

C'est alors que le blessé fit un mouvement, suivi d'un cri de joie de Marguerite et d'un grognement de Marmier, qui s'attendait à une conclusion d'un autre genre.

« Allons, se dit-il avec découragement, la pièce est jouée, je n'ai plus rien à faire ici. » Mais il avait compté sans le froid, le vent et la neige. Lorsqu'il voulut descendre de son arbre, il était figé et n'avait presque plus la faculté de se mouvoir. Au milieu des ténèbres, ne voyant pas les branches pour y mettre le pied, il glissa et tomba lourdement au milieu des ronces et des épines. Décidément il n'avait pas de chance ; mais aussi qu'allait-

il faire sur cet aulne ? Les espions doivent s'attendre à tout.

Il se relevait tant bien que mal, lorsque la porte s'ouvrit et une vive lueur éclaira la place où il se trouvait. Marguerite, tenant une lanterne et un baquet, allait au lac renouveler la provision d'eau de la maison. Elle s'approcha du petit port et puisa où l'eau lui parut le moins trouble. Lorsque Marmier la vit accroupie au bord du bassin, il eut la tentation de l'y pousser pour en finir avec les tourments qu'il endurait ; se jeter dans le lac en tenant Marguerite enlacée dans ses bras, lui eût paru dans ce moment le plus enviable des destins.

À son retour, elle passa si près de lui qu'elle le frôla sans le voir.

— Marguerite, dit-il d'une voix contenue.

— Qui m'appelle ? dit la jeune fille en frissonnant.

— Un ami.

— Qui êtes-vous ? reprit-elle en reculant de quelques pas.

— Marguerite, ne me fuis pas, je ne veux pas te faire de mal, laisse-moi te parler.

– Comment, Marmier, ici, à cette heure ! Oh ! je comprends maintenant..., une trahison ! un assassinat...

– Marguerite, écoute je t'en prie.

– Arrière, c'est vous qui l'avez frappé ; si vous faites un pas, j'appelle mon père : il est aveugle, mais il est fort comme quatre hommes, il vous écrasera.

– Ce n'est pas moi, je jure par l'Évangile que ce n'est pas moi.

– Qui est-ce donc ?

– Je ne sais pas, je ne sais rien, je ne puis faire que des suppositions ; mais, au nom de Dieu, ne va pas m'accuser, les apparences sont contre moi et j'aurais peine à prouver mon innocence.

– Alors quelle supposition faites-vous ? Dites tout ce que vous pensez.

– Il faudrait que je pusse entrer dans la chambre.

– Pour consommer une autre trahison ?

– Non, mais pour voir si un certain objet est encore dans la maison.

– Quel objet ? Pas tant de ces réticences.

– Ma canardière...

– Elle y est.

– Intacte ?

– Je le crois. Ah ! pourtant, il me semble avoir vu des débris...

– Va les chercher.

Marguerite apporta dans la petite allée les restes de l'arme qui avait éclaté. Marmier les examina avec attention.

– Ce n'est pas la mienne ; non, ce n'est pas la mienne. Et il respira fortement. Tu dis que la mienne est encore là ?

– Oui.

– Donne-la-moi, et je te dirai mon idée.

– Remettez-moi d'abord les 160 francs que vous avez promis de payer à Henri.

– Promis ? C'est-à-dire qu'il avait les deux genoux sur mon estomac, et que son camarade, un jeune blanc-bec, me couchait en joue avec un fusil double d'un calibre...

– Il ne s'agit pas de ça, voulez-vous payer oui ou non ?

– Donne-moi toujours ma canardière, nous verrons après.

– Ah ! c'est ainsi ; eh bien ! Pierre Marmier, ennemi acharné d'un pauvre garçon qui ne songeait nullement à te nuire, mais que tu as poussé à bout par tes procédés coupables, je t'accuse devant Dieu d'avoir voulu l'assassiner. Demain, ma plainte sera portée devant la justice ; on demandera ton extradition, tu te défendras comme tu pourras.

En parlant ainsi, elle avait déposé à terre son baquet plein d'eau et elle tenait sa lanterne élevée au-dessus de sa tête ; elle était superbe, ses yeux jetaient des éclairs, sa main était étendue avec un geste d'une autorité et d'une énergie irrésistibles.

– C'est pourtant dur de donner tant d'argent, dit le madré paysan en tirant de son gousset une grosse bourse faite de l'enveloppe d'un cœur de bœuf. Il y prit huit napoléons, qu'il tourna et retourna à plusieurs reprises et approcha de la lanterne pour s'assurer de leur identité.

– Tu es donc bien décidée ? ajouta-t-il.

– Il s'agit d'un pauvre garçon en danger de mort ; je ne balance pas.

Il compta les huit pièces d'or et les lui mit dans la main en poussant un gros soupir.

– Donnant, donnant, dit-elle en ouvrant la porte.

Un instant après elle reparut tenant la canardière du paysan.

– Comme tu portes cela ! On croirait que tu tiens une plume. Sais-tu qu'elle pèse trente-cinq livres !

– Je ne m'en aperçois pas. Maintenant quelle est votre idée ? Hâtez-vous, on m'attend.

– Est-ce qu'il ne parle pas ?

– Non, il n'a pas encore toute sa connaissance ; le crâne est ouvert ; il a dû recevoir un coup terrible sur la tête.

– Je crois tout simplement qu'il a voulu essayer une canardière, et qu'elle a éclaté. Voilà les morceaux par terre dans ce coin. Et il les poussa avec le pied.

– Cela pourrait bien être, dit la jeune fille après avoir réfléchi un moment ; cela s'éclaircira plus tard.

– Si tu voulais, pourtant, Marguerite...

– Quoi donc ?

– M'aimer un peu, un tout petit peu, tu deviendrais ma femme, je te rendrais si heureuse...

– Si vous n’avez rien d’autre à me dire, bonsoir !

Et elle rentra et ferma la porte en laissant son adorateur dans l’obscurité.

– Comme elle me traite ; elle ne me donne pas seulement un peu de jour pour me débrouiller. Ouais, quelle aventure ! je suis tout « emberliquoqué ».

Et il s’en alla à tâtons, cherchant son cheval dans la nuit.

LE PASSAGE DU PRINTEMPS

Plusieurs mois se sont écoulés, la fin de l'hiver approche ; mars a ramené sur le lac et les marécages d'immenses troupes d'oiseaux aquatiques attirés par la tiède haleine du vent d'ouest qui annonce le printemps. Depuis longtemps Henri Beauval est guéri ; la grave maladie qu'il a endurée l'a rendu sage et circonspect ; sa loquette réparée a été peinte en bleu, couleur des eaux, et la vieille canardière de Siméon Vouga, remontée par un armurier habile, fait des merveilles dans ses mains. Tous les jours, il part de grand matin, parcourt le lac dans tous les sens, fait retentir son arme de l'embouchure de la Broye à celle de l'Areuse, et de la pointe de Monbet aux falaises de Marin ; le soir, il rentre au port, le bateau rempli de son butin. C'est à peine s'il a le temps de le porter à Blaise Hory. Celui-ci est parvenu, à force de persévérance, à voyager seul, à travers la montagne sans autre assistance que l'honnête Jim, qui

connaît tous les sentiers aussi bien que le meilleur guide vanté dans les récits des grimpeurs des Alpes.



Touché du dévouement de Marguerite, dont les soins constants l'ont rappelé à la vie, Beauval, ne

sachant comment témoigner sa gratitude, lui a donné son chien, ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher après elle. Jim a compris ce qu'on demandait de son intelligence ; ce fidèle animal s'est mis à la hauteur de la mission qui lui était confiée. D'abord il s'est laissé conduire avec la docilité des grands caractères résolus à acquérir l'instruction qui leur manque, mais après quelques voyages, il a prouvé aux incrédules qu'il possédait la topographie de cette partie du Jura sur le bout de sa patte ; il en aurait remontré aux chasseurs de bécasses et aux chercheurs de morilles les plus expérimentés, car il leur arrive parfois de s'égarer dans la neige fraîche ou dans les brouillards, tandis que Jim allait droit au but, comme le navigateur qui a relevé son point.

Lorsque l'aveugle s'accordait un ou deux jours de répit, Jim recevait un congé temporaire et partait à grandes enjambées pour la cabane de Robinson. Il fallait voir les caresses dont il accablait son ancien maître, lorsqu'il le retrouvait à la Tène, et qu'il pouvait se livrer sans témoins à ses sentiments passionnés. Beauval, tout ému, se prêtait comme un enfant à l'effusion de cette joie ; le pêcheur et le barbet se roulaient par terre sur le sable de la grève, jouaient à cache-cache, se poursuivaient, faisaient mille folies ; mais jamais le jeu

ne finissait sans que l'animal visitât avec soin le crâne de son ancien maître, pour s'assurer qu'il n'y avait au moins aucune blessure. Il lui retirait son chapeau avec dextérité, écartait ses cheveux, donnait quelques coups de langue sur la cicatrice, puis remuait la queue d'un air satisfait.

Parfois le pêcheur prenait le chien dans son bateau ; il avait ainsi un auxiliaire des plus utiles. On sait avec quelle facilité nagent les barbetaux, grâce aux membranes dont leurs pattes sont pourvues ; s'il arrivait qu'une pièce de gibier légèrement touchée fît mine de s'échapper à la nage ou en plongeant, Jim n'attendait pas le signal de son maître, il sautait à l'eau, quelque glacée qu'elle fût. S'il ne parvenait pas à s'emparer du fuyard, il lui coupait du moins la retraite par des manœuvres savantes et le ramenait vers son maître, qui lui envoyait à son aise quelques plombs de son fusil. C'étaient les beaux jours de Jim, et ses divertissements les plus chers ; aussi, chez ses nouveaux maîtres, lorsqu'on lui disait : « Veux-tu aller à la Tène, Jim ; veux-tu aller à la chasse ? » il se mettait soudain à japper, à bondir, à tourner, comme s'il était pris de convulsions.

Un jour, Beauval s'était embarqué avec son barbet, qui tenait le moins de place possible dans la

loquette pour ne pas gêner la manœuvre ; il avait tiré quelques canards, mais il avait cessé la poursuite de ces palmipèdes en voyant les nombreux bateaux occupés à la même chasse, et il était revenu au rivage bordé de roseaux qui s'étend au-dessous du hameau d'Epagnier. Là, son oreille fut frappée du bruit que font les brochets lorsqu'ils pondent leurs œufs sur la rive : c'est un battement particulier qu'on entend de loin et qu'un chasseur n'entend jamais sans émotion. À son intensité on peut juger des dimensions des poissons qui le produisent. Quittant la rame et prenant sa longue perche, Beauval s'engagea dans les joncs et se glissa doucement vers le lieu d'où le bruit provenait. Il fallait manœuvrer avec circonspection et agir avec intelligence. Tout annonçait un brochet de grande taille ; Henri debout à l'arrière de son esquif, appuyé sur sa perche, la taille dégagée et la tête nue, l'œil aux aguets, l'oreille au vent, aurait fourni à un peintre un beau motif de tableau.

Enseveli dans la forêt de roseaux qui élèvent leurs panaches argentés au-dessus de sa tête, le pêcheur ne trahit sa présence que par les légers frôlements des joncs contre les bordages de son étroit esquif ; l'eau devient de moins en moins profonde, toute autre embarcation ne pourrait naviguer en cet endroit. Jim regarde son maître

comme pour lui dire « nous approchons ». Tout à coup Beauval aperçoit près du bord une masse griseâtre qui semble échouée en partie sur le sable ; c'est le brochet, il voit sa large queue qui ondule et qui produit le clapotement dont l'eau est agitée. Il n'y a pas un moment à perdre : déposer en silence la perche et prendre le fusil, cela est fait en un clin d'œil. Deux coups de feu successifs retentissent le long de la grève, un remous énorme bouleverse l'onde, courbe les roseaux ; ce n'est pas un brochet, mais plusieurs brochets de grande taille atteints par le plomb, qui cherchent à fuir, et auxquels il faut couper la retraite. Beauval saute dans l'eau sans balancer, son fusil à la main, Jim le suit ; Jim saisit un poisson, le traîne sur le sable ; il en prend un second, lutte avec lui, reçoit des coups de dents, des coups de queue sans lâcher prise. Après un combat qui lui paraît avoir duré bien longtemps, le pêcheur a la joie de coucher dans son bateau quatre brochets pesant ensemble quarante-six livres.

Le barbet hors de lui se livre aux manifestations d'une joie délirante, fait culbutes sur culbutes, se tient debout sur ses pattes de devant, et finit par battre des entrechats en faisant des sauts de trois pieds en l'air, comme un maître de danse du siècle passé.

Beauval, mettant en sûreté son poisson dans une cachette que lui seul connaît, reprend le cours de ses explorations ; il a un projet en tête et il se prépare à l'exécuter. Depuis quelques jours il a vu passer des troupes d'oies sauvages ; leurs cohortes en forme de triangle ont attiré ses regards et provoqué ses convoitises. Mais ces grands oiseaux ont passé hors de portée, en jetant dans les airs des cris stridents, et ont disparu bien loin dans les solitudes du marais. Il espère qu'un vol s'arrêtera dans un de ces étangs vulgairement nommés « gouilles », en communication avec le lac par des saignées où sa nacelle peut voguer sans trop de difficulté. S'il parvenait à conduire son arme terrible à portée de ces grands palmipèdes, il ferait un de ces coups légendaires que l'on aime à raconter dans les haltes de chasse, et qui font le tour des trois lacs, depuis Nidau jusqu'à Yverdon.

Il courut des bordées en attendant la nuit ; il interrogea le ciel et les eaux, dirigeant sa lunette vers tous les points de l'horizon. Si Jim trouva la promenade sur l'eau un peu longue, il eut assez de tact pour ne pas se plaindre ; mais il n'était pas au bout de ses caravanes. En rasant la marge sablonneuse du marais, le pêcheur fit lever une foule

d'oiseaux de rivage qui font en passant de courtes stations chez nous : des bécassines qui s'envolent en sifflant, des pluviers, des combattants, des vanneaux criards qui planent comme des oiseaux de proie et dont la tête est ornée d'une gracieuse aigrette, des courlis au long bec recourbé qui épèlent leur nom populaire, « Louis », dans ces humides solitudes. Enfin des hérons surpris au milieu de leurs embuscades gagnèrent le haut des airs en déployant leurs vastes ailes, et s'enfuirent vers des rives moins troublées pour continuer leur chasse interrompue.

Il salua, en passant, un pêcheur de grenouilles, homme taciturne et mélancolique, qui marche lentement le long des canaux herbeux, dont il explore l'eau noire avec sa trouble, armée d'un long manche. Lorsque ce filet en mailles de fil d'archal est à moitié rempli de grenouilles sautillantes, le pêcheur les prend par poignées et les jette dans sa hotte. Arrivé au bout du fossé, il s'arme d'une paire de forts ciseaux renfermés dans la poche de son grand tablier de cuir, et guillotine avec insouciance les pauvres habitants des marais dont les corps s'amoncelant à terre donnent l'idée d'un champ de bataille après une charge de cavalerie. Cette opération terminée, il remet ses ciseaux dans sa poche de cuir, vide ses bottes pleines

d'eau, et recommence ses explorations avec la gravité d'un homme qui accomplit une œuvre méritoire.

À la brume, Henri rentra dans le canal communiquant avec les flaques paludéennes et se mit en embuscade au milieu des joncs. Ce fut une faction longue et pénible. Il fallait d'abord une santé de fer pour résister à l'invasion lente du froid qui pénètre peu à peu jusqu'aux moelles, lorsqu'on ne peut pas le combattre par le mouvement ; puis une force de caractère peu commune pour ne pas succomber à la tentation, lorsque la nation des canards quitta le lac, où elle dort tout le jour, pour le marais, où elle trouve la nuit sa pâture. Le passage de ces oiseaux était signalé par le sifflement aigu et cadencé produit par les battements de leurs ailes puissantes. On se fait généralement une fausse idée du vol des canards, qu'on tient pour des êtres gauches et assez maltraités par la nature ; s'ils paraissent empruntés sur la terre, qui n'est pas leur élément, il faut voir sur l'eau leur aisance, leur grâce, je dirai plus, leur noblesse. Et quand ils s'envolent, si, dans le premier moment, ils ont quelque peine à s'enlever et à se débrouiller des herbes au milieu desquelles ils se cachent pour fouiller la vase, il faut les voir en pleine carrière fendre l'air avec la vélocité d'une flèche.

Ils arrivaient par petits détachements ou en tirailleurs, et tombaient comme des aérolithes dans l'eau, qui jaillissait bruyamment autour d'eux. Parfois, une division se levait pour faire encore une excursion sur la plaine humide ou pour appeler des traînards qui manquaient à l'appel. Toutes ces manœuvres se passaient à quelques pas de Beauval ; malgré l'obscurité qui allait croissant, il eût pu foudroyer les rangs serrés de ces voyageurs ; mais il avait son idée, il attendait plus haute fortune. Les canards allaient, venaient, se croisaient, barbotaient à l'aise, semblaient le provoquer : il ne sourcillait pas.

Tout à coup le barbet lève les oreilles et dirige ses regards vers le ciel ; Beauval lui fait signe de se taire ; il a entendu, faible d'abord, puis distinct le cri des oies qu'il attend. On ne peut s'y tromper, ce cri ne ressemble à aucun autre ; il paraît venir des nuages. Une tache noire en forme de herse parcourt le zénith, se dirigeant vers l'est ; Beauval écarte doucement les roseaux, interroge les airs avec angoisse. Tout a disparu.

Il s'arrachait les cheveux de désespoir, lorsqu'un bruit comparable au tonnerre éclata à quelque distance. Il entendit l'eau rejaillir en écume, comme si les Titans avaient lancé dans la lagune les ro-

chers avec lesquels autrefois ils lapidaient les dieux. Après avoir fait un circuit pour reconnaître la contrée, le vol tout entier venait de tomber dans l'étang.

Cette fois, le pêcheur éprouva une émotion qui le cloua sur place ; il fallait cependant se hâter de gagner cette mare toute fourmillante d'un gibier qui n'y serait plus le lendemain. Mais la nuit était sombre, le ciel couvert, pas une étoile ne brillait pour rendre visible le chemin qu'il avait à suivre. Il y avait de la lune, mais elle était masquée par d'épais nuages.

Comment se guider, au milieu des ténèbres, dans ce labyrinthe inextricable de canaux et d'étangs hérissés de joncs et de roseaux ! Comment traverser les rangs des canards qui l'entouraient, sans les effaroucher et porter du trouble sur toute l'étendue du marécage ? C'est ici que Beauval montra son habileté supérieure.

Après avoir glissé en silence, comme un serpent, parmi les herbes aquatiques, il leva la tête pour s'orienter. Aucun objet connu, aucun point de repère ne s'offrit à sa vue ; il crut s'être trompé et avoir pris une fausse direction. Cependant, une sorte de gazouillement, de murmure indistinct, lui

annonça bientôt qu'il était arrivé à portée du campement. Il entendait les oies se jouer dans l'eau, siffloter, barboter, plonger, mais la nuit était trop sombre pour qu'il pût les voir.

Alors commença pour lui le supplice de Tantale ; toutes les contrariétés, les impatiences, les disgrâces qu'il avait endurées dans sa vie lui parurent des jeux d'enfants auprès de la fièvre qui le dévorait. Les minutes lui semblaient des siècles ; condamné à une immobilité absolue, couché au fond de sa nacelle, le doigt sur la détente de sa terrible canardière, il entendait les battements précipités de son cœur contre le bois de l'embarcation.

Soudain, un rayon de lune filtra pendant quelques secondes entre deux nuages. Beauval enveloppa le bassin d'un regard ardent, il pointa son arme sur un groupe compact qui se dessinait sur l'eau miroitante et fit feu.

Décrire le vacarme, le brouhaha, le bruissement d'ailes qui suivirent la détonation, est chose impossible ; quiconque n'a pas assisté à une telle scène ne peut s'en faire une idée ; on eût cru pendant quelques secondes être au pied de la chute du Rhin. Puis tout rentra dans le silence, interrompu seulement par les battements d'ailes précipités des

blessés flottant sur l'eau, ou les mouvements convulsifs des agonisants.

Après la lueur qui avait illuminé l'étang, l'obscurité devint encore plus profonde ; Blaise Hory, à la place de Beauval, y aurait vu tout autant. Le pêcheur arracha une gerbe de roseaux secs, la planta debout sur une planche mouillée à l'avant de la loquette, et y mit le feu. Ce lampion d'un nouveau genre tint assez longtemps pour lui permettre d'achever et de ramasser quatorze oies, qu'il entassa frémissant d'une joie intense dans sa nacelle. Elle était remplie, et avec le chien et les armes, cela constituait un chargement tel qu'elle n'eût pu en contenir davantage.

Cette scène nocturne, au milieu des solitudes du marais, laissa dans son esprit une impression profonde. Il avouait plus tard n'avoir jamais rien éprouvé de semblable.

Le retour se fit sans accident ; après un tel exploit tout semble facile, les forces sont décuplées, les organes surexcités à un degré extraordinaire. Il revint en chantant, et pour mêler sa voix à l'allégresse de son maître, le brave barbet se permettait de temps à autre un point d'orgue qui lui paraissait réclamé par la nature du morceau.

Des cris de joie l'accueillirent sur la plage ; une main amie prit la chaîne de son bateau et l'attira doucement au bord. C'était Marguerite qui venait lui annoncer une grande nouvelle : un généreux citoyen de Neuchâtel, M. de Meuron, consacrait une partie de sa fortune à l'érection d'une vaste maison de santé qu'on allait construire à peu de distance de sa cabane.

– Ainsi, disait Marguerite, tu ne seras plus seul sur cette grève, et tu auras sûrement là un excellent débouché pour ton gibier et ton poisson.

– Et on va commencer les travaux ? dit Beauval.

– Oui, dans peu de temps ; à la fin de l'année les bâtiments seront déjà bien avancés.

– Eh bien ! cela ne me plaît pas. Ces bâtisses attireront ici un tas d'ouvriers, des sacripants de tous les pays qui mettront au pillage mon jardin, ma maisonnette et mes réservoirs. C'est maintenant qu'on va lever mes filets et qu'il me faudra monter la garde !

– On prendra des mesures pour te protéger.

– Oui, si j'étais un grand personnage et si j'avais un domaine opulent ; mais le pauvre Robinson qui n'a qu'une baraque sera mis au pillage, et s'il se plaint, il est probable qu'on lui rira au nez.

– Robinson, monsieur Robinson, dirent des voix jeunes et joyeuses, voulez-vous nous donner des fagots ?

C'étaient des petits garçons munis d'une lanterne et portant du bois.

– Qu'en voulez-vous faire, mes petits amis ? dit Beauval en adoucissant sa voix.

– C'est demain les « Brandons », et nous préparons le bois pour notre feu. Nous attendions votre retour.

– Ah ! c'est demain les Brandons ! Tiens, c'est vrai ! mon Dieu comme le temps passe ! Et vous y tenez beaucoup à vos fagots.

– Oh ! sûrement. Nous faisons un grand feu sur la falaise de Marin, et nous voulons que notre feu soit le plus beau de tous. Vous y viendrez, n'est-ce pas ?

Certes, sa provision de bois était plus que modeste, mais il était trop homme du peuple pour lésiner sur un tel objet. L'économiste, le faiseur de statistiques auraient répondu que le bois qu'on brûle en cette occasion est une perte sèche, et que les Brandons ne signifient rien aujourd'hui, puisqu'ils sont un des derniers restes du paga-

nisme professé par nos pères ; mais la fibre populaire ne calcule pas ainsi, elle aime ce qui lui rappelle le passé, ce qui l'émeut et lui procure un spectacle qui parle à l'imagination. Beauval donna un fagot à chacun des petits garçons, qui s'en allèrent en dansant et en criant :

– Merci, Robinson ! Au revoir, à demain !

– En voilà qui sont heureux ! dit Beauval en soupirant ; moi aussi je l'étais tout à l'heure, mais ta nouvelle m'a refroidi.

– Je croyais, au contraire, te réjouir.

– On verra, on verra ; enfin, Marguerite, sais-tu cuire les oies ?

– Je le crois ; seulement, tu sais : pour faire du civet, il faut un lièvre.

– Viens voir dans mon bateau, je tiendrai la lanterne.

– Qu'est-ce donc que cela ? dit la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

– Un coup de canardière, le plus beau que j'aie fait dans ma vie ; j'ai du plaisir à te montrer mon butin.

Et il entassait ce superbe gibier autour de Marguerite, pour en faire une sorte de rempart em-

plumé, du milieu duquel elle le regardait en souriant.

– Tu ne crains pas, dit-elle, que ce canon qui a déjà sauté une fois ne te joue un mauvais tour ; je ne suis pas rassurée à cet égard.

– L'armurier affirme qu'il est solide, et je le crois ; mais ce n'est pas tout, viens encore donner un coup d'œil à des poissons qu'il faut vendre demain à tout prix.

– Quatre brochets ! C'est magnifique, dit Marguerite, voilà une journée qui mérite une croix rouge dans le calendrier ; il faudra venir raconter ces chasses miraculeuses à mon père, il en sera tout transporté. Au revoir, Henri, permets-tu à Jim de m'accompagner !

– Voici, me semble-t-il, la plus belle et la plus jeune de ces oies ; prends-la avec ce menu gibier, pour le dîner de demain, dit Beauval ; j'irai vous en demander ma part.

Ainsi chargée, et escortée par le barbet, Marguerite se mit en route pour rejoindre son père.

LES BRANDONS

Le lendemain, dimanche, les brochets de Beauval s'acheminèrent, les uns vers Neuchâtel, les autres vers Montmirail, grand pensionnat morave de jeunes demoiselles dont les vastes constructions s'étendent sur une colline qui domine le cours de la Thièle dès sa sortie du lac jusqu'au pont de pierre. Ce jour-là, outre les petits pains blancs (les « wecks ») qu'un vieux bonhomme portait chaque dimanche matin de la petite ville de Cerlier à l'institution, les jeunes demoiselles eurent le plaisir de manger du poisson frais. Blaise Hory et Marguerite assistèrent au culte morave, mêlèrent leurs voix aux beaux chants de la communauté, et s'en retournèrent encouragés à supporter avec plus de foi la cruelle épreuve qui leur était dispensée.

Obéissant aux prescriptions du pêcheur, Marguerite avait mis au pot la fameuse oie de la veille,

qui était pesante et dodue, et dont le duvet abondant avait été recueilli avec soin comme une matière précieuse. Je flatterais la jeune ménagère si j'affirmais que, pendant le culte, son attention fut toujours soutenue ; le souvenir de ce gibier rare, confié sans surveillant aux caprices du feu, revint souvent à son esprit et lui procura des distractions dont elle s'accusait dans le secret de sa conscience. Ses premiers soins en arrivant au logis furent consacrés à son rôti, qui n'avait subi aucune avarie, et qui exhalait dans la maison un parfum des plus suaves.

Au moment où un léger souffle de vent apportait les vibrations des cloches de Cressier, du Landeron, de Champion, qui sonnaient midi, Henri Beauval, proprement vêtu, entra dans la cuisine. Il portait un pantalon et une jaquette bleu foncé, en souvenir de son ancien métier de matelot ; il était coiffé d'un chapeau noir en feutre mou, dont la forme rappelait celle du chapeau ciré, traditionnel dans la marine. Sa barbe brune bien peignée, son visage régulier, son teint halé par le soleil de mars, en faisaient un spécimen remarquable de la race romane du littoral du lac. Depuis un moment, Jim donnait des signes d'impatience ; il sentait l'approche de son maître, et il courut à sa ren-

contre en aboyant et en faisant de joyeuses gambades.

– Oh ! monsieur Henri, comme vous êtes beau, dit Marguerite en lui faisant une grande révérence. Quelle conquête songez-vous à faire aujourd'hui ? Est-ce en l'honneur des Brandons ?

– C'est en l'honneur du printemps, des Brandons, et aussi de l'anniversaire d'une personne qui fait semblant de l'ignorer ; ce qui n'est pas de la plus entière franchise, soit dit entre nous.

– Est-ce que les pauvres gens comme nous font attention à ces choses ?

– Les joies du cœur, qui embellissent la vie, seraient donc uniquement réservées à ceux qui ont beaucoup d'argent ; les autres en seraient sevrés ?

– Je ne dis pas cela, mais je ne vaux pas la peine qu'on se dérange pour moi.

– Eh bien ! j'en sais beaucoup, qui ne te vont pas à la cheville, et qui seraient outrées si l'on faisait semblant d'oublier une demi-minute qu'elles sont les perles du genre humain.

– Papa est impatient d'entendre le récit de la chasse aux oies et de la capture des brochets ; il est dans le jardin au soleil, va le chercher, le dîner est prêt.

La journée était magnifique, et les agriculteurs tenaient ce beau temps pour un heureux présage, car il est admis parmi eux que le vent qui souffle le jour des Brandons dominera toute l'année. Blaise Hory, assis sur un banc exposé au midi, jouissait de la vivifiante chaleur de ce bon soleil qu'il ne pouvait plus voir, mais dont il aimait à se laisser pénétrer.

Les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de main, le pêcheur prit l'aveugle sous le bras et, pendant qu'il le conduisait à la cuisine, où le dîner était servi, et qu'il l'aidait à s'asseoir, il glissa un paquet à côté de l'assiette de Marguerite.

– Tiens, qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? dit-elle lorsqu'elle vint prendre place. Oh ! par exemple !

Et elle regarda Henri avec des yeux qui en disaient plus que des paroles. Si Blaise avait pu voir en ce moment le beau visage de sa fille, il aurait été comme Beauval transporté d'admiration.

– Et qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? répéta l'aveugle.

– Un paquet avec une inscription.

– Tu ne veux pas nous la lire ?

– Si..., non..., lis cela, Henri, je ne peux pas.

– « À Marguerite Hory, en l'honneur de son 24^e anniversaire, de la part de Robinson. Ma vie qu'elle a sauvée, lui appartient tout entière. »

– Touche là, mon garçon, dit Blaise les larmes aux yeux ; justement je me désolais ce matin de ne rien pouvoir lui offrir. Que contient-il, ce paquet ? Je suis aussi curieux qu'un enfant.

– Je ne l'ai pas encore ouvert, dit Marguerite ; je crains que ce Robinson n'ait fait des folies.

– En attendant, la soupe se refroidit, reprit Beauval.

Elle défit les enveloppes et en retira un étui renfermant une jolie montre d'argent galonnée en or, avec sa clef et une petite chaîne d'argent.

– Une montre ! exclama la jeune fille.

– C'est ce que j'aurais voulu lui donner, dit l'aveugle, en passant le revers de sa main sur ses yeux.

– Henri, c'est trop ! dit Marguerite.

– Elle ne m'a rien coûté. Voici l'histoire : mais mangeons toujours la soupe. Vous savez que pendant les mauvais temps du mois de janvier, alors que j'étais encore convalescent et que je ne pouvais aller sur le lac, je vous ai accompagné à la Chaux-de-Fonds, où l'on m'a engagé chez un mon-

teur de boîtes en or pour aider le « dégrossisseur ». J'étais là chez de braves gens, comme un coq en pâte, et j'y serais encore si le regret du lac ne m'avait empoigné. Au bout de deux semaines, j'ai pris congé de M. Brandt, qui me voulait payer mes journées. Au lieu d'argent, je demandai si je pourrais avoir une petite montre pour une jeune fille. Cela les a fait rire, mais quelque temps après j'ai reçu ce paquet qui vaut plus que mon travail. Aussi, après avoir bu à la santé et au bonheur de Marguerite, et au rétablissement de son père, nous boirons aussi à la santé de ces montagnards qu'il fait bon avoir pour amis.

On peut juger, par ces prémisses, du joyeux dîner que firent nos trois convives ; l'oie flanquée de quelques bécassines, fut trouvée de la plus haute distinction.

— Quelle peine tu t'es donnée pour préparer ce rôti avec une telle recherche, dit Blaise, tu aurais pu le faire plus simplement.

— Cela est vrai, père, mais j'ai suivi la recette du chasseur, et il n'en coûte rien de plus.

— Elle a raison, dit Beauval, je suis d'avis qu'on fasse la fête complète. Que diriez-vous d'une partie en bateau à Cudrefin ou à la Sauge ? Il faut profiter de ce beau temps.

– Appuyé, dit Blaise Hory ; je voudrais pouvoir ramer, cela me ferait du bien.

On aida Marguerite à ranger les ustensiles du repas, puis l'on se mit en route pour la Tène. Les buissons commençaient à bourgeonner, les saules et les coudriers se couvraient de chatons où bourdonnaient les abeilles ; le lac étendait au loin sa vaste nappe tranquille réfléchissant le pâle azur du ciel. Lorsqu'ils s'embarquèrent en compagnie de Jim, ils entendirent les cris de joie des enfants de Marin qui préparaient le bûcher des Brandons sur la crête de la falaise.

– Où allons-nous ? dit Beauval après avoir arrangé les rames à son bateau de pêche, deux à l'avant et une vers l'arrière pour gouverner.

– À la Sauge, dit Marguerite, je crains qu'il n'y ait trop de monde à Cudrefin.

Blaise Hory prit les deux rames et se mit à travailler avec une telle ardeur qu'il fut bientôt en nage.

– Tirez seulement moins fort, dit Henri, vous nous faites tracer comme le bateau à vapeur, nous avons tout le temps.

– Comme le lac est bas, dit Marguerite.

– De Saint-Blaise à Cudrefin, jusqu’au marais, la profondeur ne dépasse guère dix-huit à vingt pieds ; la moyenne est de trois à dix pieds. Dans les hivers très froids, c’est ici que la glace se forme en premier lieu.

– Je me souviens, il y a quelques années, pendant que tu étais sur l’océan, d’avoir vu tout cet espace couvert de centaines de patineurs, dit Marguerite.

– J’ai encore vu cela, dit l’aveugle, en relevant ses rames. Où sommes-nous ?

– À la hauteur des « Genièvres », dit le pêcheur, et je vois une troupe d’au moins trois cents « têtes-vertes » qui dorment tranquillement près des bancs de sable.

On nomme les « Genièvres » un bouquet de pins disposés de la manière la plus pittoresque sur une levée de sable, espèce de dune, œuvre des lames chassées par le vent d’ouest. Ils appartiennent à la rive bernoise, et sont visités par tous les amis des beaux sites. Ces arbres sont les seuls qui puissent aujourd’hui se développer sur le marais, grâce au relief du terrain dans cet endroit ; partout ailleurs les racines atteignent l’eau stagnante, qui est absolument défavorable à la végétation arborescente.

Autrefois, il n'en était pas ainsi, parce que les eaux avaient un niveau plus bas.

– On laisse aujourd'hui les têtes-vertes dormir tranquilles ; il ne faut pas les regarder.

– C'est plus fort que moi ; j'éprouve des démangeaisons dans les mains quand j'aperçois ces bêtes.

Ils débarquèrent à la Sauge, auberge située près de l'embouchure de la Broye, et demandèrent du vin. On dansait dans une salle du premier étage ; il y avait là des jeunes gens de Jorissens, de Sugiez et même d'Anet et de Champion ; les robes de « grisette » des filles du Vully frôlaient les jupes de laine noire et les corsages de velours ornés de broderies et de quadruples chaînes d'argent des blondes Bernoises du Seeland.

Lorsque Marguerite apparut la première sur la porte, un homme s'élança, prit sa main, et voulut l'entraîner dans la salle du bal. C'était Marmier, précisément celui qu'elle avait voulu éviter en n'allant pas à Cudrefin.

– Tu ne peux pas m'en refuser une, cette fois, puisque tu viens dans notre pays, dit-il avec animation.

– Je ne suis pas venue pour danser, dit doucement la jeune fille ; je suis ici avec mon père.

Marmier se retourna et vit Beauval qui se tenait dans le corridor, à portée d'intervenir s'il le fallait.

– Tu n'as rien à faire ici, toi, dit-il d'un ton farouche, sans lâcher la main de Marguerite ; allons, « grachausa » (gracieuse), une danse, rien qu'une, je ne te demande rien de plus.

La jeune fille prévoyait une querelle, comme il en naît souvent dans les bals de village, et se demandait ce qu'il fallait faire pour la conjurer. Elle était disposée à se prêter à toutes les concessions possibles ; toutefois danser avec Marmier, en un tel jour, après les témoignages d'affection qu'Henri lui avait donnés, lui semblait une chose monstrueuse.

– Allons, décide-toi, dit le paysan en la tirant dans la salle.

Il y avait, dans le fond, quatre musiciens assis sur une estrade, un violon, une clarinette, une contre-basse et un tambour, qui jouaient de tout leur cœur une valse frénétique : les couples, emportés par une sorte de vertige, tournaient, se choquaient, se bousculaient sans se soucier des dégâts qui atteignaient leur personne ou leur toilette ; leurs muscles de fer allaient toujours ; cha-

cun respirait avec délices l'atmosphère torride et la poussière de ce pandémonium, d'où partaient des cris aigus et des coups retentissants frappés sur le plancher par le talon ferré des danseurs.

Sans dire mot, Marguerite froide et résolue, retira sa main de l'étreinte de Marmier, lui tourna le dos et sortit dans le corridor où l'attendait Beauval.

— Pas de bataille, au moins, dit-elle en passant près de lui ; tâchons de nous esquiver avant qu'il ait le temps d'ameuter ses camarades. Je vais rejoindre mon père ; va nous attendre dans le bateau.

Henri aurait donné beaucoup pour ne pas fuir devant son ennemi ; mais il ne voulait pas déplaire à Marguerite et à son père ; il se coula donc prestement en bas de la galerie, à la façon des marins, arriva au bord de la rivière, dégagea son bateau, et le tint prêt à démarrer au premier signal.

— Tu as peur, hein ! cœur de poule, hurlait Marmier du haut de la galerie ; triple gueux de Robinson, va te cacher sous les jupes des filles ; un homme de cœur ne voudrait pas se mesurer avec un gredin comme toi !

Henri restait impassible ; il ne se reconnaissait pas ; le premier moment de vivacité passé, toute la

rage de Marmier s'épancha sans l'émouvoir. Lorsque l'aveugle eut pris place dans l'embarcation avec sa fille, il donna quelques bons coups de rame pour donner satisfaction à ses nerfs agacés et ils furent bientôt en plein lac.

– Il faut pourtant qu'il te rencontre partout, ce trouble fête, dit Blaise Hory ; si j'avais eu mes yeux, c'est moi qui l'aurais fait danser !

– Cela vaut mieux ainsi, dit la jeune fille, et je loue Henri d'avoir su résister à ses grossières provocations.

– Il connaît mes pattes, dit le pêcheur en riant ; je n'ai plus rien à lui apprendre.

– Allons à Cudrefin, dit Blaise Hory ; il faut pourtant qu'on puisse boire une bouteille en paix.

Au bout d'une heure de promenade charmante, au pied des hauteurs du Vully, ils arrivèrent dans la petite ville vaudoise, dont le port sera mis à sec par la prochaine correction des eaux du Jura. Ils prirent quelques rafraîchissements, et se rembarquèrent au moment où le soleil s'abaissait derrière les sommités amples et boisées du Jura, au-dessus desquelles planaient des nuages de pourpre et d'or qui se réfléchissaient dans le miroir du lac. La

barque semblait voguer sur une mer de feu, semée d'îles aux formes enchanteresses. Ça et là se montraient d'autres embarcations d'où partaient des chants, des mélodies lointaines, qui devenaient plus distinctes à mesure que s'abaissait la nuit.

– Voilà un feu, dit Marguerite ; deux, trois ; oh ! que c'est beau !

– Oui, voilà les brandons qui s'allument ; ils sont toujours trop pressés, dit Beauval. Pourquoi ne pas attendre ? dans une demi-heure on les verrait mieux.

– C'est Cudrefin et Montet qui ont donné le signal, Cortaillod et Bevaix ont répondu ; puis Estavayer, Boudry, Rochefort, le sommet de la Tourne ; c'est maintenant une ceinture de feux autour de notre lac, dit Marguerite en frappant des mains pour marquer son admiration.

– Oui, et celui de Marin n'est pas le moindre ; vois donc comme il s'encourage.

– Tu reconnais la flamme de tes fagots, n'est-ce pas ?

– Le Seeland allume aussi ses feux sur les collines ; ces Allemands ne veulent pas rester en arrière. Neuchâtel même a les siens qui flambent à Tête-Plumée et à la pointe du Mail, sans compter

les lumières de la ville qui forment au pied de la montagne une éblouissante illumination.

À mesure qu'ils approchaient de la rive, ils entendaient les rondes des enfants de Marin, qui dansaient sur la falaise autour de leur bûcher, comme faisaient leurs ancêtres païens qui célébraient ainsi le retour du printemps.

– Qu'est-ce que cela ? dit Beauval, le marais se met aussi de la partie ; ces diables d'Allemands mettent le feu aux roseaux ; si la bise fraîchit, j'ai peur que les flammes ne viennent du côté de ma maison.

– Priez Dieu, mes enfants, qu'il vous conserve la vue ; je voudrais voir ces feux, qui me rappellent une des plus joyeuses fêtes de mon enfance et contempler encore ce beau lac avec sa ceinture d'étoiles allumées par nos chers confédérés.

Le lac présentait en effet un spectacle magique ; de toutes parts brillaient des feux rappelant ceux que les Suisses allumaient sur leurs montagnes pour célébrer leurs victoires ; mais l'illumination la plus splendide était celle du marais sur lequel se promenaient de vastes incendies, comparables à l'embrasement des prairies de l'Amérique. De moment en moment s'étendaient ces nappes de feu, au-dessus desquelles planaient des colonnes

de fumée empourprée. On eût dit la conflagration d'une immense traînée de poudre.

Nos trois amis voguaient lentement. Beauval et Marguerite contemplaient en silence l'illumination grandiose, qu'une ancienne coutume renouvelle chaque année, bien que la signification primitive en soit complètement effacée. L'aveugle repassait dans sa mémoire les souvenirs de sa jeunesse, et prêtait l'oreille aux chants et aux détonations d'armes à feu que les échos portaient de rivage en rivage.

– La journée ne finira pas sans pluie, dit Beauval ; ces nuages sur le Val-de-Travers et le vent qui se lève annoncent un changement de temps.

– Pourtant le proverbe dit...

– Le proverbe pourrait bien avoir tort ; voilà le ciel qui devient sombre, et la lune, qui va disparaître derrière le Jura, a autour d'elle un cercle jaune de mauvais augure.

En effet, au moment où ils touchaient le rivage, le vent d'ouest se levait et la pluie commençait à tomber. Elle devait durer longtemps. Les feux s'éteignirent l'un après l'autre, les chants cessèrent, et bientôt le silence ne fut interrompu que

par le murmure de la houle sur la grève et le grésillement de la pluie dans la campagne muette et morne.

– C'est égal, dit Blaise Hory, qui cheminait vers sa demeure au bras de Marguerite, nous avons eu une belle journée. Dieu veuille nous en accorder une aussi bénie l'an prochain !

LA SAISIE

Quelque temps après, notre Robinson fut réveillé pendant la nuit par les grognements de Jim et la voix sourde d'un homme qui cherchait à contenir le fidèle gardien. Il courut à son guichet, mais l'obscurité l'empêcha de voir ce qui se passait au dehors ; on n'entendait que la pluie qui tombait serrée, et le clapotis monotone des lames poussées par un léger vent d'ouest.

– Qui est là ? dit-il en avançant la tête et en regardant de tous côtés.

– Venez donc me dégager, votre chien ne veut pas lâcher ma culotte, dit une grosse voix haletante.

– Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

– Dégagez-moi d'abord, je vous dirai ce qui m'amène.

– Votre nom ?

- Sami Bönsli, de la barque « Hoffnung » de Soleure.
- Que voulez-vous de moi ?
- D’abord la liberté ; ce monstre a planté ses crocs dans mon pantalon, et ne veut pas entendre parler d’ouvrir la gueule.
- À bas, Jim, à bas !
- Merci. Ah ! « Potzdonner ! » il tenait aussi un peu de ma peau ; c’est maintenant que je le sens.
- Après, après ? je me gèle ici en chemise.
- Le patron vous fait demander si vous pouvez piloter notre barque pour descendre la Thièle.
- Quand ?
- Tout de suite, nous sommes pressés, on attend la cargaison ce soir à Soleure.
- N’avez-vous pas un pilote ?
- Oui, et un tout bon, mais il a bu un coup et ne peut pas tenir le gouvernail.
- Alors la barque est chargée de vin.
- Un peu, quarante-cinq chars.
- Et le patron ?
- Le patron ne vaut guère mieux.

– C'est donc une épidémie ; il pourrait m'en arriver autant ; je reste, au revoir.

– Ne nous jouez pas ce tour ; le propriétaire de la marchandise, M. Weinfall, est avec nous ; c'est lui qui m'envoie, il vous paiera bien.

Pendant ce colloque, Jim ne cessait de gronder et jappait de temps à autre avec mauvaise humeur.

Néanmoins Beauval s'habilla prestement et s'équipa pour résister à la pluie ; il mit ses grandes bottes et le long tablier de pêcheur en cuir de veau imperméable, jeta sur son dos une peau de chèvre, les poils en dehors, et ferma sa porte en recommandant au caniche de faire bonne garde.

– En route, dit-il, où êtes-vous ?

L'autre sortit de l'abri formé par l'avant-toit de l'étable, et ils s'acheminèrent le long du sentier, alors plein d'eau, qui conduit à la Thièle. Ils trouvèrent la barque amarrée près de la berge, mais il fallut chercher à tâtons, tant la nuit était noire ; il n'y avait aucune lanterne au mât ou sur le pont pour les guider. Ces précautions surprirent Beauval et le mirent en défiance.

– Les hommes sont fatigués, dit Bönsli ; voici deux jours qu'on travaille toute la journée, ils

prennent un peu de repos dans la cahute ; je m'en vais les appeler.

Il courut sur le pont étroit qui règne le long de chaque bord, et ouvrit la porte du réduit, qui apparut éclairé par une lampe. Un homme enveloppé d'un manteau se leva et s'avança vers la poupe où Henri se tenait, attendant des ordres.

– Vous êtes le Robinson de la Tène ? dit-il avec un accent allemand prononcé.

– Oui.

– Vous connaissez la Thièle ?

– Je le crois.

– Pouvez-vous nous conduire, malgré l'obscurité, dans le lac de Bienne ? Je voudrais profiter de ce petit vent pour gagner Nidau.

– Vos hommes sont-ils solides ? il faudra tirer à la corde.

– Ma foi, vous verrez, dit l'autre à voix basse, ils sont aux trois-quarts gris et le patron l'est tout à fait. Ces gueux ne se sont pas contentés du vin que je leur ai remis pour leur usage, ils ont percé mes futailles et ont bu comme des sangsues. Sans vous, je ne saurais que faire, mais vous en serez récompensé ; si nous arrivons sains et saufs, je vous donne dix francs.

— Je ferai de mon mieux, mais les eaux sont hautes dans le lac de Bienne et le courant est faible ; il faut au moins trois hommes pour le halage, sinon la barque n'obéira pas au gouvernail.

Pendant que M. Weinfall s'en allait préparer les cordages et décider les hommes valides à descendre à terre pour s'y atteler, Beauval disposa, outre les deux gouvernails ordinaires, une énorme rame pour le cas où ils ne produiraient pas un effet assez prompt dans les nombreux contours de la rivière.

— Inutile de vous recommander la prudence, surtout près des ponts, dit Weinfall en sautant sur la berge, le cri du courlis sera notre signal.

— Aurons-nous des lanternes pour éclairer la marche ?

— Ah bien, oui ! leurs lanternes sont dans un bel état ! La pluie y entrerait par les verres cassés.

Le pêcheur, les mains sur les barres des gouvernails, attendit en silence, réfléchissant à l'entreprise dans laquelle il se trouvait mêlé et qui, à cause de toutes ces précautions, lui paraissait suspecte. Tout à coup, à quelques centaines de pieds de distance, retentit le signal ; aussitôt il détacha les amarres et la barque se mit en mouvement. Bien qu'il sut par cœur tous les méandres de la ri-

vière, leur largeur, leur profondeur, Henri n'était pas à l'aise et ses yeux perçants cherchaient à travers les ténèbres les arbres, les buissons et les divers accidents de la rive pour s'orienter.

Il arriva sans accident en vue du pont de Thièle, dont la lourde masse de pierre apparaissait vaguement, flanquée à droite par les arbres de la rive bernoise, et à gauche par les tours du vieux château neuchâtelois qui fut autrefois le théâtre de drames sinistres. Près de là était la demeure de Marguerite, et il cherchait parmi les arbres des vergers le toit où reposait sa bien-aimée.

Mais le danger s'approchait, le courant devenait plus rapide, et il s'agissait de passer sous le pont sans heurter les piles qu'on voyait à peine. Le péril était grand, mais l'honneur du batelier était en jeu. Une lueur soudaine illumina l'arche principale ; quelques brins de paille enflammés tombèrent du parapet et brûlèrent un instant sur l'eau ; la barque glissa comme la flèche dans cet espace plein de lumière, puis tout rentra dans les ténèbres.

Encore tout ému de cet incident, Henri Beauval se dirigea vers une anse abritée où les barques chargées de vin s'arrêtent d'ordinaire pour acquitter le droit d'entrée au receveur de l'ohmgeld, dont

le bureau, timbré de l'ours de Berne, est à quelques pas. Mais un homme s'approcha dans une nacelle, et s'élança vers lui en murmurant à son oreille :

– Au large, au large, on ne s'arrête pas.

Et comme Henri hésitait, M. Weinfall poussa les barres avec une impatience fébrile.

– N'avez-vous pas un compte à régler avec le bureau ?

– Tout est en règle.

– Comment ?

– Hier, c'est-à-dire, non, avant votre arrivée, le receveur est venu ; voulez-vous voir la quittance ?

– Non, je ne vous demande pas cela.

– Je lui ai remis plus de onze cents francs, à ce confédéré : c'était un joli sac d'écus.

– Dans ce cas, en avant !

M. Weinfall regagna la rive, en toute hâte ; quelques minutes après, le halage recommençait et la barque glissait de nouveau silencieuse au milieu de la plaine muette, entre deux berges de tourbe parfois revêtues de quelques buissons. Au moment où ils passaient près de Cressier, le guet chantait trois heures. La pluie avait cessé, le ciel se

découvrait par places, quelques étoiles apparaissaient entre les nuages ; un bolide traversa le ciel de l'est vers l'ouest en répandant une vive clarté. Une troupe de canards qui fourrageaient sur la rivière, effrayés par les haleurs, s'envolèrent en poussant des cris stridents.

Ce fut comme le signal du réveil pour les bateliers qui dormaient dans la cahute ; on les entendit rire à gorge déployée, puis chanter à pleins poumons des refrains bachiques. Alors, les haleurs s'arrêtèrent et déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin si on ne leur versait à boire à l'instant même.

— Un peu de patience, disait M. Weinfall, nous sommes bientôt arrivés au lac de Bienne ; là vous aurez du vin tant que vous en voudrez.

— À boire, tout de suite, ou nous vous plantons là, nous faisons pour vous un métier de bœufs et de coquins, et vous nous laissez crever de soif.

— Ne criez pas si fort, je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

— Croyez-vous que nous soyons de fer ? La pluie nous a trempés jusqu'aux os et pour nous sécher il faut traîner la barque au pas de course. Nous de-

mandons du vin chaud, tout de suite, avec du sucre et de la cannelle !

– Mes chers amis, vous aurez tout ce que vous demanderez, quand nous serons en sûreté au bout de la rivière, mais, au nom de Dieu, encore un petit effort. Voilà le château de Saint-Jean ; le pont est tout proche ; une fois ce pont franchi nous sommes sauvés.

Pendant que cet échange de propos avait lieu sur la berge, les habitants de la cahute se livraient à une joie expansive, et lançaient aux échos du marais leurs « jodels » les plus audacieux.

– Pilote, dites donc à ces gueulards de se taire, ils vont réveiller tous les argus de la frontière.

– Peu importe, que craignez-vous ?

– Quelle engeance que ces Allemands ! Je voudrais pouvoir leur tordre le cou. Mais vous êtes un vrai matelot ! Robinson, mon ami, attention au gouvernail ! Voici le pont.

Un peu en amont de l'ancienne abbaye de Saint-Jean était un pont en bois, non couvert, établi sur des supports de charpente (il a été remplacé dès lors par un pont couvert établi plus bas). Une maisonnette, près de la tête du pont, sur la rive ber-

noise, servait de demeure au receveur de l'ohmgeld. Lorsqu'il passa sous le grand noyer qui abrite la maison et dont les branches s'étendent sur la rivière, Beauval crut entendre des pas et des voix parmi les arbres. Mais il n'eut pas le temps de prêter l'oreille, le courant l'emportait sous le pont, dont les énormes poutres et les madriers encadrèrent un instant la barque ; celle-ci franchit ce couloir obscur et se trouva bientôt dans un élargissement de la rivière où le fil de l'eau, se brisant contre un promontoire, décrit un large cercle et tourne sur lui-même. Il avait à sa droite les murs sombres de l'ancienne abbaye de Saint-Jean, alors occupée par une tuilerie et par une usine pour la fabrication du charbon de tourbe. Sur le ciel se dessinait la tour gothique privée de sa flèche depuis le commencement de ce siècle ; à une portée de carabine vers la gauche dormait le Landeron entouré de ses fossés, et surveillé du haut des cotéaux voisins par le Schlossberg en ruines, souvenir des princes-évêques de Bâle et de leurs luttes avec les comtes de Neuchâtel.

Le pêcheur fouillait du regard la rive droite entièrement bordée d'arbres et de buissons ; il venait d'entendre le craquement des branches et le froissement des feuilles sèches. Il n'en pouvait douter, des hommes marchaient avec précaution le long

de la rive en profitant pour se cacher de tous les obstacles qui pouvaient les masquer à la vue. Quelles pouvaient être leurs intentions à cette heure de la nuit ? Beauval se sentait épié et il éprouvait un malaise inexprimable ; il se disait avec satisfaction que sa tâche serait bientôt terminée et il attendait avec impatience le moment où il prendrait congé d'une barque où il n'avait eu que des impressions désagréables. Même dans les mers de la Chine, infestées de pirates, il ne se rappelait pas d'avoir fait, pendant les quarts de la nuit, une navigation aussi fatigante.

Cependant, M. Weinfall ne perdait pas un moment ; malgré la pluie et la mauvaise volonté de l'équipage, il s'était attelé seul à la corde pour entraîner la barque vers le bas de la rivière. Lui aussi semblait craindre un danger et il n'épargnait ni ses forces, ni son énergie pour le conjurer. Déjà, ils avaient laissé derrière eux l'abbaye et sa haute tour, déjà les vastes champs de roseaux et le bruit des lames sur la plage annonçaient l'approche du lac de Bienne, lorsqu'une flamme s'alluma derrière le tronc d'un saule, une nacelle se détacha de la rive droite et s'approcha de la barque qu'elle aborda par le gouvernail. Elle était montée par deux hommes couverts de manteaux ; une lanterne brillait à l'avant.

- Halte ! « Wer da ? » cria une voix rauque.
- Ami, dit Beauval, que voulez-vous ?
- Où va cette barque ?
- À Nidau.
- Elle est chargée de vin ?
- Oui, les droits sont acquittés.
- Combien de tonneaux ?
- Ma foi, je l'ignore, je ne fais pas partie de l'équipage ; voyez vous-mêmes.

Henri venait de distinguer, à la clarté de la lanterne, un schako à plaque dorée et le bout d'un sabre. L'affaire prenait une fâcheuse tournure.

– Éteignez donc cette lanterne, tonnerre ! criait de loin M. Weinfall en halant sur la corde comme un cheval de camion.

Mais la lanterne ne s'éteignit pas et l'homme au schako la promenait d'un air d'autorité sous la tente improvisée à l'aide des voiles, pour compter les futailles alignées sur deux rangs dans toute la longueur de la barque.

– Vous ne voulez pas éteindre cette lanterne ? cria plus haut M. Weinfall perdant toute réserve ;

je vais vous la casser sur la tête si vous ne l'éteignez pas tout de suite. Allons, accostez la berge, nous sommes arrivés au lac.

La barque s'approcha du rivage, le marchand de vin, en prenant son élan au pas de gymnastique, y sauta suivi de ses hommes, et courant du côté de la lanterne, saisit au collet celui qui la portait.

– Tu ne veux pas l'éteindre, tu ne veux pas l'éteindre ? Je te flanque à l'eau.

L'autre déboutonna tranquillement sa capote et découvrit un uniforme de gendarme.

– Ne faites pas le méchant, nous sommes dans le canton de Berne, dit-il de sa grosse voix railleuse.

– « Potz Donnerwetter ! » le diable t'emporte ! dit Weinfall en lançant son chapeau par terre, qui est-ce qui m'a trahi ?

– Vous avez quarante-cinq tonneaux de vin, soit seize mille pots, dit le compagnon du gendarme ; avez-vous acquitté les droits d'entrée au bureau du Pont de Thièle ?

– Ça ne vous regarde pas, vous n'avez rien à me commander.

– Je suis le receveur du pont de Saint-Jean et j'ai le droit de vous ordonner de me présenter à l'instant la quittance de mon collègue.

– Que ne le disiez-vous plus tôt ! Je ne suis pas obligé de connaître les gens qui courent les champs au milieu de la nuit... Mais, certainement, je vais vous remettre... attendez, elle est dans mon paletot qui est dans la cabine... Ayez patience, je reviens à l'instant.

Le pauvre homme faisait pitié, il allait et venait dans la barque, cherchant à s'échapper ; mais les deux fonctionnaires ne le quittaient pas de l'œil et le suivaient comme son ombre. Il ouvrit enfin la cahute, où l'on entendait à la fois des chants et des imprécations. Deux matelots se roulaient à terre parmi des bouteilles vides en se frappant et en se mordant ; des cartes répandues sur le champ de bataille expliquaient la cause de cette lutte acharnée. Le patron de la barque, couché sur la paille, le dos appuyé contre le bordage, chantait de tout son cœur un « lied » amoureux entrecoupé de hoquets ; ses yeux à demi fermés, sa bouche souriante, exprimaient les félicités intimes de l'ivresse.

– Qu'avez-vous fait de mon paletot, tas de mauvais sujets ? dit M. Weinfall, en prenant les mate-

lots par le bras et en les secouant avec rudesse ; vous verrez qu'ils l'auront lancé dans la rivière en se battant.

– Très honoré meister Weinfall, dit la patron avec son éternel sourire, toi safoir pïen que tu faire le gontrepande ; c'est toi pas payer l'ohmgeld à la Zielbrücke ; c'est pourquoi toi donner beaucoup à poire ; toi être un pon diapel.

– Assez de cette comédie, monsieur, dit le receveur, j'ai ici un homme qui vous rafraîchira la mémoire. Allez, caporal Bannholzer, dit-il au gendarme, allez chercher Gigax.

Le caporal descendit dans la loquette qui suivait la barque. Celle-ci, abandonnée au courant de la rivière, était entrée dans le lac, toujours guidée par Beauval qui ne quittait pas ses gouvernails et qui suivait avec une attention curieuse le déroulement de ce drame. Au bout d'un moment, la nacelle ramena un second gendarme armé de sa carabine à deux coups et dont le manteau était ruisselant d'eau.

– Voici le gendarme en station au pont de Thièle ; il surveille votre barque depuis son entrée dans la rivière, dit le receveur avec autorité ; parle, Gigax, cette barque a-t-elle acquitté les droits ?

– Non, elle ne s'est pas arrêtée au bureau ; elle n'a rien déclaré, et n'a rien payé.

– Bien, il n'en faut pas plus, je suis fâché de ce qui arrive, mais je vous annonce que je vous conduis tous à Cerlier pour vous dénoncer au préfet.

– Vous ne ferez pas cela, dit Weinfall, sinon je me brûle la cervelle.

Et il tira de sa poche un pistolet qu'il appliqua contre sa tempe ; mais Henri Beauval, prompt comme l'éclair, lui arracha cette arme, la déchargea en l'air et la remit au gendarme.

– Pas encore, il faut auparavant me payer les dix francs que vous m'avez promis.

– Va au diable ! Je suis dans un beau pétrin.

– J'espère que vous ne me conduirez pas à Cerlier, monsieur le receveur, vous me connaissez bien, dit Beauval ; c'est par accident que je pilote cette barque et que je suis ici ; j'ai cru que monsieur était en règle avec l'ohmgeld, il me l'avait affirmé. Si seulement j'avais écouté mon chien !

– Il faut que le préfet vous voie et vous entende pour dresser procès-verbal.

– À ta santé, capitaine Hartmann, roucoulait le patron en tendant un verre au receveur, trinque une fois avec moi ; c'être ponne chournée pour toi ;

c'est toi empocher quatre ou cinq cents francs pour ta part de prise. Toi être un malin rénard !

Le percepteur, aidé de Beauval et des gendarmes, eut bientôt relevé les voiles, et le vent d'ouest les poussa doucement vers la petite ville de Cerlier. L'aube commençait à poindre ; on voyait le château se profiler sur les hauteurs qui prolongent Jolimont ; du faîte de la colline jusqu'au lac, s'étagaient les ancienne maisons de pierres avec leurs galeries de bois ; à l'est émergeait de la brume du matin l'île de Saint-Pierre, autour de laquelle les lames formaient une frange d'écume. Les bateliers laissèrent tomber l'ancre ; la chaîne se déroula avec bruit, la barque tourna sur elle-même ; elle était dans le port de Cerlier.

LA PRISON

Pendant que le receveur allait faire sa déclaration chez le préfet, les gendarmes restèrent en faction près de la barque, la carabine à deux coups sous le bras, refusant de répondre aux questions de l'équipage et du populaire accouru, malgré l'heure matinale, pour ne rien perdre d'un événement rare qui promettait des situations intéressantes.

Cet attroupement sur le port, la curiosité qui éclatait dans les yeux de la foule, les propos que les badauds échangeaient entre eux en dialecte bernois, exaspéraient Beauval ; pour se dérober aux regards de la foule, il se retira dans la cahute et essaya de dormir. Mais le sommeil lui tint rigueur. Comme il n'avait aucune notion des lois du pays, son imagination excitée lui faisait voir en perspective une détention dont il ne pouvait prévoir la durée ; que deviendraient pendant ce temps

sa maisonnette, sa chèvre, ses bateaux, ses filets ? Que diraient Marguerite et son père en apprenant son arrestation ? Comment pourrait-il leur faire savoir la vérité sur toute cette affaire ?

Les incidents que je viens de raconter n'avaient pas ému les hommes de l'équipage au point de leur ôter l'appétit ; l'heure du déjeuner étant arrivée, celui qui était préposé à la cuisine alluma du feu sur le foyer de la cahute, et se mit en devoir de préparer la soupe. Il vaqua à cette opération avec autant de calme que d'habileté, et quand le potage fut versé dans la soupière, il appela ses camarades qui se rangèrent en cercle, et tous, en silence, plongèrent fraternellement leur cuiller de fer dans la gamelle, sans empiéter sur les droits du voisin.

— Il y a de la soupe pour vous, dit Bönsli à Beauval, en lui montrant une place et en lui faisant signe de s'approcher.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Venez seulement, cela vous réchauffera.

— Vous auriez dû me laisser chez moi cette nuit. Quelle mauvaise inspiration vous avez eue ! Saviez-vous qu'on allait faire de la contrebande ?

— Je n'en étais pas sûr ; mais cela ne nous regarde pas, c'est l'affaire de Weinfall ; il savait à

quoi il s'exposait : la confiscation de son vin et une amende qui peut s'élever au 20 % de la valeur de la cargaison. S'il en est quitte pour 10 000 francs, il doit s'estimer bien heureux.

– Sans compter le déshonneur, dit Beauval d'un air sombre.

– Le déshonneur, dit Weinfall qui entrait dans ce moment, est pour ceux qui mettent des entraves au trafic en fermant les frontières, en y établissant des douanes et en frappant de droits énormes les objets de consommation, surtout ceux qui, comme le vin, sont destinés à réparer les forces des travailleurs, et qu'on rend inaccessibles aux petites bourses. L'ohmgeld est injuste, vexatoire, il est en désaccord avec les intérêts du peuple. Croyez-vous que ces messieurs de Berne se privent de vin et boivent de l'eau ? C'est bon pour l'ouvrier, pour le paysan, pour le prolétaire qui nourrit le riche et arrose la terre de ses sueurs.

– Toi, parler gomme dans les tirs fédéraux, dit le patron ; mais l'aurais-tu vendu moins cher ton vin de gontrepande, qui doit donner de la force au pauvre peuple et qui m'a gassé les chambees ?

– N'est-ce pas jouer de malheur que d'être pincé la première fois que j'oublie de m'arrêter devant

un bureau ? Coquin de sort ! Cela n'arrive qu'à moi.

– Au lieu de perdre votre temps en lamentations inutiles, dit Beauval, vous feriez mieux de me payer ce que vous m'avez promis.

– Mon Dieu, oui, je vous paierai, soyez sans crainte. Dites donc, Robinson, n'avez-vous jamais chassé en temps défendu, péché avec un filet à mailles trop étroites ? c'est aussi de la contre-bande, cela.

– Ne vous occupez pas de mes affaires, vous avez assez des vôtres, répondit Beauval avec humeur, et il sortit de la cahute pour voir ce qui se passait au dehors.

Les curieux s'étaient en partie dispersés pour ne pas manquer leur repas du matin ; la pluie faisait trêve un instant ; parmi les femmes, en costume bernois, qui allaient et venaient, il en aperçut une dont les vêtements, la taille, la démarche, rappelaient tellement son amie, qu'il ne put s'empêcher de l'appeler. Elle se retourna, c'était Marguerite.

– Vous ne devez communiquer avec personne, dit le gendarme Gigax de sa voix rude ; et vous, la

fille, passez au large, ajouta-t-il en hérissant ses grosses moustaches fauves.

– Comment, je ne pourrai pas lui dire un mot ? dit Beauval en s'animant ; mon ami, prenez garde à ce que vous faites !

– Je sais ce que je fais et elle n'approchera pas, c'est moi qui vous le dis.

Il n'avait pas fini de parler que le pêcheur, bondissant comme un cerf, avait sauté à terre et courait vers Marguerite ; par malheur, Gigax voulut lui barrer le passage, mais il roula, lui et son fusil, sur le sable, sans savoir comment il avait été atteint. Il en fut de même de deux ou trois naturels qui voulurent mettre la main sur Henri.

– J'ai conduit en bas la Thièle une barque qui a voulu entrer du vin en fraude ; je n'en savais rien ; on nous a saisis ; voilà pourquoi je suis retenu. Tu diras tout à ton père. Où vas-tu ?

– Aux bains de Bretiège, porter un message pour une dame de Montmirail. Ne fais pas d'imprudences, je t'en conjure.

– Tu as vu ? il voulait m'empêcher de te parler.

– Retourne à la barque, ou cela finira mal ; au revoir, Henri.

– Si vous ne revenez pas à l’instant, dit Bannholzer en épaulant sa carabine, je fais feu.

– On y va, parbleu ; on y va, ne faites pas le brutal.

– Maintenant, votre compte est bon, lui dit Gigax quand il rentra dans la barque ; les choses ne se passent pas dans le canton de Berne comme dans celui de Neuchâtel ; je vous en avertis, on connaît votre histoire du Landeron.

Après cette algarade soudaine, qui avait mis en émoi tout l’équipage, Bonsli prit à part Beauval, et lui montrant une corde mince, mais très solide, qu’il tira d’un coffre :

– Tenez, lui dit-il, dans notre métier on a toujours besoin d’un brin de chanvre ; prenez celui-ci, je l’ai confectionné moi-même ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Cachez cela sous vos habits. Je vous ai rendu un mauvais service, il faut que je le répare selon mon pouvoir.

Vers dix heures, on vint chercher Beauval pour le conduire auprès du préfet ; il eut l’agrément d’être escorté par la force armée et de voir la population de Cerlier se mettre aux fenêtres et l’examiner d’un air narquois pendant le trajet depuis le bord du lac jusqu’au château.



En toute autre circonstance, il eût accordé un regard aux singulières constructions bordant la rampe raide et pavée qui conduit au haut de la petite ville ; les maisons massives, leurs petites fenêtres, les arcades en gradins formant un passage à couvert, donnent à cette rue un caractère étrange ; on se croirait en Orient. Mais, le moyen d'étudier le paysage, lorsqu'on a en perspective les quatre murs d'une prison ! Lorsqu'il entendit la lourde porte du vieux castel se refermer derrière lui, le pauvre garçon ne put s'empêcher de se re-

tourner comme s'il avait reçu un choc dans le dos ; la captivité pesait déjà sur lui et lui faisait sentir avec plus de force le bonheur d'être libre. On l'introduisit auprès du préfet.

Ce magistrat était un homme solide, à figure carrée, avec une royale et de fortes moustaches brunes ; sa voix était grave et calme ; il parlait assez correctement le français, mais avec un accent qui se trahissait à chaque mot ; il abordait les questions carrément sans avoir recours à la ruse ou aux artifices.

– Vous allez m'expliquer votre présence sur la barque et me dire toute la vérité sur ce qui s'est passé depuis le moment où vous êtes monté à bord.

– Je voudrais, pour beaucoup, qu'on m'eût laissé dormir dans ma cabane ; je ne serais pas à cette heure impliqué dans une vilaine affaire dont je ne savais pas le premier mot. Je comprends maintenant pourquoi mon chien ne me laissait pas partir de bon cœur ; il y voyait plus clair que son maître.

Après avoir résumé la question à sa manière, Henri raconta brièvement ce qu'on vient de lire, sauf son altercation avec Gigax.

– Est-ce tout ? dit le préfet tranquillement.

- Oui, pour ce qui concerne la contrebande.
- N’avez-vous pas maltraité un gendarme ?
- Non, monsieur le préfet ; il a voulu m’empêcher de dire deux mots, deux seuls mots à ma fiancée, qui passait justement, et qui aurait pu croire que j’étais coupable ; j’ai couru vers elle, Gigax s’est trouvé devant moi, c’est ce qui l’a fait tomber. Mais, quant à la battre, non, je ne l’ai pas battu.
- Il vous avait défendu de sortir de la barque ; vous deviez obéir.
- Quel mal pouvais-je faire au gouvernement de Berne en parlant à Marguerite ?
- Aucun, mais la consigne était donnée, il fallait s’y conformer. Ceci est beaucoup plus grave que tout le reste.
- Plus que la contrebande ? Ah ! monsieur le préfet ! Je n’ai pas seulement mis la main sur lui, quand même j’en avais une terrible envie ; il a fait deux ou trois tours sur le sable, qui est très doux en cet endroit. Si son uniforme est un peu sale, je veux bien le brosser.
- Un gendarme, dans l’exercice de ses fonctions est chose sacrée. Or, vous l’avez bousculé, on me dit même qu’il y a eu du sang répandu.

– Presque rien, une misère ; Gigax a le nez tendre, il aurait saigné sans cela.

– Nous devons soutenir nos agents ; la loi est sévère à cet égard ; pour m’y conformer, je vous retiens dans le château jusqu’à ce que le tribunal ait rendu un jugement.

– Comment, vous me mettez en prison ?

– Eh ! oui, j’en suis bien fâché, mais ce ne sera pas pour longtemps.

Henri Beauval baissa la tête et ne dit plus rien.

Lorsqu’il fut installé dans le réduit qui devenait son domicile forcé, il vit avec satisfaction que la petite fenêtre n’avait pas de barreaux, et qu’elle était accessible comme celle d’une chambre ordinaire. Elle donnait sur un coin du lac de Bienne et sur Jolimont, et lui promettait une distraction sur laquelle il ne comptait pas.

Pendant qu’il promenait ses regards sur le ciel sombre, sur les montagnes boisées dont le pied se baigne dans l’eau grise du lac, sur les embarcations qui voguaient çà et là, il fut interrompu dans sa contemplation par le bruit d’une clef dans la serrure, la porte s’ouvrit, et Gigax apparut portant une gamelle de soupe et un morceau de pain noir.

– Voici votre dîner, dit-il en posant la pitance sur un banc qui, avec un lit de sangle, composait l'ameublement de la pièce ; désirez-vous autre chose ?

– Parbleu ! je désire une foule de choses. Je voudrais d'abord n'avoir jamais vu votre face de mauvais augure et votre nez qui saigne pour rien ; je voudrais ensuite avoir du feu pour sécher mes habits, des souliers pour les échanger contre mes bottes qui sont pleines d'eau de pluie, et une bouteille de vin pour boire à la santé de leurs Excellences de Berne.

– Est-ce tout ?

– Oui.

– Avez-vous de l'argent ?

– Non.

– Eh bien ! mangez votre soupe, je vais vous chercher de l'eau pour vous rincer la gorge.

– Elle ne peut pas m'étrangler plus que votre conversation. Mais je ne resterai pas longtemps ici.

– Hum ! c'est selon.

– Le préfet me l'a dit.

– Vous devez dire : Monsieur le préfet ; il faut respecter les autorités constituées. Savez-vous maître Robinson, qui était le gendarme que vous avez massacré un soir au Landeron, il y a plusieurs années ?

– Quel rapport ? je ne comprends pas...

– Vous allez comprendre... C'était mon oncle. Quand on tient sous les verrous un tapageur nocturne coupable de tels méfaits, on le tient bien. Là-dessus, je vous souhaite le bonjour ! tâchez de vous amuser, monsieur Robinson.

Beauval, sa cuiller à la main, resta pétrifié ; impossible de manger sa soupe ; il avait la gorge serrée comme dans un étau. Que peuvent-ils me faire ? se disait-il ; quel crime ai-je commis ? C'est égal, je ne suis pas tranquille ; la justice de Berne n'a pas le renom d'être douce, et le Schalwerck ne me sourit pas. Brrr... rien que d'y penser j'ai des frissons dans le dos. Tonnerre de Gigax ! le plus court serait de filer par cette fenêtre... mais comment ? Tiens ! ma corde, la corde de Bönsli, je l'oubliais ! voilà mon affaire ! pourvu qu'on ne parvienne pas à la découvrir !

Tout le reste du jour, il se promena dans sa cellule, ruminant un plan d'évasion. Il reconnut qu'il était dans une tour, à environ soixante pieds au-

dessus du sol. Au-dessous de lui s'étendait un petit jardin en pente, clos d'un mur facile à escalader. Lorsque la nuit tomba, il attacha une de ses grosses bottes à sa corde et la laissa couler par la fenêtre pour s'assurer si elle était assez longue. Son désappointement fut grand lorsqu'il vit la botte s'arrêter à une dizaine de pieds des fondations. C'est égal, pensa-t-il, quand j'étais matelot, j'ai fait des sauts qui valent bien celui-là ; s'il faut sauter, on sautera.

Cette expérience faite, il cacha sa corde sous son matelas et se coucha comme un homme qui a pris son parti de sa captivité.

À neuf heures, on ouvrit sa porte brusquement ; une lumière remplit la cellule et en éclaira les sombres murailles. C'était le geôlier qui faisait sa ronde.

— Sur mon âme, dit-il en refermant la lourde porte, voilà un oiseau qui est déjà apprivoisé ; il a l'air de se plaisir dans sa cage.

Beauval prêta l'oreille à tous les bruits du dehors et du dedans ; il entendit sonner dix heures à Cerlier, à la Neuveville ; dans la forêt de Jolimont un chat-huant poussait des cris lugubres, auxquels répondaient des « jodeln » joyeux d'un batelier qui traversait le lac et qui chantait :

Bin i nit a lust'ge Schwyzerbub,
Hab immer frohe Muth ;
Wer mer's nit glaube will Schweige glei still.
Zieh mit der Sonne us,
Komm' mit de Stem', nach Hus.
Schwyzerbub, Schwyzerbub,
Hœr i ja so gern !

Ne suis-je pas un jeune Suisse,
Toujours de bonne humeur ;
Celui qui ne veut pas me croire
N'a qu'à se taire.
Je pars avec le soleil,
Je ne rentre qu'avec les étoiles.
Jeune Suisse, jeune Suisse,
Que j'aime ce nom !

Peu à peu, les bruits s'éteignirent dans le manoir et aux environs ; il ouvrit sa fenêtre et n'entendit que la pluie qui tombait sans relâche ; la nuit était noire et calme ; il ne pouvait rien désirer de plus favorable à son plan.

Après avoir arrangé sa peau de chèvre dans son lit, et l'avoir coiffée du bonnet de coton noir que tout pêcheur porte toujours sur lui, il attacha solidement la corde aux gonds du volet, mesura de

l'œil la profondeur, et se laissa glisser à la garde de Dieu.

La descente fut longue ; il croyait ne jamais arriver au bas ; toutes sortes d'appréhensions assaillaient son esprit. « Si la corde se rompait ; si le gond du volet allait manquer ; si j'allais trouver Gigax avec son éternelle carabine, en mettant pied à terre », se disait-il en frissonnant.

Arrivé au bout de la corde, il se laissa tomber en fermant les yeux : le choc fut rude ; il roula sur la terre détrempée ; un moment après, il avait escaladé le mur et gagné la forêt de Jolimont. Il fut tout surpris, lorsqu'il se retourna, après un temps de galop, de voir le château, ses tours, son grand toit et ses peupliers si loin derrière lui. Le silence funèbre qui régnait sous les hêtres et les chênes séculaires n'était troublé que par le bruit de ses pas et le grésillement de la pluie sur les feuilles qui jonchaient le sol.

Lorsqu'il eut rejoint la route qui longe le pied de Jolimont, il entendit des voix d'hommes et de femmes animées par la colère, proférer des menaces, des imprécations, enfin le bruit d'une lutte à outrance. Il eut bientôt franchi les broussailles qui le séparaient des combattants. C'était près d'une maison isolée, à la jonction de deux che-

mins ; une femme, tenant une lampe, qu'elle abritait de sa main, éclairait la scène ; sur le gazon qui entoure le poteau indicateur, une vingtaine d'hommes, de femmes, de jeunes filles, se rossaient avec l'âpre violence que la race bernoise sait mettre dans cet exercice. Les coups de poings ne suffisaient pas, on arrachait les tuteurs des arbres, les pieux des palissades : un tas de bois fut bientôt démoli ; on se lançait à la tête des bûches, des fagots entiers. Quand un des belligérants tombait dans la boue, une demi-douzaine de talons ferrés lui martelaient le crâne et les côtes. C'est alors que les femmes poussaient des cris aigus et se lançaient intrépides au plus épais de la mêlée.

Sous un arbre, à quelque distance, se tenait un homme qui fumait tranquillement sa pipe.

— Pourquoi tous ces gens se battent-ils, dit Beauval en passant ; sont-ils fous ?

— Non, mais le fermier de cette maison a baptisé une fille aujourd'hui ; il a invité les amis, les parents des villages voisins ; on a bien soupé, on a bien bu, et avant de se séparer on se donne quelques bourrades.

— Qu'est-ce qui les a mis si fort en colère les uns contre les autres ?

– Pas grand'chose ; vous savez qu'une fille a deux marraines ; cinq garçons se sont présentés pour les reconduire chez elles ; de là est née une chicane, et ils se sont un peu secoués, mais « das macht nüt », demain ils seront bons amis.

– S'il n'y a pas des tués.

– Oh ! il n'y a rien à craindre, ils sont durs comme leurs bœufs. La fête n'est pas complète quand on ne s'est pas un peu assommé.

Notre fugitif eut bientôt atteint le petit village de Chules, alors uniquement composé de chaumières aux toits bas, descendant presque jusqu'à terre. Sauf les chats qui guettaient les souris autour des granges, et les vaches qui soupiraient dans les étables, tout dormait, pas une lumière ne brillait aux étroites fenêtres. Il entendit un guichet se fermer, une forme humaine s'affaissa sur un tas de bois au-dessous du guichet. C'était un amoureux dérangé dans sa conversation avec sa belle. Plus loin, deux hommes portant des pioches débouchèrent d'un chemin de traverse ; Beauval s'effaça pour les laisser passer ; à leur conversation, il comprit qu'ils allaient lever les nasses tendues dans les fossés communiquant avec la Thièle, et que ces nasses ne leur appartenaient pas. Ils profi-

taient des ombres de la nuit pour faire leur métier de pirates et voler le poisson, de la même façon qu'en été ils dérobent les légumes et les fruits dans les jardins et les vergers pour les vendre au marché de Neuchâtel.

Arrivé près du pont, la crainte d'être arrêté par un gendarme lui donna des ailes ; il courut pieds nus, tenant ses grandes bottes à la main, et arriva haletant à la porte de Blaise Hory. Peu après, assis devant un bon feu, il séchait ses vêtements tout trempés d'eau en racontant à ses amis consternés, les aventures étranges dont il était la victime. Sans perdre un instant, Marguerite prépara une soupe réconfortante qu'il mangea avec délices.

– Ainsi donc, mon pauvre ami, te voilà prisonnier, dit l'aveugle, en cherchant la main du jeune homme.

– C'est-à-dire, entendons-nous ; je l'étais il y a moins d'une heure, mais il me semble que maintenant... et Beauval regarda Hory avec un air de vanité satisfaite qui fit sourire Marguerite.

– Et que penses-tu faire ?

– Rentrer dans ma cabane, où ma chèvre doit bramer de faim, et le brave Jim aussi. Que diront-ils quand ils sauront mon histoire ? Je reprendrai mon métier, je jetterai mes filets avec mille fois plus de plaisir après avoir goûté de la prison.

– Et si jamais tu passes la frontière, tu seras appréhendé au collet par un gendarme et tu t'en tireras comment ?

– Je leur ai montré ce que je sais faire.

– Ne nous vantons pas ; ils en ont coffré de plus fins que toi.

– Mon père a raison, dit Marguerite, en s'asseyant toute pensive à côté des deux hommes ; à ta place je rentrerais dans la cellule du château de Cerlier, quand même c'est un cachot.

– Oh ! par exemple, fit le pêcheur en se levant ; qu'est-ce qu'on dirait ?

– Peu importe ce qu'on dira, dit l'aveugle avec autorité ; tu t'es embarqué, pour ton malheur, dans une entreprise répréhensible ; il faut aller jusqu'au bout. Il est plus honnête et plus courageux de suivre le conseil de Marguerite, que de t'évader pour rester toujours sur le qui-vive, poursuivi par la crainte des gendarmes et de la prison.

– Et qui prendra soin de ma chèvre, de ma cabane, de mes bateaux... qui lèvera mes filets qui sont encore tendus ?

– Ne t'inquiète pas de cela, dit la jeune fille ; j'irai tous les jours deux fois jeter un coup d'œil sur tes propriétés ; et, de grand matin, quand tu regarderas au sommet de Jolimont, si tu vois remuer quelque chose, tu sauras que c'est moi qui viens te souhaiter le bonjour et t'annoncer que tout va bien.

– Tu ferais cela ? dit Henri, en prenant la main de Marguerite.

Une larme perlait sur sa joue.

– Oh ! le temps ne me manquera pas pour me promener, dit-elle avec amertume ; as-tu vu comme les eaux montent ; dans peu de jours, si la pluie ne cesse pas, nos jardins seront submergés et toutes nos récoltes perdues.

– Eh bien ! si l'eau inonde la plaine, c'est à l'eau que nous demanderons du pain. Il y aura du poisson en abondance et mes bras ne resteront pas inactifs. Je m'en vais filocher dans ma prison et fabriquer des filets aussi longs que d'ici à Montmirail. Je crois que j'ai encore quelques écheveaux de fil.

Marguerite sortit et revint au bout d'un instant.

– Ajoutes-y encore cela, dit-elle en jetant sur l'épaule du jeune homme un sac de filet tout rempli de pelotons. Je l'ai filé cet hiver pour toi.

– Enfants, vous ne songez pas qu'un prisonnier doit demander la permission de travailler ; ce n'est qu'alors qu'il peut se procurer les matériaux nécessaires.

– C'est vrai, dit Marguerite ; tu nous écriras un mot, et j'irai promptement te porter tout ce qu'il faut pour ton travail.

– Merci, mille et mille fois, dit Henri tout pensif ; c'est dur, quand même, de se dire qu'il faut grimper à cette mince cordelette, qui vous coupe les doigts, menace de se rompre, et qui est trop courte, pour rentrer dans une prison gardée par cet affreux Gigax. À propos, tu vendras le poisson qui est dans les réservoirs.

Il prit congé de ses bons amis et courut jusqu'à sa cabane, où la chèvre se lamentait désespérément. Jim faisait des bonds dignes d'un chamois autour de son maître et aboyait à se rompre le larynx. Beauval n'avait pas de temps à perdre ; il sauta dans sa loquette et releva précipitamment

ses lignes dormantes où se trouvaient pris beaucoup de poissons qu'il mit dans son vivier, puis, tenant toujours ses grosses bottes à la main, il reprit sa course vers sa prison. La nuit était calme et sombre ; depuis quelques heures la pluie avait cessé, mais le chemin dans cette contrée argileuse était couvert d'une boue profonde d'où l'on avait peine à se tirer.

Comme il suivait le pied de Jolimont, à peu de distance de la forêt il crut entendre, derrière lui, le pas d'un homme qui pataugeait dans les flaques. Il se tint sur ses gardes, se cacha derrière un saule creux et attendit. Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant dans l'homme qui piétinait lourdement dans la glaise, son ennemi, le gendarme Gigax, portant sa carabine à la façon des chasseurs.

Beauval comprit que sa retraite était coupée par cet argus ; il fallait le mettre hors de combat. Profitant de la position qu'il occupait, il se glissa sans bruit derrière l'alguazil, lui enfonça d'un coup de poing son schako tromblon jusqu'aux moustaches, et le poussa dans un fossé parmi les herbes aquatiques.



Pendant que Gigax se débarbouillait dans la fange, les iris jaunes et les nénufars, Henri se sauva, emportant la carabine et le sabre du militaire, et les suspendit en passant au poteau du carrefour, témoin de la bataille nocturne entre les invités du

baptême. Bientôt il arriva au pied de la colline du gibet, où se voit encore la terrasse de maçonnerie, théâtre des exécutions capitales. Ce lieu est mal famé et la superstition populaire le tient pour hanté par les esprits. Beauval n'était pas poltron, il en avait souvent donné la preuve ; toutefois, il ne put s'empêcher de frémir en voyant à sa gauche, dans le marais, des lumières se promener en divers sens ; on eût dit des personnes munies de lanternes à la recherche d'un objet perdu. Cet objet devait être le prisonnier évadé. Mais ce qui acheva de le mettre hors de lui, ce fut un cri horrible, une clameur qui fut répercutée par l'écho de Jolimont comme une menace de mort. Il n'y avait plus à plaisanter ; il fallait faire tête aux ennemis invisibles ou fuir ; il prit ce dernier parti et courut à toutes jambes, non sans se retourner de temps à autre pour reconnaître ce qui se passait sur ses derrières. Hors d'haleine, il gravit la rampe gazonnée et couverte de noyers que couronne le château. Tout était désert et silencieux, la corde pendait encore le long de la muraille comme il l'avait laissée ; mais lorsqu'il voulut grimper le long du mur lézardé pour s'y suspendre, il se sentit trop faible pour tenter l'ascension ; après quelques efforts, il fut obligé de s'asseoir pour laisser à ses poumons et à ses muscles le temps de se remettre.

Des feux follets dans les marais de la Thièle et le cri d'un paon perché sur le toit d'une maison du voisinage avaient suffi pour l'effrayer.

Tout à coup il se lève ; quelqu'un marche sur la route au-dessous de lui ; il reconnaît la voix de Gigax ; cette voix est courroucée, elle prononce des malédictions et des menaces ; il n'y a pas un moment à perdre ; le marin se retrouve en cet instant avec toute sa vigueur et son agilité.

Ceux qui ont vu les mousses et les gabiers monter à bord d'un vaisseau de guerre à l'aide d'une corde vacillante suspendue à une boute-hors, ne trouveront rien d'extraordinaire dans le fait que je raconte. Seulement, la tour était plus haute qu'un navire, et la peur d'arriver trop tard ôtait à Beauval le libre usage de ses membres. Lorsqu'il atteignit la fenêtre, il était à bout de forces. Il put encore retirer la corde, la rouler et l'introduire sous son matelas ; puis il se coucha et attendit avec un terrible battement de cœur ce qui allait se passer. Mais rien ne bougea dans le château ; le bruissement de la pluie sur les tuiles et le grincement des girouettes vinrent seuls frapper son oreille ; aussi ne tarda-t-il pas à s'endormir.

L'INONDATION

Nous sommes au mois de mai ; après des semaines de pluie continue, le soleil montre de nouveau sa face radieuse et envoie ses rayons sur la terre gorgée d'eau. Un matin, on vient dire à Beauval qu'il est libre ; les portes s'ouvrent devant lui. Il charge ses filets neufs sur son épaule et se dirige instinctivement vers Jolimont, où chaque jour il a vu Marguerite lui faire des signaux avec son mouchoir. Lorsqu'il est parvenu au sommet de la colline boisée, il s'assied pour donner un dernier regard à ce vieux château qui lui a ravi sa liberté durant de longues journées. Tandis qu'il contemple le tableau charmant qui s'offre à sa vue, le bassin du lac de Bienne, l'île de Saint-Pierre qui semble flotter sur l'eau bleue, les montagnes lointaines jusqu'au Weissenstein, des pas légers froissent les feuilles sèches derrière lui, il se retourne ; c'est Marguerite qui lui tend la main.

– Tu ne t'es pas évadé, au moins ?

– Non, je suis libre, libre comme l'air, vivat ! il pousse des cris de joie et lance son chapeau dans les branches des grands hêtres couvertes de leur feuillage printanier.

– Quel bonheur ! dit Marguerite ; ainsi nous pourrons retourner ensemble à la maison ?

– Je fais tout ce que tu voudras ; aujourd'hui, je t'appartiens tout entier. Comment va le père, et Jim et la chèvre ?

– Tout va bien, mon père sera heureux de te revoir ; il t'attendait chaque jour. Jim n'a pas voulu quitter la cabane ; il garde la chèvre.

– Et mes filets, et mes bateaux ?

– Les filets sont dans la remise et les bateaux dans le petit port. Mais il faudra les amarrer à un autre endroit, les eaux ont monté de telle façon qu'on ne reconnaît plus la contrée, ni les anciens rivages ; si le vent devient fort, les lames battront la porte de la maisonnette.

– Oh ! oh ! tu exagères !

– Non, je n'exagère pas ; nos jardins sont submergés et nos récoltes qui s'annonçaient si bien, seront anéanties. Tous les riverains du marais et des lacs sont dans la consternation. Mais je ne

veux pas t'attrister par ces mauvaises nouvelles. C'est aujourd'hui la foire du Landeron, veux-tu y venir avec moi, puis tu viendras à la maison dîner avec mon père ?

– J'accepte d'autant plus volontiers que je pourrai fournir ma part du dîner ; je vois dans la prairie, à la lisière de la forêt, des « coins » de mousserons qui nous donneront un plat excellent.

Il montrait du doigt, dans le pré qui commençait à verdier, des espèces d'anneaux dessinés par l'herbe plus haute et d'un vert plus foncé ; c'est là qu'apparaît le champignon comestible, connu sous le nom de mousseron du printemps, et qui est une des espèces les plus estimées. Les deux jeunes gens visitèrent plusieurs de ces anneaux, sans rien découvrir ; enfin, ayant trouvé quelques exemplaires qui pointaient au-dessus du gazon, Beauval se mit à genoux et gratta la mousse qui tapissait le sol. C'est là qu'il fit une récolte abondante de champignons blanchâtres, de petite taille, mais appétissants, qu'il jetait à mesure à Marguerite en poussant des cris de joie. Bientôt elle en eut son panier rempli. Un « placer » garni de pépites d'or leur eût causé moins de plaisir que cette trouvaille inattendue.

Ils rentrèrent dans la forêt en se tenant par la main. Au-dessus de leur tête, la brise agitait les feuilles entre lesquelles filtraient les rayons du soleil ; les ramiers roucoulaient sur les branches des chênes, la grive lançait aux échos ses mélodies sonores, auxquelles répondaient les notes plaintives du merle caché dans les taillis. Mille voix s'élevaient de la campagne : celles de l'alouette, de la caille, du pinson, du rouge-gorge, du torcol, tandis que la buse planait dans le ciel bleu à la recherche de sa proie et que le pic frappait de son bec l'écorce des vieux arbres hantés par les insectes.

— Regrettes-tu la prison ? dit Marguerite en jetant un doux regard à son ami.

— Ah ! la liberté, le mouvement, les eaux, les bois, le chant des oiseaux du bon Dieu, tout cela me manquait ; s'ils m'avaient gardé plus longtemps, je serais devenu fou.

— Est-ce qu'ils t'ont maltraité ?

— Non, tout le monde a été excellent pour moi, sauf le gendarme Gigax ; mais si jamais nous pouvons nous rencontrer homme à homme, celui-là passera un mauvais moment.

— Tu es trop généreux pour te venger. Promets-moi de ne pas le faire, cela me rendra bien heureuse.

– Tout ce que je peux te promettre, c'est de ne pas le chercher, mais si l'occasion se présente, ah ! nom d'un nom !

– Oh ! Henri, regarde à l'ombre de ces broussailles, regarde ce muguet ! que c'est beau, quel parfum ! Il m'en faut un bouquet, c'est la fleur que je préfère.

– Tu ne veux pourtant pas me faire cueillir des fleurs ; que dirait-on de moi ?

– N'as-tu pas dit : je ferai tout ce que tu voudras ?

– Allons, cueillons donc du muguet sur le sentier de la vie !

Et Beauval, de ses mains rudes et calleuses, arrachait les tiges délicates et tâchait d'en composer un bouquet qu'il entourait d'un cercle de pervenches violettes et bleues et d'une couronne de feuilles vertes.

Ils arrivèrent ainsi, jouant et jasant, au pied de Jolimont, sur le chemin qui conduit au bourg du Landeron. Là, un spectacle étrange frappa les regards de Beauval : toute la plaine marécageuse, qui s'étend jusqu'à la base de la chaîne du Jura, était couverte d'une nappe d'eau bleue d'où sortaient les cimes des arbres, des buissons, des ro-

seaux. Les villages de Cressier, de Cornaux, les forêts, les montagnes se miraient dans ce lac temporaire, d'où émergeait comme un îlot pittoresque, l'ancienne abbaye de Saint-Jean. La route, élevée en chaussée, s'allongeait comme un immense serpent à travers la plaine liquide. Dans les fossés qui la bordent, des enfants, pieds nus et tête nue, sans autre filet que des corbeilles, prenaient des milliers de perchettes destinées à la poêle à frire.

— Laissez donc ce fretin ; ne savez-vous pas que la pêche des jeunes poissons est défendue ? leur dit Beauval.

— « Nit verstand, chann nit Welsch (pas compris, je ne sais pas le français), dit le plus gros de la bande ; « ga ti Weg (passe ton chemin), ajouta-t-il en présentant l'épaule gauche d'un air de défi.

— Ah ! tu ne comprends pas ! je m'en vais te distribuer une paire de taloches pour t'ouvrir l'entendement, crapaud à tignasse jaune, dit Beauval qui s'échauffait.

— Garde-t'en bien ! dit Marguerite, tu aurais bientôt sur les bras ces bandes de paysans qui vont à la foire. Nous voici à Saint-Jean ; j'étais bien sûre que les hautes eaux n'atteindraient pas les jardins du château.

– On a eu soin d'élever leur niveau au-dessus de la plaine.

– Ah ! si mon jardin était d'un pied plus haut ; je croyais l'avoir exhaussé suffisamment. En ai-je porté, de la terre... pour rien ! dit Marguerite avec amertume.

Quand ils furent sur le pont de Saint-Jean, Beauval, s'appuyant au parapet, examina le courant où il avait naguère guidé la barque en compagnie de Weinfall et raconta cet épisode à son amie.

– Tiens ! qu'est-ce que je vois ? dit-il tout à coup.

– Je ne vois rien, dit Marguerite.

– Là, là, cette bande noire, dans l'eau bleue, à quelques pieds de profondeur : c'est une truite ; on voit sa queue qui ondule ; c'est une pièce de sept à huit livres. Ah ! diable ! si j'avais une fouène...

– Si vous aviez quoi ? dit un passant qui regardait la truite avec des yeux remplis de convoitise.

– Une fouène, un trident...

– Un trident ? il y en a un au château de Saint-Jean ; voulez-vous que j'aille le chercher ?

Sans attendre la réponse, il prit sa course et revint bientôt portant sur l'épaule une perche de seize pieds armée d'un fer à cinq pointes barbelées. Il était suivi d'un homme encore jeune, à tournure élégante et distinguée, qui marchait d'un pas plus mesuré.

— Voici M. Roy, le propriétaire de l'outil, qui vient voir le poisson, dit l'officieux, en appuyant sa lance sur le parapet ; c'est lui qui a loué la pêche de la rivière.

— Où est cette truite ? dit M. Roy. Ah ! ah ! je la vois ; il est impossible de la prendre ; on ne peut pas la frapper entre deux eaux ?

— Me permettez-vous d'essayer ?

— Sans doute, mon bateau est à votre disposition.

Beauval avait son idée ; il ouvrit les filets qu'il portait sur son épaule, en tira la corde donnée par Bönsli, l'attacha solidement à une poutre, et se laissa glisser le long des charpentes du pont jusqu'à deux mètres environ de la surface de l'eau. Là, un pied posé sur une saillie des madriers, tenant d'une main la corde et de l'autre le trident, il souleva celui-ci, le balança un moment et le jeta

avec force dans l'eau profonde où il disparut en frémissant. Le harponneur se pencha pour voir l'effet de son coup.

— Bravo ! cria M. Roy, la truite est touchée, elle emporte le trident ; vite un bateau, une loquette !

À son appel, on vit une nacelle se dégager des saules de la rive ; elle était montée par un domestique du château, lequel faisait force de rames contre le courant.

— Attention ! lui cria son maître, le trident flotte sur l'eau, la truite est au bout. Ne la manque pas !

Tous les passants qui se rendaient à la foire s'étaient arrêtés sur le pont qui fourmillait de têtes attentives.

— C'est un fameux luron qui a fait le coup, disait l'un.

— Avez-vous vu, disait un autre, comme il est descendu le long de cette cordelette ? Ce n'est pas un homme, c'est un singe.

En ce moment, le domestique retirait le poisson encore attaché aux pointes du harpon et qui fouettait l'air de sa queue. Lorsqu'il eut accosté le rivage, tous les spectateurs accoururent pour voir la truite de près.

— Elle pèse au moins huit livres, dit le domestique, en la tendant à son maître.

C'était un beau spécimen de la « truite saumonée (*salmo trutta*), si semblable au saumon, qu'on a peine à les distinguer.

— Prenez ce poisson, dit M. Roy à Henri Beauval ; vous l'avez ajusté avec tant d'adresse que je vous le laisse avec plaisir.

— Je vous remercie, dit le pêcheur, il vous revient de droit ; sans vous je n'aurais pas pu le prendre.

— Eh bien ! mon brave, puisque vous allez à la foire, vous accepterez ceci pour boire un verre à ma santé. Et il lui glissa un écu de cinq francs dans la main.

Nos deux jeunes gens continuèrent leur chemin en suivant la foule qui se dirigeait vers le Landeron ; les murs du bourg émergeaient à peu de distance comme du milieu d'un lac. Ici l'inondation montrait déjà ses funestes effets ; les cultures étaient submergées, les jardins fertiles, la gloire du Landeron, ne se trahissaient que par des légumes qui semblaient être les épaves d'un triste naufrage ; un champ de colza tout en fleurs baignait

ses tiges flétries dans un pied d'eau, où se miraient, contraste affligeant, les arbres fruitiers, les pommiers, les poiriers, les pruniers couverts de leur neige odorante.

— Qui veut passer en bateau ? cela coûte quinze centimes, dit une voix forte.

La route était en effet interrompue l'espace d'une centaine de pas ; et un batelier s'était installé pour passer les piétons. Les uns entraient dans sa nacelle, d'autres traversaient l'eau sans s'inquiéter des conséquences ; ceux qui conduisaient du bétail montaient sur le dos de leurs bœufs, de leurs vaches ; enfin, pour ne pas mouiller leurs chaussures, des femmes et des jeunes filles, dans leur gracieux costume bernois, avec leur corset de velours, leurs chaînes d'argent et leurs manches éblouissantes de blancheur, s'asseyaient sur le bord de la route, retiraient leurs bas, relevaient leurs jupes de mérinos noir, et traversaient le gué en riant et en poussant de petits cris effarouchés.

Marguerite regardait avec surprise ce tableau éclairé par un brillant soleil.

— Monte sur ma jument, Marguerite, dit une voix d'homme ; elle est douce comme un agneau ; elle sera bien aise de te porter sur l'autre bord.

En se retournant, elle vit Pierre Marmier sur son cheval d'escadron, suivi de plusieurs autres chevaux attachés ensemble par le licou.

– Merci, dit-elle, ces bêtes me font peur.

– Comment passeras-tu ? dit Marmier en insistant.

– De cette manière, dit vivement le pêcheur en prenant son amie dans ses bras et en la portant comme une plume à travers l'eau froide qui bouillonnait sous ses pieds vigoureux. Allons vite, dit-il à voix basse, je sens que la colère m'empoigne ; prenons le sentier qui fait le tour de la ville, je ne veux pas me rencontrer avec lui.

– Entrons chez les capucins, dit la jeune fille, il ne nous suivra pas ; j'ai un mot à dire à l'un des pères.

– Oh ! par exemple, je voudrais savoir...

– On m'a raconté des choses si extraordinaires ; le supérieur a guéri tant de personnes gravement malades, que je n'ai pu résister au désir de faire une tentative en faveur de notre cher aveugle.

Beauval branlait la tête d'un air peu convaincu.

– Dernièrement encore, un homme est venu des montagnes de Renan, lui demander de prier pour sa fille atteinte d'une maladie nerveuse que les

médecins ne parvenaient pas même à soulager. Le capucin lui a dit en le congédiant : « Vous trouverez, à votre retour, la jeune personne guérie et vaquant à ses occupations. »

– Eh bien ?

– La chose arriva comme il l'avait annoncée.

– La fille était guérie ?

– Complètement.

– Tu finirais par me faire croire aux miracles de ton capucin. A-t-il rendu la vue aux aveugles ?

– Je ne sais ; mais mon père est si malheureux, il tombe parfois dans un tel découragement, que j'ai résolu de tout essayer pour obtenir sa guérison. Va faire un tour au soleil, pour sécher tes habits, tu me retrouveras ici, dans l'église. Peut-être aurai-je une bonne nouvelle à t'annoncer.

– Marguerite, dit Beauval avec sérieux, je ne sais pas parler comme un ministre, mais, si ce religieux te demandait des choses contraires à notre foi... s'il voulait te convertir, Blaise Hory ne plaisanterait pas.

– Sois tranquille, dit Marguerite en souriant, quant à cela, tu n'as rien à craindre.

Le jeune homme parcourut la foire au bétail, qui se tient sous les arbres plantés au milieu de la

large rue du bourg, fermée encore aujourd'hui par des portes comme en plein moyen âge. C'est sur cette vaste place que la foule des paysans et des paysannes se pressait, se poussait, achetait, vendait, réglait des comptes, non sans gesticuler, ruser, crier, jurer et boire force chopines de vin blanc dans les cabarets voisins. Outre le bétail, on exposait en vente, en plein air, des fourches, des faux, des pierres à aiguiser, des râdeaux, des cordes, des chaînes de fer, des outils et des ustensiles de diverses sortes, des étoffes, des vêtements, du fromage, et toutes les denrées qui peuvent trouver un écoulement dans une localité rurale.

Partout où des groupes se formaient en dehors de ce bazar villageois, les conversations roulaient sur la calamité qui affligeait la contrée ; tout le monde se lamentait ; l'un regrettait ses fruits, un autre ses choux, un autre son foin et ses légumes ; l'eau avait atteint même les vignes basses, dont la terre se trouvait lavée, et appauvrie pour plusieurs années.

— Mes prés sont ruinés, disait un homme aux formes athlétiques, tout l'engrais que j'y ai mis est perdu ; de longtemps, je ne récolterai que des

laiches, des roseaux et des queues de chat⁴ qui étranglent nos bœufs, et font périr nos vaches.

– Et mes plantages, répondait une femme à la voix rude et brusque, ils sont couverts de six pouces d'eau depuis ce matin. Quand pourrai-je semer et récolter ? Et quelles récoltes aura-t-on ? Cette eau maudite me vole plus de 600 francs.

– C'est la faute du gouvernement, disait en grasseyant une manière de procureur attiré par quelque affaire litigieuse ; si les autorités s'entendaient, on aurait commencé, que dis-je, exécuté les travaux pour l'abaissement des eaux du Jura. On en parle depuis une éternité dans les hautes régions du pouvoir, pour leurrer le peuple et lui faire croire qu'on se soucie de sa misère ; on met en campagne des ingénieurs, des géomètres bien payés, on annonce des plans admirables, mais quand il s'agit de mettre la main à la pioche, bernicle ! Va-t-en voir s'ils viennent..., nous voilà toujours Gros-Jean comme devant.

– Les autorités fédérales et les cantons intéressés n'abandonnent pas l'idée d'abaisser les eaux, et de leur rendre le niveau qu'elles avaient dans les anciens temps, dit un instituteur, qui avait écouté

⁴ Prèle des bourbiers

la conversation sans y prendre part ; seulement, c'est une grosse affaire, elle exigera des millions, et on comprend que ceux qui en ont la responsabilité la laissent mûrir pour ne pas s'exposer à commettre des erreurs.

– On la laissera si bien mûrir, dit le procureur, qu'elle tombera au fond du panier et ni vous, ni moi, ne verrons l'accomplissement d'un projet qui aurait été pour le pays une source de richesses.

– Une source de richesses ? dit un paysan en dressant l'oreille.

– Oui, monsieur, songez à l'étendue du Seeland, à cette plaine superbe qu'on pourrait arroser comme un jardin, et sur laquelle, au lieu de quelques chars de mauvais foin, on pourrait récolter des moissons opulentes. On y créerait des fermes modèles, on y installerait des colonies agricoles, et l'on pourrait donner du travail et du pain à une foule de malheureux qui vivent de la charité publique.

– Dieu veuille qu'il en soit ainsi, dit le régent, mais je crois que tout ce qu'on peut attendre de l'abaissement des eaux, c'est de supprimer les inondations qui découragent l'agriculteur. Quant

aux produits merveilleux qu'on espère récolter sur la tourbe, je n'y crois pas.

— Comment, vous doutez, après le témoignage de chimistes habiles ?

— Il y a chimistes et chimistes, dit le régent ; j'ai vu le long de la Broye des essais de défrichement opérés sur un marais tourbeux dont on promettait monts et merveilles, et qui n'ont donné que des déceptions. On sait de quoi la tourbe se compose ; peut-on espérer d'en tirer les éléments de la paille et du grain de froment, si ces éléments ne s'y trouvent pas ? Non, il faut abandonner une partie de ces rêves, ou dépenser des sommes énormes pour amender les terrains assainis et leur fournir les matières minérales qui leur manquent.

— Et vous, maître Robinson, dit le procureur, n'êtes-vous pas de mon avis ?

— S'il s'agit de dessécher les marais, dit Beauval, avec mauvaise humeur, je voudrais qu'on torde le cou au premier qui en a eu l'idée. Adieu, les canards, les sarcelles, les bécassines et tout le gibier d'eau ; il n'y aura plus rien à faire sur le lac ; ce sera le moment de partir pour l'Amérique.

Cette boutade provoqua un éclat de rire et donna occasion à l'instituteur de faire des réflexions très judicieuses sur les mobiles de nos jugements.

Après avoir donné un coup d'œil à la foire en évitant de rencontrer Marmier, Beauval revint à la vieille église des capucins où Marguerite l'attendait. Il fut surpris de la voir assise dans un coin obscur, le visage caché dans son mouchoir. Lorsqu'elle entendit le bruit de ses pas sur les dalles de pierre, elle se leva et vint à sa rencontre en marchant avec peine.

— Allons-nous-en, dit-elle d'une voix brisée ; le religieux m'a déclaré que la guérison de mon père est au-dessus de son pouvoir. Et pourtant, j'espère encore, ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

— Eh bien ! partons, je ne demande pas mieux ; le Landeron n'est déjà pas si amusant. Parce que leurs jardins sont un peu mouillés, on n'entend que des lamentations, des malédictions contre l'eau ; ils veulent dessécher les marais, abaisser le lac, semer du blé sur la tourbe, remplacer les roseaux par des pommes de terre. Qu'ils vident leur lac de Bienne, si cela leur plaît, et qu'ils y plantent tout ce qu'ils voudront, mais s'ils viennent toucher au nôtre, on les recevra à coups de fusil.

Ils marchèrent longtemps en silence, chacun préoccupé de ses pensées, qui n'étaient pas gaies ; mais quand ils furent arrivés au milieu du pont de

Thièle, le Seeland inondé apparut à Beauval avec une physionomie si particulière qu'il ne put réprimer une exclamation.

– Vivat, s'écria-t-il, mon lac n'est pas encore à sec ; les trois n'en font qu'un ; qu'ils viennent le vider avec leurs bonnets, ces braves gens du Landeron !

– Quand tu approcheras de ta cabane, tu n'auras aucune envie de crier vivat ! Il faut t'estimer heureux si le lac ne te fait pas une visite. Gare le premier coup de vent !

– Cela m'est égal, le lac est mon ami et je suis si heureux de le revoir, que je vais hisser ce pavillon à ton grand mât pour fêter mon retour.

Et il sortit de sa poche un foulard qu'il déploya pour en montrer les couleurs éclatantes, avant de le passer au cou de Marguerite.

– Mais, Henri, que fais-tu de cela ?

– Quand les enfants vont à la foire, on leur donne toujours quelque chose. Je te confesse que ce mouchoir m'a donné dans l'œil ; et puis c'est un souvenir, que diable ! on ne sort pas de prison tous les jours.

On peut s'imaginer l'accueil que leur fit Blaise Hory, qui comptait les heures en l'absence de sa

fille. Que de choses ils avaient à se raconter, à se communiquer ! Vers le soir, le pêcheur s'achemina vers sa cabane, qu'il ne put gagner qu'en faisant un grand détour. Tout y était dans un ordre parfait, grâce aux soins de l'infatigable Marguerite, et à la garde vigilante de Jim ; celui-ci faillit renverser son maître, lorsqu'il s'élança ivre de joie pour lui souhaiter la bienvenue. Quel moment pour les deux amis !

Malgré sa passion déclarée pour le lac, Beauval ne put s'empêcher de le trouver un peu trop près de son habitation, et de regretter que celle-ci ne fût pas établie sur pilotis comme celles de certaines peuplades de l'Océanie qu'il avait visitées durant ses voyages.

La nuit qui suivit cette journée riche en événements fut encore plus agitée. Beauval rêvait qu'il était à bord d'un navire qui faisait naufrage au milieu d'une mer en tourmente ; le canon d'alarme dominait le bruit des flots ; Marguerite éperdue l'enlaçait de ses bras en poussant des cris de désespoir. Il s'éveilla en sursaut ; Jim se serrait contre sa poitrine en poussant des gémissements ; des chocs réitérés battaient la porte.

— Qui est là ? dit-il d'une voix forte.

Pour toute réponse, il entendit les rugissements du vent, le bruit des lames et de nouveaux assauts contre les parois de la cabane ; il voulut se lever pour allumer sa lampe, mais il frissonna en sentant ses pieds tremper dans l'eau glacée. L'inondation le poursuivait jusque dans son gîte.

Lorsqu'il eut fait de la lumière, il vit un singulier spectacle ; des ruisseaux entraient par les fentes de la porte ; le fond de la cabane paraissait transformé en un étang sur lequel flottaient ses escabeaux, ses coffres, ses filets ; Jim s'était retiré sur le lit d'où il contemplait en geignant l'invasion de l'élément destructeur.

Au dehors, c'était un déchaînement terrible auquel il semblait que rien ne pourrait résister. Malgré l'orage, Beauval intrépide et actif eut bientôt tiré ses embarcations sur la grève, pour les mettre à l'abri des lames qui les auraient brisées ; puis, ne sachant que faire au milieu d'une telle tempête, il alla rejoindre Jim sur son lit et resta éveillé jusqu'au jour, s'attendant à toute minute à voir les lames ou l'ouragan emporter sa hutte pièce à pièce.

DÉCOUVERTE

Je prie le lecteur de franchir avec moi plusieurs années pour arriver à un événement peu apparent, qui devait passer inaperçu de la majorité de la population du pays, mais qui vint modifier profondément la vie d'Henri Beauval et décider de son avenir.

C'était pendant l'hiver ; depuis quelque temps, il voyait deux bateaux montés par des inconnus, sortir de la Thièle, explorer le lac dans tous les sens, s'arrêter çà et là, et se livrer à un genre de pêche qui lui paraissait incompréhensible. La recherche attentive, minutieuse, persévérante, à laquelle ils se livraient, piqua sa curiosité, mais l'un des pêcheurs était d'une condition trop au-dessus de la sienne, pour qu'il osât s'approcher d'eux et les interroger familièrement. D'ailleurs, nous connaissons ses habitudes solitaires, ses mœurs farouches ; il se bornait à les observer de loin à l'aide

de sa lunette, et à faire mille conjectures sur la nature et le but de leur travail.

Maintes fois, il les avait vus retirer de l'eau des objets qu'ils examinaient avec une sorte de passion et qu'ils arrangeaient dans une caisse avec une satisfaction évidente. Chacune de ces trouvailles semblait leur communiquer une nouvelle ardeur. Dès leur première halte, il avait remarqué qu'ils ne prenaient pas de poisson ; que pouvaient-ils donc chercher et découvrir dans le lac : était-ce peut-être un trésor ? Cette idée une fois introduite dans son esprit avait fait du chemin en exaltant son imagination. Il se disait que, depuis des siècles, les naufrages avaient dû précipiter dans les profondeurs du lac des objets de toute nature et des valeurs considérables. Combien d'embarcations richement chargées, fuyant devant l'ennemi, avaient sombré sous les coups de la tempête ou dans les aventures d'un combat. Peut-être ces inconnus avaient-ils un secret pour découvrir ces richesses ; il avait entendu parler de la baguette divinatoire, et vanter les hauts faits d'une vieille somnambule, affreuse sorcière, qui exploitait la crédulité des villageois et qui prétendait dominer toutes les forces de la nature par les pratiques mystérieuses du magnétisme.

Telles étaient les réflexions de Beauval, lorsqu'il épiait, de loin, la barque dont les allures singulières déroutaient sa pénétration.

Un jour, le personnage qui dirigeait les recherches ne parut pas ; son subalterne, un simple paysan vêtu d'une blouse bleue déteinte, était à bord du canot. Beauval qui était en chasse au milieu du lac, le vit ramer vers la baie d'Auvernier, y jeter l'ancre, et prendre ses dispositions pour y passer la journée. Décidé à en avoir le cœur net, il mit le cap sur l'embouchure de l'Areuse, et côtoya le rivage de Colombier qui, dans la belle saison, présente une succession de sites enchanteurs, et s'approcha insensiblement de l'étranger. Celui-ci, penché sur l'eau, calme et limpide comme elle l'est en hiver, semblait déchiffrer quelque inscription ensevelie dans les sombres profondeurs ; de temps à autre il prenait une longue perche qu'il maniait avec précaution, la plongeait dans l'eau, puis la retirait lentement et ramenait à la surface un butin invisible qu'il déposait soigneusement dans son bateau. Beauval le vit sortir du lac un vase noir de forme bizarre, qu'il prit à deux mains, et dont le contenu parut lui causer une agréable surprise.

– Trouve-t-on des doublons dans ces vieux pots ? dit Beauval.

– Moi, pas parler français, répondit l'autre sans regarder son interlocuteur.

Beauval habitait depuis trop longtemps la frontière bernoise pour ne pas savoir quelque peu la langue de ses voisins.

– Que pouvez-vous faire de ces vieux poêlons ? reprit-il en voyant le soin minutieux avec lequel il emballait, pour la conserver intacte, cette noire poterie toute ruisselante ; venez-vous remonter ici votre batterie de cuisine ?

– « Antiquités... », dit le Bernois avec un grand sérieux.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, mais quand je rencontre ces vieux « caquelons », je m'amuse à les mettre en pièces ; j'en ai cassé des centaines, et tous les pêcheurs en font autant.

– Dommage, bien dommage, si vous saviez ce que c'est, vous regretteriez et vous ne le feriez plus.

– Est-ce que cette ferraille aurait quelque valeur ?

– Je crois bien, ce sont les restes du mobilier des anciens habitants du pays.

– Hein ? dit Beauval d'un air goguenard, des anciens habitants du pays ?

– Oui, ils avaient leurs demeures sur les lacs.

– En voilà d'une autre, comment sait-on cela ?

– Depuis les découvertes faites par M. Keller dans le lac de Zurich, il n'y a pas longtemps.

« Tiens », pensa Beauval, « ce paysan a l'air d'en savoir plus long que moi sur mon propre lac que je croyais connaître sur le bout du doigt ».

– Dites donc, « Landsmann », reprit-il, vous ne me ferez pas croire que vous pêchez ces tessons pour votre plaisir.

– Non, mais pour le compte du colonel Schwab, de Bienne, qui me paie bien.

– Êtes-vous pêcheur de profession ?

– Nous sommes tous pêcheurs dans ma famille ; je m'appelle Hans Kopp, de Sutz, au lac de Bienne.

Le jeune Bernois parlait avec tant de sérieux, il y avait tant de bonhomie sur sa face ronde et imberbe, et de candeur dans ses yeux bleus ; il paraissait si rempli de l'importance de sa mission, que Beauval se sentit ébranlé.

– Et que fait-il de cela, votre colonel ?

– Une collection dont on parlera un jour, et qui attirera à Bienne bien des savants. On y verra tous les ustensiles, toutes les armes, tous les bijoux dont se servaient à l'ordinaire les sauvages qui vivaient ici il y a trois ou quatre mille ans.

– Hein ! trois ou quatre mille ans ! s'écria Beauval en faisant un haut-le-corps.

– Oui, au moins, à ce que disent les savants.

– Alors, vous trouvez autre chose que des pots ?

– Sans doute, voilà des couteaux, une faucille, une pointe de lance, trois bracelets qui étaient renfermés dans le vase que je viens de retirer du lac, et si mes yeux ne me trompent pas, je vois au fond de l'eau une belle hache que je m'en vais « pincer ».

Beauval, confondu, regardait son compagnon avec des yeux hébétés, et se demandait si tout cela était réalité ou pure fantaisie. Kopp, toujours sérieux et affairé, descendit dans l'eau sa perche, à l'extrémité de laquelle était assujettie une forte pince qu'un ressort tenait fermée ; il fit jouer un fil de fer qui se prolongeait le long du manche, ouvrit les mâchoires de l'instrument, saisit un objet indistinct qui tremblotait sur le fond caillouteux, et le ramena lentement à la surface.

– Oui, c'est une belle hache, dit-il avec satisfaction ; on nomme aussi cela un « kelt », mais je ne sais pas pourquoi.

Et il tendit sa trouvaille à Beauval. Celui-ci tourna et retourna la hachette, dont une face était couverte de concrétions calcaires mais dont l'autre était jaune et brillante comme de l'or. Il eut un éblouissement, ses rêves de trésors lui revinrent à l'esprit.

– Je commence à comprendre, dit-il d'un ton confidentiel, les pots, les « caquelons », c'est pour la frime, mais voici le solide, hein, cher et fidèle confédéré, c'est tout simplement de l'or.

– « Herr Gott nei ! » dit le Bernois, pas tu l'or, non ma fach ! moi aussi croire, « aber » c'être non pas tu l'or, mais tu bronze, « ia mi Seele ! »

– Du bronze ?

– Oui, comme on fait les « canônes » ; nous avons beaucoup des canônes à Perne. Moi être artillère, moi tirer les canônes, poum, poum.

– Ainsi ces sauvages se fabriquaient des haches, des faucilles, des couteaux, des bracelets de bronze fort joliment travaillés, et ornés de gravures ? Savez-vous que je les trouve bien expérimentés pour des sauvages ?

Hans Kopp sourit comme un homme qui en sait plus long qu'il ne veut bien le dire et qui va révéler une chose considérable.

– Ne bougez pas, dit-il, afin que l'eau reste calme, et regardez au fond, ne voyez-vous rien ?

– Je vois des cailloux et des bouts de piquets plantés dans le sol ; ces scélérats de piquets où mes filets vont s'accrocher et se mettre en lambeaux ; il y en a partout ; je ne les connais que trop ; on devrait les extirper du lac.

– C'est sur ces pieux que les sauvages bâtissaient leurs cabanes ; ici était autrefois un village sur pilotis.

– Farceur !

– « Ia, mi Seele », et il n'est pas le seul ; nous avons déterminé l'emplacement d'une cinquantaine de stations dans nos deux lacs de Bienne et de Neuchâtel ; la plupart correspondent aux villages établis plus tard sur terre ferme. Seulement, faites attention à ceci, les uns possédaient le bronze, mais les autres n'ont connu aucun métal.

– Et de quoi étaient faits leurs outils et leurs armes ?

– De pierre et d'os.

– Tiens ! dit Beauval en devenant rêveur, je commence à comprendre ; j'ai vu effectivement de vrais sauvages armés de flèches dont les pointes étaient de silex et qui avaient dans leurs mains des haches de pierre ; je les ai vus chez eux.

– Vous avez vu cela, vous ? dit Hans en posant sa pince, et en contemplant Beauval de la tête aux pieds.

– Oui, dans mes voyages.

– Jusqu'où avez-vous été ?

– Oh ! j'ai navigué sur le Grand-Océan et j'ai fait le tour du monde ; j'ai été marin, sur un vaisseau.

– « Potzdonner ! » c'est plus loin que la Suisse ; moi, je n'ai guère dépassé les frontières du canton de Berne. Alors vous devez connaître ceci.

Et Hans Kopp retira divers objets d'un petit sac tout mouillé qui gisait dans un coin de sa barque.

– Parbleu ! voilà des haches de pierre et des pointes de flèches semblables à celles que j'ai vues encore en usage chez les Indiens de l'Amérique et chez les Canaques de l'Océanie.

– C'est bien loin ?

– À des milliers de lieues, et ces hommes étaient rouges, presque nus, et ils portaient des plumes sur la tête.

– Avaient-ils peut-être des bracelets, et de longs cheveux retenus par de grandes épingles ?

– Ils avaient des bracelets aux bras et aux jambes, et des aiguilles d'os retenaient leurs cheveux noués.

– Comme ceci ? et il tira de son sac les objets qu'il venait de nommer.

– Oui, à peu près ; et je me rappelle maintenant que certaines peuplades avaient leurs huttes sur pilotis pour s'abriter des bêtes féroces.

– Ah ! vous avez vu cela, vous ? répétait le Bernois, heureux d'entendre de la bouche d'un de ses égaux, témoin oculaire, la confirmation de ce qu'il tenait des savants antiquaires qui avaient réclamé ses services. Eh bien ! tout ce que je viens de vous montrer est retiré du lac, où ces débris des temps anciens dorment en paix depuis des siècles et des siècles. Tout y est, les armes, les outils, la batterie de cuisine, la vaisselle avec l'empreinte des doigts du potier, les fragments des cabanes, les aliments, les os de leur bétail, de leur gibier, les hommes même, ajouta-t-il à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu.

– Les hommes ! pas de bêtises, ami Hansli.

– Oui, les hommes ; quand on fouille au milieu de ces pilotis, on rencontre des ossements humains ; j’ai vu un ou deux crânes qui vous regardent avec leurs grands yeux, qui vous menacent de leurs dents, et qui ont un bon petit coup de lance tout au travers, pour montrer que ces gaillards, quand ils se rossaient, n’y allaient pas de main morte.

– Mes filets ont plusieurs fois ramené des crânes, mais je n’ai jamais eu l’idée de les examiner ; je les prenais pour ceux des pauvres diables qui se sont noyés par centaines dans ce grand bassin, et je m’empressais de les rendre à leur tombeau.

– Ce n’est pas tout, dit Hans ; il paraît que ces villages, établis sur l’eau, ont été brûlés ; le sol est rempli d’une couche de cendres et de charbon ; tous les débris de bois sont charbonnés ; c’est même la présence du charbon qui nous avertit que nous allons faire des fouilles fructueuses. Mais je ne suis pas ici pour bavarder ; il faut profiter des eaux calmes et claires pour jouer de la pince.

– Maître Hans Kopp, vous êtes un brave garçon et un habile homme. Vous m’avez appris des choses qui me bouleversent, et il me faudra du temps pour en revenir. Voulez-vous venir boire

une bouteille à Auvernier, je vous la payerai avec plaisir ; ils ont de bon vin blanc.

– Non, je vous remercie, dit le Bernois en regardant le ciel et les nuages, demain nous aurons du vent, et il faut profiter des eaux claires et du temps calme ; les jours sont déjà si courts. À propos, avez-vous fait bonne chasse ?

– Il y a très peu de canards, cette année, et ils sont mauvais ; ils s'envolent avant qu'on soit à une portée de canon ; de méchantes bêtes qui deviendront toujours plus farouches. Ce sont les mauvais chasseurs qui les pervertissent. Quand vous passerez à l'entrée de la Thièle, devant la cabane à Robinson, donnez un coup de sifflet, comme cela, je serai bien aise d'avoir de vos nouvelles.

– Ne partez pas sans emporter un souvenir des pêcheurs primitifs, nos antiques patrons ; prenez cet hameçon de bronze et cet autre de bois de cerf, vous essayerez leur vertu sur les brochets d'aujourd'hui.

Beauval prit les hameçons en riant et les mit dans sa poche ; un moment après il faisait voler sa légère nacelle sur l'eau tranquille. Tout en ramant, il songeait aux choses inattendues et extraordinaires qu'on venait de lui communiquer, et, bien qu'il fût un homme positif et pratique, son imagi-

nation était vivement excitée. Le fond du lac venait de révéler une partie de ses secrets ; les noires profondeurs, où le regard humain ne peut pénétrer, se transformaient en un musée inépuisable où reposaient, dans un état de conservation parfaite, les restes de l'industrie des générations disparues, et qui ne demandait qu'à être fouillé pour livrer au monde ses richesses. Si les « placers » de la Californie, dont la renommée publiait alors les merveilles, éveillaient chez des milliers d'hommes la fièvre de l'or, on peut citer des individus, et Beauval était du nombre, chez lesquels les découvertes lacustres faisaient naître la fièvre des antiquités.

Pendant le trajet jusqu'à la Tène, mille voix jeunes et gaies chantaient à ses oreilles, mille projets se croisaient dans son esprit ; puisqu'un simple pêcheur, comme lui, était parvenu à exhumer du lac tant d'objets précieux, pourquoi n'en ferait-il pas autant ? Ce serait le moyen de relever ses affaires, qui n'étaient pas brillantes depuis que la chasse était devenue improductive et que le poisson, effrayé par la circulation des bateaux à vapeur, avait émigré dans des eaux moins tourmentées. Lorsqu'il ouvrit la porte de sa hutte, bien qu'il n'apportât aucun gibier, il avait la contenance

et les allures d'un homme qui vient de faire une importante conquête.

— Santé ! père Hory, dit-il d'un ton joyeux, comment dites-vous que cela va ?

— Pas mal, lui répondit une voix dans l'obscurité ; on s'ennuie un peu de ne parler qu'avec soi-même. As-tu fait une bonne chasse ?

— Non, les canards ne valent pas le diable, et les chasseurs encore moins, mais c'est égal, je suis très content ; j'ai un tas de choses à vous raconter qui vous feront ouvrir de grands yeux et dresser les oreilles jusqu'au plafond.

— As-tu bu un coup, par hasard ?

— Pas un verre de quoi que ce soit, seulement de l'eau du lac, comme d'ordinaire ; mais c'est une longue histoire ; je n'ai pas le temps de vous la dire maintenant ; je vais d'abord faire la soupe.

Il alluma le feu et, dès que la flamme dissipa les ténèbres, on vit apparaître, dans un coin, Blaise Hory, assis devant un rouet et filant avec activité. Son pied vigoureux donnait à la roue une impulsion qui la faisait ronfler comme une toupie d'Allemagne, et ses fortes mains devaient se contraindre pour détacher brin à brin de la quenouille le chanvre dont elle était garnie.

Lorsqu'il prit place à table, auprès de la lampe, on put voir combien les années écoulées, depuis le commencement de ce récit, avaient apporté de changements dans sa personne et dans ses traits. Son dos était voûté, ses cheveux avaient blanchi, son grand front, autrefois uni, s'était couvert de rides ; le chagrin continu avait creusé des plis autour de sa bouche ; sa barbe croissait inculte ; ses vêtements étaient plus pauvres, grossièrement rapiécés, livrés à l'abandon. On sentait que Marguerite n'était plus là pour veiller sur lui. Que s'était-il donc passé, qu'était-elle devenue ?

J'ai déjà fait pressentir, dans le chapitre précédent, les effets funestes que l'inondation devait avoir sur la pauvre famille ; une épreuve ne vient jamais seule. Dans un de ses voyages à travers la montagne, l'aveugle avait fait une chute ; il en était résulté une entorse grave dont la guérison avait été longue. Pendant ce temps, les dépenses avaient dépassé les gains ; comment rétablir l'équilibre ? Toute l'industrie et l'économie de Marguerite échouèrent devant les difficultés d'une entreprise au-dessus de ses forces. Le jour vint où il fallut prendre un parti décisif.

Après une délibération où les trois amis luttèrent d'héroïsme et d'abnégation, il fut convenu

que Beauval prendrait Blaise Hory dans sa cabane, et que Marguerite chercherait à se placer dans le voisinage, en qualité de domestique.

Ils s'étaient séparés, le cœur navré. Depuis deux ans Marguerite était à Neuchâtel dans une famille bourgeoise, qui ne lui permettait ni d'aller voir son père, ni de recevoir celui-ci de temps à autre, sous prétexte que sa présence gênait le service et apportait du trouble dans la maison. Heureuse du sacrifice qu'elle s'imposait, elle ne faisait pour sa personne que les dépenses indispensables, le reste de son modique salaire était religieusement mis à part pour son père. Quant à Beauval, il prétendait que Blaise était une bénédiction pour sa cabane, et lorsqu'il rentrait de ses expéditions, au lieu de trouver la solitude, il était sûr d'être accueilli par une bonne parole, une vigoureuse poignée de main, et il avait un auditeur attentif pour écouter le récit des exploits de la journée.

La vie de ces deux hommes aurait eu de quoi effrayer bon nombre de sybarites et de petites maîtresses qui aiment leurs aises, et qui poussent les hauts cris lorsque les circonstances les obligent à faire le sacrifice d'une seule de leurs habitudes. Ils enduraient, sans se plaindre, le chaud, le froid, le vent, la pluie ; ils mangeaient quand ils pouvaient,

et ne connaissaient d'autre boisson que l'eau du lac. L'aveugle accompagnait Beauval à la pêche et maniait les rames pendant que celui-ci jetait ses filets. Lorsque le lac était trop agité, il restait au logis et employait ses journées à tricoter des bas ou à filer pour fournir des matériaux à la navette du pêcheur.

– Avant de raconter ton histoire, dit Blaise, lis cette lettre de Marguerite, qu'on m'a remise peu après ton départ. Combien de fois, depuis ce matin, l'ai-je tournée et retournée dans mes mains, pour chercher à deviner ce qu'elle contient. On dit qu'on apprend à lire aux aveugles ; je voudrais bien savoir comment on s'y prend.

– Une lettre de Marguerite ! elle n'écrit pas souvent, voyons cela. Fichu animal ! voilà que je la déchire en voulant l'ouvrir : ce papier n'a aucune consistance, on ne sait plus faire le papier. J'espère qu'elle a eu soin d'écrire gros, parce que je ne vois goutte dans les pattes de mouche.

« Cher père,

» Puisqu'on ne me permet pas d'aller vous voir d'ici à Noël, je viens vous souhaiter le bonjour et vous entretenir de mes projets. »

– Ah ! elle a des projets, il me tarde de les connaître ; il sera question de moi, à la fin, se dit Beauval en secouant la tête.

« Je suis décidée à demander mon congé pour la fin de mars. »

– Elle a raison ; ils ne sont pas dignes d'avoir pour servante la perle des filles du pays.

« Le temps me manque pour vous détailler les motifs qui me portent à prendre cette résolution ; je me borne à vous dire que, pour cette époque, nous pourrions obtenir, à Marin, un petit appartement avec un jardin bien exposé et qui n'aurait rien à craindre des inondations. Nous reprendrions ainsi notre vie d'autrefois dont je comprends mieux la douceur maintenant que j'ai fait des comparaisons souvent bien pénibles, mais qui ont eu cependant leur utilité.

» Si vous consentez à cet arrangement, dictez votre réponse à Henri afin qu'elle me parvienne sans retard ; il n'y a pas un moment à perdre.

» Avec quelle impatience je vais compter les jours qui me séparent de celui où je pourrai vous rejoindre pour ne plus vous quitter.

» Je vous embrasse tendrement, votre

» Marguerite. »

— Eh bien ! père Hory, continua Beauval, vous avez entendu ; faut-il lire cette lettre encore une fois ?

— Non, je vois clairement qu'elle n'est pas heureuse, aussi je remercie Dieu qui lui a inspiré cette résolution.

— Comment aurait-elle été heureuse chez des gens qui tiennent les domestiques à distance, qui ne leur parlent que pour donner des ordres, et qui n'ont avec eux aucun rapport affectueux ? On lui demandait sa liberté, son temps, son dévouement, et on ne lui donnait en retour que défiance, froideur, dédain ; on lui marchandait même son salaire et le chauffage de sa chambrette, où elle devait grelotter le soir, en hiver, pour être toujours prête à courir au premier coup de sonnette de madame ou de mademoiselle, qui se prélassaient autour d'un bon feu.

— As-tu du papier pour écrire la réponse ?

— Du papier ? attendez donc, c'est une marchandise qui n'est pas commune dans ces parages, et quand j'en ai, je le consomme à l'état de bourre dans mon fusil. Mais, au fait, pourquoi écrire ? J'aime cent mille fois mieux aller à Neuchâtel porter moi-même le message.

– Tu sais qu'on ne te voit pas de bon œil dans la maison.

– Cela m'est égal ; maintenant qu'elle est décidée à partir, j'essuyerais leur mépris sans sourcilier. J'irai demain matin, et je profiterai de ce voyage pour vendre du poisson et commander certains outils dont j'aurai besoin pour chercher des trésors.

– Des trésors ?

– Oui, dans le lac.

– Il y a des trésors dans le lac ? à quel endroit ?

– Partout ; j'ai vu aujourd'hui, devant Auvernier, un individu qui a retiré, en ma présence, je ne sais combien d'objets : une hache, des bracelets, une épingle, tout cela en bronze, sans compter les vieux pots et les pointes de flèche en pierre à feu.

– Et qu'en fait-il ?

– Il les vend ; les amateurs les payent bien ; ils en font des collections. Je vais me mettre à pêcher des antiquités, cela me rapportera plus que la chasse et la pêche ; mais il me faut avant tout une pince et une drague. Si je savais dessiner, je ferais un plan que je donnerais au forgeron ; il le comprendrait mieux que toutes mes explications.

– Sait-on d'où viennent ces objets ?

– Ils appartenaienent à des sauvages qui habitaient ce pays il y a deux ou trois mille ans. Vous voyez bien que j'avais raison quand je vous ai dit que j'allais vous faire ouvrir de grands yeux et dresser les oreilles. Tenez, tâtez ces deux hameçons, l'un est en bronze, l'autre en bois de cerf ; croyez-vous qu'on en fabrique encore de pareils aujourd'hui ?

– Non, tout cela est très extraordinaire.

– Dès demain, je me mettrai à la recherche de ces stations où gisent ces débris ; on les reconnaît aux piquets plantés au fond de l'eau. Que diriez-vous si nous avions trouvé le moyen de sortir de notre misère ? Alors, Marguerite ne pourrait plus différer notre mariage et nous serions deux pour prendre soin de vous.

– S'il en est ainsi, procure-toi au plus tôt les instruments dont tu as besoin ; si tu en avais la volonté, tu pourrais les dessiner à la craie sur un bout de planche que tu porterais au forgeron.

Beauval suivit le conseil de son ami ; mais, à la Tène, les planches unies étant aussi rares que le papier, il prit un des volets de la cabane et employa une partie de la nuit à ébaucher des plans

qui lui donnèrent plus de mal qu'au Bramante
ceux de Saint-Pierre de Rome.

LE COUP DE FOUDRE

Après un hiver rigoureux et les luttes par lesquelles le printemps cherche à établir son empire incessamment contesté, le mois de mai a mis un terme aux froides giboulées, les brises tièdes ont balayé les sombres nuages, le soleil brille dans le ciel bleu et verse la lumière et la chaleur sur la terre. L'herbe verdit, les arbres se couronnent de fleurs et de feuilles délicates ; le blé dans les sillons, la vigne sur les coteaux, le chêne et le sapin sur la pente des montagnes sentent la vie frémir dans leur tissu et la sève bouillonner dans leurs vaisseaux. Dans les campagnes, longtemps désertes et mornes, des troupes de laboureurs se remuent de l'aube à la nuit ; on laboure, on sème, on plante, on arrose ; le sol, fouillé par des mains actives, se prépare à livrer ses trésors.

Le temps qui vient de s'écouler a été mis à profit par Henri Beauval ; armé de sa pince et de sa

drague, il a exploré avec ardeur les principales stations de la pierre et du bronze, et a recueilli une riche collection d'antiquités. Sa cabane est devenue une sorte de musée lacustre. Non seulement il a acquis de l'habileté dans ce genre de recherches, mais il a fait connaissance avec plusieurs amateurs et antiquaires qui lui ont donné d'utiles conseils et lui ont procuré l'occasion de faire des ventes fructueuses. Son ami Hans Kopp l'a mis en relation avec le colonel Schwab ; celui-ci l'a recommandé à M. F. Keller de Zurich, à M. Desor, de Neuchâtel, à M. Troyon, de Lausanne.

À force d'exercice, d'attention, de patience, il a acquis une adresse remarquable dans le maniement de la pince ; il distingue une aiguille de bronze, sous dix-huit pieds d'eau, malgré les concrétions calcaires dont elle est couverte, et retire sans la moindre ébréchure les petits vases qui peuvent lutter de délicatesse et de fragilité avec nos plus fines poteries. Enfin, et c'est ici son triomphe, Blaise Hory est parvenu, sous sa direction, à se servir de la drague à main pour les fouilles profondes dans ce qu'on nomme la « couche historique ». Cette occupation, bien rétribuée, contribue puissamment à ranimer le moral de l'aveugle ; il est heureux de se rendre utile et

d'aider Marguerite à gagner le pain de chaque jour.

Mais Beauval ne néglige pas les profits que le poisson peut lui valoir, et, dans ce moment, il se livre avec passion à la pêche de la truite saumonée, l'orgueil des pêcheurs du lac de Neuchâtel et du Léman.

Nous le trouvons, par une belle matinée, à l'extrémité du lac, près de la naissance de la Thièle ; plusieurs nacelles de pêcheurs, groupées d'une manière pittoresque, sont immobiles comme des navires au mouillage. Debout et la main sur leur rame, les hommes qui les montent surveillent d'un œil attentif la surface de l'eau qu'aucun souffle ne ride. De temps à autre, quelquefois à des longs intervalles, un grand poisson bondit du sein des ondes, et y rentre en faisant jaillir une fusée d'écume au milieu d'un remous bruyant. C'est ainsi qu'à cette époque, et dans ce lieu, la truite trahit sa présence, lorsqu'elle poursuit les ablettes et qu'elle se laisse emporter par l'ardeur de la chasse et l'énergie de ses mouvements.

À ce bruit, impatiemment attendu, les visages bronzés s'animent, les yeux étincellent ; un pêcheur se détache du groupe, s'avance en donnant

sans faire de bruit quelques vigoureux coups de rame, saisit un filet et, d'une main habile, le coule dans l'eau en décrivant un cercle. S'il est expérimenté, s'il connaît les habitudes de la truite, s'il manœuvre avec la précision voulue, il l'enferme dans une enceinte de mailles d'où elle ne peut sortir qu'en perçant le filet ; ce qu'elle fait facilement, grâce à son étonnante force musculaire.

Le tour de Beauval est arrivé, il a cerné le poisson avec une dextérité qui lui vaut les éloges de ses camarades : il allait l'emprisonner dans son « recueilloir », quand la truite, d'un violent coup de queue, se précipite contre le réseau, l'entraîne, le déchire ; mais un nouveau filet tombe sur elle comme une pluie de plomb et de mailles ; ses bonds désespérés, ses pointes furieuses à droite et à gauche ne font que l'empêtrer plus complètement, et quand le pêcheur, après l'avoir fatiguée par des manœuvres savantes, la sort de l'eau toute ruisselante, épuisée et immobile, on la prendrait pour un enfant au maillot.

— Voilà qui a été fait proprement, dit un pêcheur en rallumant sa pipe qu'il avait laissé éteindre pendant la lutte. Dis donc, Beauval, pèse-t-elle plus de dix livres ?

– Non, sept ou huit, pas davantage, mais c'est ma troisième de ce matin, j'en ai assez ; mon réservoir est rempli. Je vous souhaite le bonjour.

– On peut du moins la faire voir aux amis, dit une voix ; le regard n'y ôte rien.

– Très volontiers, mais je ne la sors pas de sa cachette, elle pourrait reprendre la clef des champs.

L'autre accosta le bateau de Beauval et se pencha curieusement vers l'ouverture du réduit plein d'eau où les captives restaient immobiles. On ne pouvait voir que leur large dos noir, leur tête arquée aux opercules mobiles, et, de temps à autre, un éclair sur leurs flancs argentés.

– C'est la même ! s'écria-t-il tout à coup, je la reconnais, il lui manque des écailles au dos, c'est celle qui m'a échappé il y a une demi-heure ; ah ! la scélérate !

– Clottu, Clottu, attention ! une truite vient de sauter ; c'est ton tour.

– Est-ce que je ne l'ai pas entendue ? dit Clottu en prenant sa rame ; celle-ci ne m'échappera pas, vous allez voir.

Chacun était attentif à regarder Clottu ; il jeta son filet, forma l'enceinte autour de la bête, la

chassa dans le réseau et l'enveloppa vivement en poussant le filet avec sa rame.

– Elle y est, je la tiens ; c'est la plus grosse de toutes.

– La reconnais-tu ? lui crièrent ses compagnons d'un air goguenard.

– Riez seulement, tas de jaloux ; aucun de vous n'en a pris une si grosse.

– Alors on va t'aider, tu ne pourras pas la tirer dans ton bateau.

– Laissez-moi faire, laissez-moi faire, c'est une pièce énorme ; elle pèse au moins trente livres.

Clottu tenait son poisson à bras le corps et cherchait à le débarrasser du filet ; il parlait encore, quand l'animal, se ployant comme un ressort d'acier, fit un soubresaut terrible, bondit hors de ses mains, et plongea bruyamment en éclaboussant le pêcheur qui tendait les bras pour le retenir.

– À l'aide ! au secours ! criait-il, le diable te fri-casse !

– Comme elle a bien sauté ! dirent les autres en riant ; est-ce cela que tu voulais nous faire voir ?

– Je l'avais si bien enveloppée ! répétait Clottu d'un air contrit, une pièce de trente livres !

– Si du moins elle t'avait laissé quelques écailles comme souvenir, tu pourrais les porter sur ton cœur.

– Console-toi, dit Beauval en s'éloignant, nous la retrouverons demain.

Il se dirigea vers la Tène où sa cabane apparaissait parmi les arbres verts. Plus loin, à quelque distance, de vastes constructions, entourées de magnifiques jardins, brillaient au soleil. C'était le bel établissement de Préfargier, construit récemment et déjà habité. Un peu à l'est de la cabane, deux bateaux étaient amarrés à de forts piquets ; chacun contenait un homme occupé à un travail pénible. Il faut des muscles solides pour manier l'outil de fer que les pêcheurs d'antiquités appellent la « drague ». Il ressemble au « rabot » des gâcheurs de mortier, mais la pelle en est beaucoup plus grande, carrée, percée de trous et à bords relevés. Après l'avoir lancée aussi loin que le permet son manche de dix-huit pieds, le pêcheur fait mordre le fer dans la vase du fond, puis le ramène à lui en tirant de toutes ses forces. Lorsque la drague arrive à la surface, elle est remplie d'eau, de limon, de gravier ; parfois il s'y trouve des débris antiques qu'il est facile de trier.

Les deux hommes, occupés à ce rude labeur, sont notre ancienne connaissance Hans Kopp et Blaise Hory. À voir celui-ci agir avec aisance et précision, on pourrait croire qu'il a recouvré la vue ; mais lorsqu'il veut reconnaître la nature des débris accumulés dans sa drague, le pauvre homme en est réduit à les palper du bout des doigts. Quand il a vidé la drague dans sa barque, il pousse un soupir de soulagement, soulève son chapeau de feutre grossier, essuie la sueur qui colle ses cheveux gris sur ses tempes, puis jette de nouveau l'outil pesant dans l'eau troublée.

– La matinée a-t-elle été bonne ? dit Beauval en accrochant sa rame à l'un des bateaux.

– On ne trouve que du fer et toujours du fer, dit Hans Kopp en dialecte bernois. Je crois que nous sommes tombés sur une station des plus remarquables. Regardez ces grandes lances qui rappellent de loin les hallebardes, ces bracelets, ces fibules, cette hache, tout cela est en fer. Le bronze est absolument absent.

– Il faut avertir le colonel Schwab et l'engager à venir lui-même visiter cet emplacement. J'ai idée que la station de la Tène est destinée à acquérir une certaine célébrité.

– C'est fait, dit Hans Kopp, je lui ai dépêché mon frère Benz qui lui dira tout.

– Henri, où es-tu ? Je crois que j'ai trouvé un sabre, dit Blaise Hory ; vois donc cela.

– Ah ! par exemple, fit Beauval avec surprise, voici du nouveau. Ce n'est pas un sabre, mais un fourreau d'épée, un fourreau de fer supérieurement travaillé, orné de garnitures et couvert de jolis petits dessins. Monsieur Blaise Hory, ajouta-t-il, en ôtant son chapeau avec un grand sérieux, pour un homme qui n'y voit goutte, vous faites des coups de maître.

– Ce n'est qu'un fourreau, dit l'aveugle en se grattant l'oreille ; eh bien ! la lame ne doit pas être loin. Je n'aurai de repos que quand j'aurai mis la main dessus. Il me faut cette lame.

– Nous l'aurons, dit Beauval avec entrain, je vais aussi jouer de la drague avec vous et remuer le fond du lac de telle manière que les épées verront le soleil avant qu'il soit longtemps.

– Quelle heure est-il ? dit l'aveugle, il fait déjà bien chaud.

– Onze heures et demie, c'est le moment de dîner.

– Tu ne vois pas Marguerite ? Elle m’a promis d’apporter la soupe entre onze heures et midi.

– Elle vient ; je vois son chapeau de paille dans la prairie ; elle sera bientôt à la cabane. Si nous démarrons maintenant, nous arriverons en même temps qu’elle. Venez-vous ?

Blaise Hory détacha les cordes qui retenaient son bateau amarré à des pieux solidement fixés et se laissa remorquer jusqu’à la rive par le pêcheur.

Marguerite, fraîche et souriante comme le printemps, les attendait sur la grève ; elle aida son père à descendre, l’embrassa avec tendresse, donna une poignée de main à Beauval et courut, suivie de Jim, vers la hutte où elle s’empressa de préparer la table.

– Avez-vous bien commencé la journée ? dit-elle, quand les deux hommes firent leur entrée d’un pas pesant qui faisait craquer les planches de la maisonnette.

– C’est-à-dire que ton père a pêché un fourreau d’épée, une pièce unique qui l’a rendu muet. Il en retirera peut-être trente ou quarante francs.

– Crois-tu ? dit l’aveugle très intrigué.

– Je savais bien que je le ferais parler ; sans compter qu'il espère encore trouver l'épée, laquelle accompagne généralement le fourreau.

– Et toi, mauvais plaisant, as-tu pris quelque chose ? dit la jeune fille en adressant au pêcheur son plus gracieux sourire.

– Oui, les truites sautaient ce matin comme les filles dans une salle de danse. Cela me fait penser que nous aurons de l'orage vers ce soir et qu'il faut nous hâter si nous voulons draguer pendant quelques heures.

– Mais ces truites, qui sautaient si bien, insista Marguerite, sont-elles restées là-bas dans leur salle de bal ?

– J'en rapporte trois qui pèsent ensemble une trentaine de livres, dit modestement Beauval ; j'en retirerai bien quarante francs.

– C'est magnifique, dit la jeune fille ; quelle heureuse journée ! nous devons en remercier Dieu.

– Effectivement, dit Beauval, et pour des hommes qui ont si bien travaillé, une soupe aux pommes de terre, si bonne qu'elle soit, ce n'est pas extraordinairement nutritif. J'ai là quelques perches qui seraient bientôt frites...

– Ne m'en parle pas, dit l'aveugle, c'est rempli d'épines.

– Il y a moyen d'en faire façon ; je vous les découperai en bifstecks, de manière à avoir les arêtes d'un côté et la chair de l'autre, au choix ; et cette chair, je n'ai pas besoin de la vanter, chacun en connaît les mérites.

Le feu fut bientôt allumé ; Marguerite prépara la poêle à frire pendant que Beauval grattait et disséquait le poisson. Quand il eut fini cette opération délicate, sa barbe et ses cheveux étaient remplis d'écailles, qui lui donnaient un aspect fantastique, mais il ne s'en inquiétait pas. Après quelques minutes, les fameux bifstecks de perches étaient servis et avaient un aspect fort appétissant.

Nos trois amis, dans l'humble chambre du pêcheur, dont les fenêtres étaient ouvertes sur le lac, firent un joyeux dîner, assaisonné par le récit des mésaventures de Clottu, que Beauval arrangea de la manière la plus divertissante.

– Je voudrais offrir une assiette de soupe à cet Allemand qui mange son pain sec dans son bateau, dit Marguerite.

Henri courut à la fenêtre.

– Hans, cria-t-il, venez manger la soupe et boire un verre de vin avec nous.

Le Bernois, agile et souple comme un chat, fut bientôt assis auprès de ses compagnons ; on le mit aux prises avec la soupière qui ne tarda pas à être à sec.

– Si l'on pouvait avaler le lac aussi facilement ! hein, Hansli, dit le pêcheur.

– On aurait bientôt l'épée, dit l'aveugle en riant.

Après le dîner, les trois hommes reprirent leurs places dans leurs embarcations solidement amarées et recommencèrent à draguer avec une nouvelle énergie.

– Dites donc, père Hory, dit Beauval après un long silence, avez-vous juré de faire le trou au lac ?

– Non, pourquoi ?

– C'est que vous vous démenez comme si votre salut dépendait du succès de cette journée.

– Peut-être ; j'ai fait un rêve que je tiens pour un présage.

– Qu'avez-vous rêvé ?

– J'ai vu Jésus qui venait à moi et qui me disait en me touchant les yeux : « Blaise Hory, recouvre la vue, tes prières sont exaucées. » Et mes yeux se

sont ouverts et j'ai vu Marguerite assise devant une jolie maison et tenant deux beaux enfants sur ses genoux. Elle nous souriait et nous faisait signe d'approcher.

– Vous dites nous, j'y étais donc dans votre rêve ?

– Tu me conduisais par la main et tu chantaient un cantique.

– Ça ne m'est pas arrivé souvent. Miséricorde ! Qu'est-ce que vous ramenez dans votre drague,... l'épée !... père Hory, vous avez l'épée... Hans, regardez un peu...

– Mets-la dans mes mains, dit l'aveugle avec calme, mets-la dans mes mains, que je la touche.

C'était bien réellement une épée de fer, longue de plus d'un mètre, bien conservée, large, mince, à double tranchant avec une pointe légèrement arrondie. Elle était de couleur noire et la poignée était réduite à une soie assez allongée. Il n'y avait aucun rapport entre cette arme et les épées de bronze en forme de feuille d'iris dont on connaissait déjà plusieurs exemplaires remarquables.

Aux exclamations passionnées de Beauval, le Bernois s'était élancé dans le bateau, et contemplait avec envie cette superbe trouvaille.

— Oui, c'est une belle épée, dit-il enfin, je n'en ai jamais vu de la sorte ; elle doit appartenir à un autre peuple qui était plus fort que les hommes du bronze et qui avait les mains plus grosses. Il me tarde de voir le colonel Schwab ; c'est lui qui sera content ! Maintes fois il m'a recommandé de fouiller ici parmi ces piquets, dans cette couche d'argile que les vagues démolissent et font crouler dans l'eau profonde en blocs qui ressemblent à des rochers.

— Qu'est-ce qui vous fait croire à une autre race d'hommes ? dit l'aveugle.

— La présence du fer en grand et ce débris de poterie que je viens de sortir de l'eau. L'argile en est fine ; elle ne contient pas de petits cailloux et, au lieu d'être noire ou grisâtre, elle est rouge ; mieux que cela, elle a été façonnée sur le tour (les lacustres de la pierre et du bronze ne paraissent pas avoir connu le tour du potier). Je vous dis que c'est le travail d'un autre peuple.

— Un terrible orage se prépare là-bas, dit Beauval, en étendant la main vers un épais nuage noir,

qui semblait reposer sur le Montaubert et le Creux-du-Van.

– Dans une heure, dit Hans Kopp, nos chapeaux ne tiendront plus sur nos têtes, le vent les enverra à tous les diables.

Un roulement sourd, qui fit trembler la terre, répondit à cette prédiction.

– J'entends le tonnerre, dit l'aveugle, ce n'est pas pour rien que la chaleur était suffocante. Je suis tout en nage.

– On le serait à moins, quand on pêche des épées ! dit Beauval en riant.

– Le vent se lève, dit Hans après un silence, les nuages vont comme des chevaux épouvantés et j'entends le lac qui brasse du côté de Port-Alban. Nous n'avons plus que le temps de gagner le bord.

– Qu'est-ce que ce bateau ? dit Henri. Faut-il être imprudent pour rester en plein lac et les voiles déployées quand la tempête s'annonce d'une manière si menaçante. Le nuage noir s'étend à vue d'œil, il pèse sur l'eau et cache les montagnes. Cela me rappelle les typhons des mers de l'Inde. Le lac paraît semé de taches huileuses et la campagne prend une teinte livide.

– Ce sont des fous, qui ont envie de se noyer, dit Hans ; depuis qu'ils ont des « tchaloupes », comme ils les appellent, ils croient... ah ! « Herr Gott ! » j'ai cru que je l'avais sur la tête.

Il avait été interrompu par un éclair effrayant suivi d'un coup de tonnerre épouvantable. Ce fut le signal d'un déchaînement général des éléments ; les coups de tonnerre se succédaient sans interruption ; la pluie chassée par le vent tombait en cataractes bruyantes ; au bout de quelques minutes, le lac fut couvert d'écume, et les lames irritées commencèrent à battre la grève avec furie.

– Venez-vous ? criait Marguerite du seuil de la cabane, au nom de Dieu ! venez vite. Pourquoi ne venez-vous pas ?

Sa voix était couverte par le roulement de la foudre et le bruissement des arbres fouettés par la pluie et qui se courbaient jusqu'à terre.

– Henri, cria-t-elle plus fort, amène donc mon père ; pourquoi restez-vous là ?

– Il y a un bateau en péril, répondit Beauval ; on l'entrevoit à peine à travers la pluie.

– Restez avec moi, disait Marguerite d'une voix suppliante, ne vous exposez pas.

– La chaloupe a sombré, cria Beauval d’une voix vibrante ; père Hory, si vous êtes un homme, à vos rames et tirez ferme !

– Henri, je t’en prie, ne fais pas cela ; mon père, m’entendez-vous ?

– Deux hommes sont roulés par les vagues, dit Beauval ; nous serions des sans-cœur et des poltrons si nous ne faisons rien pour les sauver.

– Je veux aller aussi, dit Hans Kopp, notre bateau de pêcheur ne risque rien, et une rame de plus n’est pas à dédaigner.

Marguerite, à genoux sur le seuil de la hutte, voyait ces trois braves luttant vaillamment contre le lac en courroux ; leur barque disparaissait parfois entre deux vagues énormes, remontait brusquement pour tomber ensuite au milieu de l’écume et des embruns.

Mais les bras de fer de Blaise Hory ne faiblissaient pas, Hans Kopp déployait une vigueur toute bernoise, et Henri Beauval, qui tenait la « nage » pour gouverner, montrait une habileté supérieure. Montée par de tels hommes, leur simple embarcation de pêcheur se jouait des éléments.

Des cris de désespoir montèrent soudain du sein de la tourmente ; trois voix répondirent en chœur à ces appels sinistres. Bientôt, une épave roulée par les lames se montra à quelques encablures. Sur cette épave se cramponnait un homme tête nue, effaré, dans l'eau jusqu'à la poitrine ; de temps à autre, une lame passait sur sa tête. C'était un spectacle affreux. Encore quelques coups de rames et ils furent à portée de la voix.

— Courage ! dit Beauval, nous arrivons.

Le naufragé, jugeant le bateau assez près de lui, se jeta à la nage pour rejoindre ceux qui cherchaient à le sauver. Mais les lames étaient si grosses et il était si épuisé qu'il n'était pas maître de ses mouvements ; ballotté à droite et à gauche, il avait peine à se maintenir à la surface.

— Jetez-lui une corde, dit Hans Kopp sans quitter sa rame.

Beauval obéit, mais le malheureux n'avait pas la force de la saisir et s'enfonçait visiblement. Comme pour rendre ce sauvetage impossible, la tempête redoublait de violence, la foudre tombait autour du bateau, et les rameurs étaient aveuglés par la pluie et par les éclairs.

— Maintenez le bateau pour que les vagues n'y entrent pas, dit Beauval ; je vais à son aide.

Il ôta ses souliers, son habit, son chapeau, et s'élança au milieu des ondes bouillonnantes. Après quelques efforts, il atteignit l'étranger, qui voulut l'enlacer de ses bras ; mais le pêcheur le saisit aux cheveux, l'entraîna vers la barque, où il fut hissé par le Bernois. Au même moment un éclair enveloppa Beauval, un trait de feu parut monter du bateau, et il vit Blaise Hory s'affaïsser en avant et tomber sur la face. Il était foudroyé !

Rentré dans l'embarcation, Beauval se trouvait le seul valide : le naufragé était sans connaissance, Kopp avait les membres paralysés, et son ami gisait inerte comme un cadavre.

— Mon Dieu, viens à mon aide ! dit-il à haute voix ; fais que Marguerite me pardonne la mort de son père !

Il ramait de toutes ses forces pour regagner la terre, et de grosses larmes coulaient sur son visage.

LES TROIS AMIS

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je prie le lecteur de rétrograder de quelques heures et de me suivre à Neuchâtel, dans la salle à manger de l'hôtel des Alpes, où plusieurs convives, en devoir de bien faire, comme dit Paul-Louis Courier, sont à table pour le second déjeuner. Ils parlent l'anglais, mais leur tenue n'a rien de raide ni de gourmé ; ils ne rappellent pas ces insulaires muets qui consomment leurs bifstecks ainsi que pourraient le faire des automates, et qui sablent leur bordeaux ou leur porto de l'air satisfait d'un condamné qu'on mène pendre. Loin de là, ils sont gais, vifs, spirituels, et chacun fait des frais pour contribuer à l'agrément général. Je vais pour être aimable les présenter rapidement à nos lecteurs :

Robert Shaw, de Boston, fait un voyage en Europe avec sa mère et sa sœur ; c'est un homme superbe, aux larges épaules, à la charpente solide, au

visage énergique rehaussé par une barbe brune abondante. Il a de grandes propriétés dans l'Ouest et il en dirige lui-même l'exploitation ; c'est lui qui va marquer les arbres que ses équipes de bûcherons doivent couper durant l'hiver : il en soigne la vente et, dans l'occasion, il saurait manier la hache américaine et couper un chêne ou un érable aussi bien que n'importe lequel de ses employés. M. Shaw a fait ses études à Oxford, et s'est lié d'amitié avec deux Anglais de son âge : Miles Lyell et William Robertson, qui sont entrés dans la marine militaire et ont déjà parcouru toutes les mers du globe. Malgré la distance qui les séparait, les trois amis n'ont eu garde de s'oublier ; aussi, quel que fût leur domicile, dans les stations d'Aden, de Singapore, du Canada, ou dans les grandes forêts du Far-West, jamais une année ne s'est écoulée sans leur apporter aux uns et aux autres des nouvelles ou des témoignages d'affection.

Aussi différents de caractère que de figure, les deux Anglais s'éloignent du type que je viens de décrire : Lyell a le teint brun, les cheveux noirs, les yeux gris, le profil aquilin ; souple et agile, il est de taille moyenne, mais bien proportionné ; Robertson est grand et mince, il a le teint blanc couvert de taches de rousseur, les yeux bleus, les cheveux et les favoris d'un beau rouge. Ayant obtenu un

congé de quelques mois, les deux marins se sont donné rendez-vous au Caire pour visiter l'Égypte ; de là ils ont passé en Europe. Instruit de leur dessein, Shaw, depuis longtemps sollicité par sa sœur Susy, s'est enfin décidé à entreprendre ce voyage, et, tous ensemble, ils viennent de se rencontrer la veille à Neuchâtel, où ils ont été accueillis par une splendide journée et un de ces couchers de soleil sur les Alpes, qui défient toute description. Pour mieux jouir de ce spectacle, ils ont loué un canot, les marins ont pris les avirons et, longeant les rives qui leur envoyaient les parfums enivrants des seringats et des lilas, ils ont passé sur le lac quelques heures dans un enchantement où il est permis de soupçonner que la jeunesse et la beauté de Susy Shaw ont eu leur part.

Le lendemain, pendant le déjeuner, la conversation alimentée par des souvenirs communs devint aussi animée qu'intéressante ; on passa en revue les amis, les camarades d'université dispersés à cette heure sur l'immense étendue des possessions de la Grande-Bretagne ; puis chacun raconta des épisodes de ses voyages. Lyell rappela une excursion dans le haut pays de Java, dont il dépeignit avec enthousiasme les sites extraordinaires, la végétation, les volcans. Robert Shaw dit quelques mots d'une expédition aventureuse à travers les

prairies d'Amérique, les Montagnes Rocheuses, la Californie et des combats contre les ours gris et même contre les Indiens, auxquels il avait dû prendre part. Il proclamait la Californie le plus beau pays de la terre, et se mettait en opposition directe avec Robertson, qui ne voyait rien au-dessus du Japon. M^{me} Shaw et sa fille écoutaient en souriant les aventures de leurs jeunes compagnons, et partageaient le plaisir de Robert, qui ne savait comment témoigner la joie que lui causait la présence de ses excellents amis. Parfois, la plus âgée de ces dames, témoin du bonheur de ces jeunes gens, se demandait quelle serait leur destinée, et si leur carrière semée de périls leur permettrait encore de goûter les douceurs du revoir.

Pendant qu'ils parlaient, les fenêtres de la salle, ouvertes sur le port, laissaient entendre le gazouillement des hirondelles, les cris des collégiens prenant leurs ébats avant leurs leçons, le bruit des bateaux à vapeur, nombreux alors, qui passaient essoufflés, déposaient leurs voyageurs au débarcadère et reprenaient leur course haletante. Une grande barque chargée de bois entrait dans le port, poussée à la gaffe par six hommes ; elle laissait tomber son ancre, dont la chaîne se déroulait avec fracas. Le bateau faisant le service de la poste

de Cudrefin se disposait à partir et les bateliers héraient en patois les passagers en retard.

Pour mieux voir l'aspect animé du port en cet instant, Robertson s'était levé et avait pris place sur le balcon, d'où la vue s'étend au loin vers l'est.

– Avez-vous remarqué, dit-il en passant la tête dans la porte entre-bâillée, avez-vous remarqué la timidité des bateliers de ce pays ? Hier, en nous louant son canot, le propriétaire nous a fait des recommandations qui étaient pour le moins ridicules.

– Le pauvre homme ne se doutait pas qu'il parlait à des marins, dit miss Susy en riant, à des officiers de la marine royale.

– J'ai voulu le tirer de son erreur, dit Lyell, mais sait-il seulement ce que c'est qu'un officier de la marine britannique ?

– Que peuvent-ils craindre sur ce petit lac où la moindre frégate aurait à peine assez d'espace pour courir des bordées ? reprit Robertson. Ma parole d'honneur, je crois qu'ils prennent cet étang au sérieux.

– J'ai pour principe de consulter les habitudes et les usages des pays que je parcours, dit Robert Shaw ; soyez assurés qu'il y a quelque chose de

motivé dans les avertissements que cet homme nous adressait.

– Il voulait nous effrayer dans le but de nous engager à le prendre pour manier les rames, dit Robertson ; il a dû voir que nous étions d’une certaine force sur cet instrument. Regardez le gréement de cette barque qui vient de jeter l’ancre ; un mât ou plutôt un bâton planté vers l’avant et une voile carrée pour cheminer vent arrière. On ne peut rien imaginer de plus primitif. Je fais le pari que cette arche de Noé n’a pas même de quille.

– Voilà pourtant quatre ou cinq bateaux dont la mâture annonce quelque culture nautique, dit Lyell, seulement je ne puis deviner à quoi cela peut leur servir ; il n’y a pas un souffle dans l’air, et sur l’eau pas une ride.

– Je trouve qu’il fait excessivement chaud, dit miss Susy en jouant de l’éventail.

– En fait de chaleur, dit Robertson, je ne connais aucune contrée qui puisse lutter avec la mer Rouge. Comment les machinistes et les chauffeurs peuvent, à bord des steamers, résister à la triple action d’un climat torride, d’un soleil de feu et de leurs fourneaux, c’est ce que je ne puis comprendre.

— Aussi prend-on pour ce service exceptionnel des nègres de Nubie, qui sont particulièrement incombustibles, dit Lyell ; ils vivent dans le feu comme les salamandres des légendes et ne paraissent pas en être incommodés, seulement ils sont aussi peu vêtus que possible et leur peau ruisselle comme un glaçon au soleil.

— Messieurs, qu'allons-nous faire maintenant ? dit Robert Shaw ; il est deux heures et nous avons un bel après-midi devant nous. Je propose une promenade en voiture, ou une excursion à pied sur les pentes de cette montagne de Chaumont, d'où l'on doit avoir une belle vue.

— Il fait trop chaud et le soleil est trop ardent pour sortir à cette heure, dirent les dames ; nous en serions incommodées. Permettez-nous de prendre un peu de repos.

— Parfaitement, dit Robertson ; or comme nous ne craignons pas le soleil, je fais la proposition de prendre un de ces bateaux à voile pour explorer un peu ce lac et en essayer les brises qu'on dit si perfides. Je voudrais voir de près ces falaises qui se dressent sur l'autre rive et en étudier la structure géologique.

— Des brises ! dit Lyell ; il est amusant, ce Robertson ! Ce lac est comme de l'huile. Il faudrait

sacrifier une nouvelle Iphigénie pour décider les dieux à nous faire l'aumône d'un petit zéphir. Quant à ces falaises, je les tiens pour de la craie toute pure comme celles de la Manche.

– Allons donc, dit Robert Shaw, je parie pour du sable et des graviers, du « diluvium », pour parler le langage des géologues.

– Je tiens, dit Robertson, et toi, Lyell ?

– Je parie pour Shaw.

– Nous verrons, nous verrons, dit Robertson d'un ton triomphant ; mesdames, reposez-vous bien, nous serons de retour pour le dîner à six heures. Celui qui aura perdu payera le champagne.

Les jeunes gens se levèrent, prirent leurs chapeaux, descendirent en riant l'escalier de l'hôtel, et s'arrêtèrent sur le seuil pour allumer un cigare et demander au portier divers renseignements.

– Ah ! diantre, si vous allez sur l'eau, dit ce dernier, faites bien attention, le lac est traître, on ne peut pas s'y fier.

Le port n'est qu'à quelques pas de l'hôtel ; ils choisirent une chaloupe grée en sloop avec un foc et une brigantine.

— Messieurs, dit le patron, prenez plutôt un canot à rames et ne vous éloignez pas ; avant une heure, le vent soufflera de tous les points du compas ; aucune voile ne pourra rester dehors.

— C'est précisément ce que nous désirons ; nous voulons naviguer à la voile et pour cela il nous faut du vent.

— Dans ce cas, je m'offre à vous accompagner ; je vois que vous êtes étrangers et que vous ne connaissez pas le lac.

— Il ne faut pas bien du temps pour en relever la carte ; on le mettrait dans son chapeau.

— Croyez-moi, ne vous y fiez pas, vous pourriez vous en repentir.

— Savez-vous à qui vous parlez ? dit Robertson en redressant sa grande taille et regardant le batelier à travers son lorgnon.

— Ma foi, non.

— À des marins anglais qui ont fait le tour du monde.

— C'est possible, mais si je n'ai pas fait le tour du monde, j'ai quarante ans d'expérience et je crois connaître mon métier. Quant au courage et à l'honnêteté, personne n'a jamais eu de reproches à me faire.

– Vos bateaux sont-ils solides ? dit Shaw.

– Oui, je les construis moi-même et ils sont en très bon état ; mais la voilure est un peu haute ; elle exige une surveillance attentive, sinon un brusque coup de vent peut la coucher sur l'eau.

– Les voiles ne sont pas trop hautes, dit Robertson, je les aime ainsi.

– D'accord, dit le patron, mais, sur mer, vous n'avez pas les bourrasques enragées, capricieuses, soudaines, que nous avons ici et contre lesquelles on ne peut lutter qu'à force de pratique. Vous voyez ce petit nuage noir là-bas sur cette montagne ; dans une heure il couvrira la moitié du ciel et nous aurons une bourrasque qui secouera le lac et le couvrira d'écume. Malheur à la voile qui ne sera pas abattue ; aussi sûr que j'existe, elle sera infailliblement balayée comme un fétu.

– Alors, on pourra s'amuser, dit Robertson ; pour vous mettre à l'aise, brave homme, je vous offre d'acheter votre bateau ; une fois la valeur dans votre poche, vous serez tranquille.

– Vous vous trompez, j'ai seulement voulu vous avertir ; maintenant, faites ce qu'il vous plaira, je m'en lave les mains.

— Êtes-vous au moins bien sûr que l'orage ne manquera pas ? dit Lyell en faisant avec dextérité ses préparatifs de départ ; je serais désolé s'il allait nous faire faux bond. J'y tiens, à votre orage. Une tempête dans un verre d'eau douce, cela doit être curieux.

Comme ils sortaient du port, ils virent sur le balcon de l'hôtel, les dames Shaw, qui faisaient des signaux avec leurs mouchoirs ; ils élevèrent leurs avirons en l'air pour saluer, puis ils agitèrent trois fois leurs chapeaux. Une flottille de canots remplis de promeneurs profitait des derniers moments avant l'orage et se tenait à l'entrée du bassin, toute prête à se mettre à l'abri. Ces promeneurs hélèrent les étrangers au passage.

— Où allez-vous ? Ne voyez-vous pas ? Vous serez rincés, dit une voix.

— Avez-vous pris vos billets de bal ? dit une autre voix ; gare la danse ! la musique va commencer.

— Vous êtes des enfants ! leur dit un vieux pêcheur, tête nue et en bras de chemise, qui passait debout dans son bateau ; il tenait ses rames en croix et les plongeait dans l'eau sans faire aucun bruit. N'allez pas plus loin, reprit-il, nous aurons bientôt du tremblement.

– Je crois que nous ferions bien d'écouter ces avis, dit Shaw ; tout le monde est d'accord pour nous signaler un danger sérieux.

– Si tu as peur, nous te ramènerons sur le quai, mais je t'avertis que nous partirons quand même.

En pareil cas, personne ne veut avoir peur, même les moins rassurés ; on veut faire les braves et l'on se jette tête baissée dans de terribles aventures.

Au milieu des ténèbres qui envahirent bientôt le lac, sous le nuage sombre, un éclair illumina leur voile, puis tout disparut dans une colonne de pluie et de grêle qui s'avavançait avec un bruissement formidable.

APRÈS L'ORAGE

Pendant que Marguerite, à genoux dans la cabane de Beauval, implore le ciel pour son père et son fiancé, jouets des vents et des flots ; pendant que l'orage qui se déchaîne depuis une heure tord les arbres, brise les branches et fait voler des milliers de feuilles comme des oiseaux effarouchés, le directeur de Préfargier donne ses ordres pour fermer les fenêtres, consolider les volets et veiller aux dégâts que la foudre ou l'ouragan pourraient commettre dans le bel établissement confié à sa garde. Il va lui-même rassurer les malades que les éclats du tonnerre et les rugissements du vent plongent dans la stupeur ; il les encourage par son calme, par son sang-froid ; il occupe leur esprit en leur faisant des récits qui les captivent et qui leur rendent la sérénité si nécessaire au succès de leur guérison. On dirait une mère attentive qui veille sur ses enfants et qui s'interpose entre eux et le danger.

Durant une heure entière l'humble cabane et le vaste édifice sont assaillis par la fureur des éléments ; mais la période aiguë de l'orage a passé, les coups de tonnerre deviennent plus rares, le vent perd de sa rage, la pluie ne fouette plus les murs et les volets avec la même violence.

— Dieu soit béni ! dit une voix, la tempête semble se calmer. Espérons qu'elle n'aura pas fait de victimes.

— A-t-on vu des bateaux sur le lac lorsque le vent s'est levé ? dit le directeur aux employés qui l'entouraient.

— Il y avait une voile au large de Neuchâtel, dit un jardinier ; je n'ai pu voir ce qu'elle est devenue.

— Savez-vous si Robinson était rentré dans sa cabane ?

— Il n'en était pas bien loin ; on l'a vu draguer à un jet de pierre du bord, en compagnie du père Hory et d'un Allemand.

La cloche qui donne les signaux pour toute la maison retentit trois fois ; et chacun se regarda avec saisissement, tant ce signal avait quelque chose de sinistre. Un instant après, le portier tout essoufflé appela le directeur.

– Un officier de dragons est à la porte ; il demande à vous parler.

– Un officier de dragons ?

– Oui, de dragons vaudois ; il dit qu'il est envoyé de Neuchâtel pour prendre des informations au sujet d'un bateau qui a disparu.

Le directeur descendit à la porte d'entrée et se trouva en présence d'un cavalier qui tordait son manteau trempé de pluie ; il portait la petite tenue de cette époque et la casquette d'officier ; quelques pas plus loin, son cheval fumant était arrêté et tondait les herbes bordant le chemin.

– Vous dites qu'un bateau est en danger ? demanda le docteur.

– Oui, une chaloupe montée par trois Anglais n'était pas rentrée au moment où l'orage a éclaté ; ils logent à l'hôtel des Alpes où j'arrivais moi-même il n'y a guère plus d'une heure pour chercher un abri. Je viens de Bière où ma compagnie est restée un mois. En entrant j'ai vu la mère et la sœur de l'un d'eux dans un tel désespoir et demandant avec tant d'instances un messenger pour aller à la découverte et savoir des nouvelles, que je me suis remis en route malgré la pluie, qui n'était pas mince.

– C'est la chaloupe que j'ai vue, dit le jardinier ; ce ne peut être que cela.

– J'ai eu beau regarder, dit le dragon, la pluie était trop serrée, je ne voyais pas à deux cents pas de mon cheval.

– Courons au bord du lac, dit le directeur, maintenant je crois qu'on pourra voir ce qui se passe au large.

À peine arrivé sur le quai, le jardinier qui courait en tête s'écria :

– La voilà, la voilà, venez voir comme elle danse.

– Ce n'est pas une chaloupe, dit le docteur Borrel, après avoir regardé un instant avec sa lunette de poche, c'est un bateau de pêcheur dans lequel un homme seul, sans chapeau et sans habit, lutte contre les vagues et le vent. Je crains bien qu'il ne soit arrivé un malheur.

– Avec un joran pareil, qui le repousse loin du bord, il ne sera pas ici avant une heure ou deux. C'est dur de ramer contre ce vent infernal.

– Ne pourrait-on pas aller à sa rencontre ? dit l'officier, n'avez-vous pas des bateaux ici ?

– Sans doute, dit le docteur, mais ils sont remplis d'eau et on perdrait du temps pour les mettre en état. Et puis il faut être batelier expérimenté

pour tenir le lac par un tel temps. Beauval seul, dans la contrée, peut le faire ; je vais l'avertir.

Lorsqu'ils arrivèrent à la cabane de Robinson, bien que la porte fût ouverte, personne ne répondit à leurs appels réitérés ; elle paraissait abandonnée ; Jim seul, tout souillé d'eau et de boue, se tenait sur la plage, les yeux fixés vers le lac et poussant des hurlements lugubres. Les lames qui se brisaient devant lui avec un fracas de tonnerre et qui le couvraient d'écume n'avaient pas le pouvoir de le faire reculer.

Ému de ce spectacle et frémissant d'appréhension, le docteur pénétra dans la maisonnette et trouva Marguerite assise dans un coin sombre ; elle ne fit aucun mouvement et, le regardant avec des yeux hagards, elle dit d'une voix sourde :

– Ils sont tous noyés, n'est-ce pas ? dites-moi la vérité.

– Qui, noyés ? dit le docteur pressentant une catastrophe, que s'est-il passé ?

– Vous ne savez pas..., ils sont partis les deux pour secourir des naufragés dont ils ont vu chavirer la barque ; il y a longtemps qu'ils sont partis...

L'orage est devenu si fort, la pluie si serrée, que je n'ai plus pu les voir.

– Qui est-ce qui est parti avec Beauval ?

– Mon père !... ah ! j'oubliais... l'Allemand Hans Kopp a voulu les accompagner.

– Rassurez-vous, ce sont d'excellents bateliers et des rameurs intrépides. On voit au milieu du lac un bateau qui est probablement le leur et qui se dirige de ce côté.

– Un bateau ! s'écria Marguerite, où est-il ?

Et elle s'élança hors de la cabane ; mais lorsqu'elle eut jeté un regard sur le frêle esquif, jouet des lames qui semblaient à chaque instant l'engloutir, elle leva les mains au ciel avec désespoir.

– C'est Henri, dit-elle en pleurant, c'est Henri, mais il est seul. Qu'est devenu mon père ? Monsieur le docteur, regardez donc, voyez-vous mon père ?

– Prends courage, Marguerite, dit l'officier de dragons qui s'était approché d'elle et lui parlait à voix basse, ne te désole pas, on ne veut pas te laisser dans la peine.

— Que faites-vous ici, Pierre Marmier, venez-vous encore pour me tourmenter ; ne voyez-vous pas que je suis près de perdre la raison ?

L'officier de dragons était en effet Pierre Marmier, mais ceux qui ne l'avaient vu que sous sa blouse de blattier et ses habits de paysan auraient eu peine à le reconnaître sous l'uniforme vert à bandes amarantes qui faisait valoir sa taille vigoureuse et bien prise. Il était pâle, sérieux, et sa moustache brune aux pointes effilées et tordues donnait à son visage un peu carré une certaine distinction.

— Je ne viens pas vous tourmenter, dit-il avec tristesse ; je suis venu, au contraire, pour rendre service à deux pauvres femmes qui sont aussi inquiètes que vous.

Et il lui raconta ce qui s'était passé à l'hôtel des Alpes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait Marguerite, qui donc me dira ce qu'est devenu mon père ?

Cependant, Beauval gagnait de l'espace ; de temps en temps il s'arrêtait pour vider son bateau, puis il reprenait ses rames avec une nouvelle vigueur. Rien n'était beau comme cet homme seul au milieu des eaux sombres furieuses qu'il maîtri-

sait par son énergie et son intrépidité ; les assistants étaient transportés d'admiration.



– Courage, Beauval ! s'écria le docteur emporté par l'enthousiasme, et tous, y compris Marmier,

unissant leurs voix dans une clameur puissante, répétèrent : courage ! courage !

Bientôt on vit distinctement le batelier ; il ramait debout, les yeux tournés vers le bord ; son visage était pâle, sa tête nue, ses cheveux hérissés, sa chemise ouverte sur sa large poitrine était fouettée par le vent.

Marguerite, les pieds baignés par les vagues qui tombaient en cascades sur la rive, lui tendait les mains, à demi folle d'angoisse.

Lorsqu'il aborda à grand'peine, assisté par les spectateurs de cette scène, il ne prononça pas une parole ; ses sourcils contractés, sa bouche serrée, ses yeux farouches, ses mouvements brusques et saccadés lui donnaient un aspect effrayant.

Ce fut un moment solennel.

— Mon père ! s'écria Marguerite, qu'as-tu fait de... Sa voix se perdit dans un cri déchirant, et elle roula sans connaissance sur le sable humide.

Elle avait vu, couchés dans le bateau, trois corps qui ne donnaient aucune signe de vie, et son père était du nombre.

– Encore ! dit Beauval, avec un sourire dont je renonce à peindre l'amertume ; cette fois, voilà assez de misères !

Et, sautant à l'eau, il tira son bateau sur la grève hors de la portée des vagues ; puis chargeant ses compagnons sur ses épaules, ils les porta l'un après l'autre sur l'herbe, où l'on s'empressa de leur administrer, ainsi qu'à Marguerite, les soins réclamés par leur état.

– Des médecins ! dit Henri d'une voix rauque, par pitié, cherchez des médecins pour secourir ces braves gens ; ils ne sont peut-être pas tous morts. Quant à moi, j'ai fait ce que j'ai pu, ajouta-t-il avec un sanglot.

– Me voici, dit le docteur, ne me voyez-vous pas ?

– Et moi aussi, dit avec chaleur M. Paul, son camarade de chasse au début de ce récit, et qui dès lors avait fini ses études de médecin ; donnez-moi la main, s'il y a un homme ici, c'est vous.

– Écoutez, monsieur Paul et vous docteur Borrel, s'il est arrivé malheur au père Hory, c'est ma faute : je l'ai entraîné au secours de ces naufragés ; jamais sa fille ne me le pardonnera et je n'ai plus qu'à me flanquer au lac.

– Ne parlez pas ainsi, mon ami, dit d’une voix calme mais affectueuse, un homme vêtu de noir, qui était le chapelain de Préfargier, ne parlez pas ainsi, le chrétien montre son courage en se soumettant à toutes les dispensations du Seigneur.

– Prenez garde à ce que vous dites ! le feu du ciel l’a frappé au moment où il exposait sa vie pour des inconnus. Quand je l’ai vu tomber au fond de mon bateau, il m’a semblé qu’on m’arrachait la vie.

– Messieurs, dit le chapelain en s’adressant aux docteurs, les deux bateliers ont été frappés de la foudre ; l’étranger seul est tombé à l’eau.

– Le Bernois revient à lui, dit M. Paul ; il ouvre les yeux, je vais lui faire avaler quelques gouttes de vin chaud qu’on vient d’apporter.

– Sur mon âme, dit Hans Kopp toujours étendu sur le dos et regardant autour de lui avec surprise, je ne sais ce que j’ai dans les membres, mais il me semble que je suis pris dans la glace comme les brochets, en hiver, dans les fossés du marais ; il m’est impossible de me remuer.

– Buvez cela, mon brave, dit Paul, c’est pour vous dégeler ; quand on a reçu un coup de tonnerre et qu’on est resté plus d’une heure dans ses habits mouillés on peut bien être un peu figé.

– Henri, où es-tu ? dit Marguerite qui recouvrait ses sens ; mon père est-il mort ?

Beauval se mit à genoux près d'elle, la jeune fille appuya la tête sur son épaule et elle pleura sans ajouter une parole. Quant à Marmier, ému de ce qu'il voyait, il ne savait comment témoigner les sentiments de sympathie qu'il éprouvait pour ces pauvres gens.

– Puis-je faire quelque chose pour vous, mademoiselle Hory ? dit-il timidement.

Le pêcheur leva la tête et le reconnut.

– Il ne manquait plus que toi pour m'accabler tout à fait, dit-il d'une voix éteinte.

– Non, Beauval, je ne songe pas à t'accabler, d'autant moins que je vais parler de toi à la mère et à la sœur de l'homme que tu as sauvé.

– Tu les connais ?... eh bien ! dis-leur que la vie de leur fils, de leur frère, me coûte probablement mon bonheur.

– Il faut chercher des brancards et porter nos deux malades dans l'établissement, dit le docteur Borrel ; nous les mettrons au lit et nous les réchaufferons par des moyens énergiques que nous n'avons pas ici.

– S'il ne faut que cela, on aura bientôt fait, dit Beauval en se levant comme un ressort et en prenant Blaise Hory dans ses bras, comme s'il eût porté un enfant. Chargez-vous du noyé, vous autres, travaillez des jambes, il me tarde de savoir à quoi m'en tenir.

– Que dois-je dire à ces dames ? dit Marmier lorsqu'on fut de retour à Préfargier et qu'il eut retrouvé son cheval qui fumait sous la vaste capote dont il l'avait couvert ; j'ai hâte de leur apporter des nouvelles.

– Son état ne présente aucun danger, dit le directeur ; dès qu'il pourra être traité convenablement, comme il est fort et vigoureux, j'ai tout lieu de croire qu'il sera bientôt remis.

– Et les autres, ceux qui étaient avec lui sur la chaloupe ?

Le docteur haussa les épaules d'un air significatif.

– Croyez-vous, dit-il à Beauval, que les autres aient pu nager vers Cudrefin ou vers la Sauge ?

– Je ne le crois pas, le lac était trop bouleversé ; du reste il est facile de s'en assurer. Puisque le père Hory est encore à demi mort et que je ne puis rien faire pour le tirer de là, je m'en vais traverser

le lac ; cela m'occupera, sans cela je deviendrais fou.

– Venez changer de vêtements, ami Beauval, dit M. Paul, les vôtres sont encore tout trempés d'eau.

– Cela n'en vaut pas la peine ; d'ailleurs le soleil se dégage des nuages et je me réchaufferai en ramant.

– Prenez au moins dans votre bateau cette bouteille de vin rouge et puis n'oubliez pas de ramener la chaloupe que montaient ces étrangers.

– C'est vrai, je n'y pensais plus. Encore un mot, monsieur Paul, si le père Hory revient à la vie pendant mon absence, tirez deux coups de fusil avec votre Lefauchaux à gros calibre ; on l'entend de loin. Ce sera pour moi la plus belle musique.

Pendant que le pêcheur arrangeait ses rames, Marmier avait enfourché son cheval et le lançait au galop vers Neuchâtel.

GUÉRISON

Il fait nuit ; le silence et le sommeil enveloppent le petit village de Marin, dont les maisons rustiques apparaissent parmi les arbres non loin du lac. Une faible lumière, une seule, éclaire une croisée qu'entoure le feuillage d'une vigne ; une jeune femme debout et immobile, regarde au dehors et contemple le lac sur lequel la lune fait scintiller une traînée de diamants. Depuis trois jours, Marguerite Hory ne quitte pas son père un seul instant ; elle l'a fait transporter dans leur modeste gîte où elle est plus libre et plus à l'aise que dans les grands appartements de Préfargier ; le docteur Borrel vient matin et soir pour avoir des nouvelles du malade non encore sorti d'un état somnolent dont la persistance lui cause de l'inquiétude. Cependant la garde-malade attentive remarque un changement qui se prononce de plus en plus depuis quelques heures ; Blaise Hory commence à se

remuer, à s'agiter sur son lit, mais il ne parle pas et ses yeux restent clos.

– Marguerite, dit tout à coup le malade d'une voix faible, es-tu là ?

– Oui, père, je suis ici.

– Comme je suis fatigué ! j'ai fait un rêve affreux.

– Ce n'est rien, père, ce n'est qu'un rêve.

– Où sommes-nous ?

– Chez nous, à Marin.

– Fait-il jour ?

– Non, il est une heure après minuit.

– Mon Dieu ! que j'ai soif.

– Je vais vous donner à boire.

– Je t'ai réveillée, n'est-ce pas ? mais je ne savais pas où j'étais.

– Vous avez bien fait ; comment vous trouvez-vous ?

– Je suis brisé, j'ai la tête lourde, embrouillée... c'est que j'ai fait un rêve...

La jeune fille s'approcha du lit, tenant un verre d'eau d'une main et la chandelle de l'autre.

L'aveugle leva vivement la tête et, les yeux grands ouverts, semblait regarder devant lui.

– Marguerite, dit-il d'une voix brève, haletante, y a-t-il une lumière, là, dans cette direction ? et il étendait la main vers le flambeau.

– Oui, une chandelle.

– Marguerite, reprit-il, tout tremblant, Marguerite, je la vois.

– Oh ! père, que dites-vous ?

– Je te dis que je vois la flamme rouge ; mets ta main devant... je ne la vois plus ; maintenant je la vois de nouveau.

Marguerite sauta au cou de son père et le tint serré dans ses bras en murmurant une prière d'actions de grâces.

– Ne nous laissons pas aller trop vite à l'espérance, reprit-il au bout d'un moment, c'est peut-être une illusion... mais non, je vois cette lueur rouge, je la vois. Comprends-tu tout ce qu'il y a dans ce mot voir, lorsque pendant des années les yeux sont demeurés paralysés ? Ne pleure pas ; les maux que j'ai soufferts seraient bien vite oubliés si je pouvais seulement entrevoir assez, pour me

guider, et pour accomplir un travail utile. Oh ! si mon rêve pouvait se réaliser.

– Quel rêve ?

– Celui que j'ai raconté à Beauval... À propos, où est-il Beauval ?

– Chez lui, je présume, bien occupé à dormir, ainsi que vous devriez le faire vous-même.

– Tu as raison ; mais j'ai un vague souvenir d'avoir été avec lui sur le lac pendant un orage terrible ; on allait sauver un naufragé prêt à périr ; je ne sais ce qui est survenu, à partir de ce moment, je ne me souviens plus de rien.

– Ce n'est pas étonnant, vous avez été frappé d'un coup de foudre, et vous êtes resté à peu près sans connaissance jusqu'à présent.

– Frappé de la foudre,... du feu du ciel ! tu es sûr ?

– Je tiens cela de la bouche d'Henri, qui a vu un trait de feu monter de son bateau jusqu'aux nuages au moment où vous êtes tombé sans connaissance ainsi que votre compagnon Hans Kopp.

– Et cet homme qui se tenait sur la chaloupe renversée, a-t-on pu le sauver ?

– Oui, on l'a conduit à l'établissement de Préfargier où il est en train de se guérir. C'est un Améri-

cain. Sa mère et sa sœur sont avec lui pour le soigner ; deux dames charmantes, simples quoique fort riches, qui sont venues me voir et m'ont embrassée comme si j'étais leur égale, tant elles sont pénétrées de reconnaissance.

– Sont-elles venues ici ?

– Mais sans doute ; elles vous ont vu sur votre lit et elles ont pleuré quand on leur a raconté que vous êtes aussi un des sauveurs. La mère répétait toujours : « Comment, un aveugle ! un pauvre aveugle s'est exposé pour sauver mon fils. »

– Était-il seul sur cette chaloupe ?

– Non, il avait deux amis, deux Anglais, qu'il chérissait. Ils sont noyés.

– Sont-ils restés dans l'eau ?

– On n'a pas encore pu les retrouver. Henri Beauval, les frères Kopp et les Bourguignon de Sugiez, les meilleurs pêcheurs de la contrée, sont occupés jour et nuit à traîner des hameçons au fond du lac ; mais ils ne ramènent rien. Les parents de ces malheureux sont arrivés et encouragent les recherches par la promesse de riches récompenses. On dit que leur affliction fait saigner le cœur.

– De sorte qu'Henri est très occupé maintenant ; est-il venu s'informer de moi ?

– Dès qu'il a un moment de liberté, il accourt à Marin ; mais vous pouvez vous figurer sa désolation en apprenant que vous êtes toujours dans le même état. Il se reproche votre accident, il dit que sans lui vous n'auriez pas été frappé de la foudre ; il est tourmenté comme une âme en peine.

– Si le bon Dieu me rendait la vue, dit Blaise après un silence, ne consentirais-tu pas à te marier enfin avec ce pauvre garçon, qui t'aime sincèrement et qui durant plusieurs années m'a soigné comme un fils ? Prends garde de le désespérer.

– Vous savez, mon père, combien j'aime Henri Beauval, mais ai-je eu tort de renvoyer un mariage qui nous aurait mis dans la gêne et vous aurait privé des soins qui vous sont indispensables ? Et puis il avait des progrès à faire pour me donner des garanties dont mon cœur a besoin. Avez-vous remarqué comme son caractère s'est adouci ? Autrefois ses violences et ses écarts me faisaient peur. Un homme ne doit se marier que quand il est maître de lui-même et en état de commander à ses caprices et à ses passions. Il faut que sa femme, fière de lui, puisse en tout temps le proposer comme un modèle à ses enfants.

– Ses enfants..., oui, en effet, il y en avait dans ma vision, tu tenais deux jolis enfants sur tes genoux... Les verrais-je jamais ?

Le malade ferma les yeux, comme pour contempler des tableaux intérieurs, et ne tarda pas à s'endormir le sourire sur les lèvres.

Marguerite, agitée par la crainte et l'espérance, partagée entre son affection pour son père et son amour pour Henri Beauval, resta éveillée le reste de la nuit. Elle vit la lune se coucher derrière les sombres montagnes du Jura, le ciel blanchir à l'orient et le soleil lancer ses premiers rayons au-dessus des cimes argentées des Alpes.

Un bruit de pas sur le gravier du jardin la fit sortir de sa rêverie ; c'était Beauval, en costume de pêcheur, qui venait s'informer de son ami. Marguerite ouvrit doucement la fenêtre.

– Comment est-ce que cela va ce matin ? dit-il d'une voix contenue.

– Il a repris connaissance, il m'a parlé ; mais ce n'est pas tout, un changement s'opère dans ses yeux, où la vie semble renaître ; cette nuit, il voyait ma chandelle. En ce moment il dort.

– Hein ! qu'est-ce que tu dis ?

– Oui, il voyait la flamme et savait bien me dire quand je la masquais avec ma main.

La fenêtre de Marguerite était au premier étage ; à peine avait-elle prononcé ces paroles que le pêcheur, s'aidant des saillies du mur et des gonds des volets, grimpa le long de la façade, arriva jusqu'à la jeune fille et sauta dans la chambre.

– Raconte-moi tout cela, dit-il avec agitation, quelle nouvelle pour le docteur ! Tu ne sais pas qu'il prévoyait ce qui arrive : « S'il revient à lui, m'a-t-il dit souvent, et que le cerveau ne soit pas endommagé, cette secousse peut réveiller les nerfs de ses yeux et les guérir de leur paralysie. » Quelle affaire ! quel bonheur ! tiens, il me semble que je veux rire et chanter tout le reste de ma vie !

Marguerite regardait son ami sans rien dire et des larmes coulaient sur son visage fatigué par les veilles et les transes mortelles des derniers jours.

– Tu ne ris pas, toi, reprit Beauval ; es-tu aussi malade ? sais-tu que tu as maigri comme si tu avais fait une maladie ?

– Je n'ose pas encore espérer ; j'ai tant souffert et j'ai vu l'abîme de si près, que je m'attends toujours à un nouveau malheur.

– Ayons confiance en Dieu, dit le pêcheur, c'est lui qui a tout conduit. As-tu songé à ce que nous serions devenus si le coup de foudre avait brisé mon bateau ? Nous serions au fond du lac avec ces pauvres Anglais.

Marguerite prit la main de Beauval et la serra dans les siennes en pleurant ; il répondit à cette étreinte par un baiser sur le front pâle de la jeune fille.

– Maintenant, je m'en vais à mon ouvrage, dit-il, en se suspendant à l'appui de la fenêtre, pour se laisser dévaler dans le jardin ; une triste besogne, il faut en convenir ; tu sais que nous en avons trouvé un hier soir.

– Non, je ne le savais pas ; ses parents l'ont-ils vu ?

– Oh ! cela a été une scène affreuse, tout le monde pleurerait. Quant à l'autre, il faut qu'on le croche aujourd'hui, c'est une affaire d'honneur : nous traînons deux mille hameçons sur le fond du lac ; ce serait bien le diable s'il nous échappait.

Beauval glissa jusqu'à terre, où il tomba avec la souplesse d'un écureuil, puis, prenant sa course, il disparut parmi les arbres.

Pendant les quinze jours qui suivirent, les symptômes de guérison, que je viens de signaler chez Blaise Hory, devinrent de plus en plus marqués ; un phénomène s'accomplissait dans les nerfs qui transmettent au cerveau les impression perçues au fond de l'œil sur la rétine, et de jour en jour le docteur constatait avec satisfaction des progrès nouveaux. Marguerite était bien obligée de se rendre à l'évidence et de croire à la prochaine délivrance de son père. Toutefois, elle vivait dans un état fébrile, tenant de la veille et du rêve ; chaque matin elle craignait de voir disparaître avec les ombres de la nuit les conquêtes de la veille, et chaque matin elle constatait avec le docteur des résultats de plus en plus réjouissants.

La santé de Robert Shaw n'inspirait plus d'inquiétudes, mais la commotion morale produite par la mort tragique de ses deux amis laissait encore en lui des traces profondes. Les funérailles qui avaient eu lieu à Neuchâtel n'avaient pas contribué à le calmer ; on avait mis les deux jeunes gens, sitôt ravis à leurs familles, dans la même fosse, et le pasteur qui prononça l'oraison funèbre, en présence d'une foule recueillie, ne manqua pas d'insister sur cette direction mystérieuse de la Providence, qui avait réuni ces trois amis, dispersés sur les points les plus éloignés de la terre, pour

leur donner un jour de bonheur et les séparer à jamais. Les parents des victimes du naufrage étaient partis pour l'Angleterre en laissant à Blaise Hory, à Beauval et aux autres pêcheurs, des marques de leur générosité.

Mais Shaw ne pouvait se détacher de cette contrée, où il avait éprouvé le chagrin le plus profond qui eût encore bouleversé sa vie, et, par un effet de sympathie que mes lecteurs expliqueront mieux que moi, il s'était attaché à Henri Beauval comme un homme doué d'un cœur généreux s'attache à celui qui l'a sauvé de la mort. Il sentait si vivement que sans l'héroïsme du pêcheur il serait couché auprès de ses amis dans le cimetière de Neuchâtel, qu'il lui faisait hommage de chaque journée de sa vie et de toutes les joies qu'il pouvait encore goûter dans ce monde. Ce rude pêcheur, qui n'avait pour gîte qu'une chétive cabane, pour fortune que ses bateaux et ses filets, pour amis qu'un aveugle et sa fille, aussi pauvres que lui, était grandi par la reconnaissance au point de prendre des proportions épiques. Pour tout dire, il aimait, il admirait Beauval, sa personne lui plaisait, même sa démarche et le son de sa voix, qu'il parlât l'anglais ou le français ; car on se souvient que notre Robinson

avait servi plusieurs années sur un navire de commerce britannique et qu'il parlait l'anglais couramment.



Pendant que celui-ci continuait ses fouilles à la Tène et draguait avec ardeur, M. Shaw restait assis des heures entières auprès de lui, fumant son cigare et le regardant travailler. Parfois, lorsque le filon devenait particulièrement productif, il prenait lui-même la drague à main pour avoir le plaisir de retirer de l'eau des objets dont il appréciait fort bien la valeur historique.

Enfin, un jour qu'il s'entretenait avec sa mère de leur voyage et de leur prochain retour, il déclara que Beauval était digne d'être citoyen américain et qu'il ferait tous ses efforts pour le décider à les accompagner dans le Nouveau-Monde.

— Mais tu ne songes pas, dit miss Susy, qu'il est fiancé à M^{lle} Hory et qu'il ne peut la laisser en Europe pour aller à ta suite courir les forêts vierges.

— Si, j'y ai songé, et cette difficulté peut s'arranger de la manière la plus naturelle. Beauval n'est pas né pour habiter ce pays qui ne fournit à un chasseur que de maigres ressources, il est positivement déplacé : un tel homme est fait pour l'Amérique ; c'est là seulement qu'il trouvera un théâtre digne de ses dons remarquables, et il peut me rendre de grands services pour la surveillance de l'exploitation régulière de mes bois. Rien ne l'empêchera de se marier avant de partir, pour aller fonder dans une de nos terres une colonie de petits Suisses aussi braves que leurs parents.

— Et que feront-ils de l'aveugle ? dit M^{me} Shaw ; je propose de lui assurer une pension convenable pour qu'il puisse achever ses jours sans inquiétude là où il se plaira le mieux.

— L'aveugle est en bonne voie de guérison ; c'est un homme vigoureux et qui a l'habitude du travail.

S'il recouvre la vue, il aura également de l'occupation ; j'ai pour lui un emploi tout trouvé et chacun de nous fera une bonne affaire.

Le soir de cette même journée, vers six heures, le Dr Borrel vint faire sa visite quotidienne à Blaise Hory. Il le trouva assis dans le jardin, le dos au soleil, un bandeau sur les yeux, donnant des conseils à sa fille pour s'emparer d'un essaim d'abeilles qui s'était posé sur une branche assez élevée d'un pommier. Après avoir aidé la jeune fille à capturer les fugitives et tout préparé pour les décider à rester dans leur nouvelle habitation :

– Si nous passions à d'autres exercices, dit-il tout à coup au malade, profitons de cette belle lumière pour examiner vos yeux.

Le docteur enleva avec précaution le bandeau qui les recouvrait.

– Fermez les paupières ; là, ouvrez les yeux petit à petit, regardez devant vous. Qu'est-ce que vous voyez ? dit-il, en plaçant ses deux mains ouvertes à un pied et demi de distance de son malade.

– Je vois vos mains.

– Combien de doigts étendus ?

– Dix.

– Très bien ! et maintenant ?

– Sept.

– Et cela ?

– C'est un journal... le... attendez donc. Ah ! mon Dieu ! je peux en lire le titre : « Le Constitutionnel... » Marguerite, entends-tu ? je lis... je te vois, tu as mis une robe bleue et un chapeau de paille... Monsieur le docteur, je crois que je vais mourir !

– Ce n'est rien, dit celui-ci ; c'est l'émotion, ça ne tue pas, au contraire, il en faut de temps à autre pour réveiller notre corps et aussi notre esprit.

Marguerite, accourue en hâte, pour soutenir son père prêt à défaillir, l'embrassait en pleurant et lui prodiguait les noms les plus tendres.

– Écoutez, dit le docteur, vos yeux vont très bien, votre guérison me paraît assurée, mais vous avez besoin de distraction. Je vous avais recommandé le repos, l'absence de toute agitation et surtout les plus grands ménagements à l'égard de la vue ; vous m'avez obéi ponctuellement. Aujourd'hui, je vous conseille une promenade par ce beau temps ; allez à la Tène annoncer cette bonne nouvelle à Robinson.

– Dois-je conserver le bandeau ?

– Non, vous essayerez de l’ôter et de faire usage de vos yeux sans les fatiguer.

Les préparatifs du départ furent bientôt faits ; cette petite excursion fut pour le père et la fille un perpétuel motif d’actions de grâces. C’était une magnifique soirée de juin ; le parfum des foins coupés, des sureaux et des tilleuls en fleurs, embaumait l’air ; les splendeurs du couchant, les nuages empourprés, les couleurs éclatantes des coquelicots et des bleuets dans les moissons prêtes à jaunir, le vol des hirondelles, les paysans en bras de chemise affairés dans la campagne étaient autant de sujets d’étonnement ; mais ce qui produisit la plus vive impression sur l’aveugle convalescent, ce fut le lac avec les Alpes embrasées par les derniers feux du soleil. Ce tableau réveilla ses sentiments patriotiques et le remplit d’enthousiasme.

– Ô mon lac, rivages bien-aimés, montagnes chéries, quelle joie de vous revoir !

À la Tène, il y avait nombreuse compagnie ; les principaux archéologues de la Suisse s’étaient donné rendez-vous pour examiner ensemble cette station unique de l’âge du fer, dont la réputation était parvenue jusqu’à eux. Il y avait là M. Ferdinand Keller, célèbre par ses découvertes dans le lac de Zurich et par ses publications ;

M. Troyon, bien connu par ses recherches dans le canton de Vaud ; M. Forel, qui fouillait le lac de Genève ; le colonel Schwab, le premier explorateur des lacs de Bienne et de Neuchâtel ; MM. Desor, Morlot, le Dr Clément. Les pêcheurs avaient été convoqués, et les frères Kopp, ainsi qu'Henri Beauval, étaient sous les armes, fiers de se trouver en si savante et si honorable compagnie.

Après avoir passé en revue les objets recueillis en cet endroit, les armes, les outils, les objets de parure, les monnaies gauloises à l'effigie du cheval cornu, et les monnaies romaines de Tibère et de Claude, ces messieurs confirmèrent l'opinion précédemment émise dans ce récit par Hans Kopp, savoir, qu'ils se trouvaient sur l'emplacement d'une colonie appartenant à un autre peuple dont le fer était le métal usuel.

Comment expliquer la présence de cette colonie isolée au milieu d'une nation qui ne connaissait que le bronze, et à quel peuple la rattacher ? Ce furent les armes, et en particulier les grandes épées, dont on avait trouvé plusieurs exemplaires sur un espace de quelques mètres carrés, qui aidèrent à fixer la solution de ce problème intéressant. On rappela la description des armes des Gaulois par Diodore de Sicile, et le fait rapporté par plusieurs

auteurs, que les Gaulois, dans leurs premières luttes contre les Romains, avaient de longues épées de fer qui se faussaient et se courbaient lorsqu'ils avaient frappé quelques coups, de sorte qu'ils étaient obligés de les redresser sous leur pied pendant le combat. Or, les lames de la Tène, formées d'un fer assez mou, répondaient parfaitement à cette description.

Mais d'où venaient ces Gaulois, et que faisaient-ils en ce lieu ? À cet égard il faut consulter Polybe, qui a bien connu ce peuple, et qui ne parle que de ce qu'il a vu. Il dit que, de son temps, les Gaulois habitaient le nord de l'Italie, le versant sud et les vallées des Alpes, et il ajoute des détails qui ne laissent aucun doute dans l'esprit. Après diverses vicissitudes, ils devinrent voisins des Romains, toujours disposés à envahir, et eurent maille à partir avec eux. Ils furent soumis, du moins en partie, et on les voit prendre place en grand nombre dans les légions romaines, dont ils composaient un des éléments les plus solides. Que les Romains dans le cours de leurs entreprises au nord des Alpes, aient envoyé un détachement de ces Gaulois pour occuper un poste important comme centre des communications fluviales et lacustres, et surveiller

toute une vaste contrée, rien de plus facile à admettre. Ils y arrivèrent avec leurs armes, leurs habitudes, leur genre de vie, qui devaient faire contraste au milieu de la population indigène, encore en plein âge du bronze, dont le règne allait finir.

Ce qui fait de la Tène une station exceptionnelle, c'est qu'elle est un musée où l'on trouve réunis dans un état de conservation incroyable, grâce aux propriétés antiseptiques du limon tourbeux qui les recèle, tous les objets constituant les ustensiles, les outils, les ornements, les armes d'un peuple qui ne nous est connu que par les auteurs latins ou grecs.

Telles sont à peu près les opinions qui furent émises dans ce congrès de savants ; on ne manqua pas de féliciter le colonel Schwab de sa brillante découverte, et on l'engagea, au nom de la science, à compléter cette collection ethnographique et à prendre des dispositions pour la conserver à son pays.

— Quant à cela, vous n'avez rien à craindre, dit-il de sa grosse voix enrouée, mon musée lacustre restera la propriété de Bienne, ma ville natale, et je suis assuré que mon collègue et ami, M. Desor, en fera de même à Neuchâtel. Mais pour terminer convenablement une journée où nous avons constaté l'introduction du fer au milieu du bronze, il

nous reste un devoir à accomplir : c'est de témoigner notre reconnaissance à ceux qui nous ont permis de faire ces découvertes, à nos vaillants et infatigables fouilleurs, les frères Kopp et Henri Beauval, qui ont travaillé non comme des manœuvres, mais avec un dévouement, une intelligence, une perspicacité au-dessus de tout éloge. Je souhaite que partout où l'on entreprendra des recherches, et j'ai la conviction qu'elles se généraliseront, on trouve des hommes doués des mêmes aptitudes et d'une égale ardeur.

À ce moment, on vit Blaise Hory et sa fille apparaître sur le petit sentier, où ils s'arrêtèrent, dans la crainte d'être indiscrets au milieu de ces étrangers dont ils ignoraient la présence sous les arbres de la Tène.

— Messieurs, dit Henri Beauval, permettez-moi de vous présenter celui qui a trouvé la première épée de fer et qui nous a fait connaître le dépôt de ces armes ; il était alors entièrement aveugle. Venez, père Hory, ces messieurs sont des savants qui s'occupent des antiquités recueillies dans les lacs de la Suisse.

— Je demande la faveur de vous serrer la main, dit le vénérable Ferdinand Keller ; je suis aussi un vieux fouilleur, en relation avec beaucoup

d'autres ; je salue en vous le premier aveugle enrôlé sous nos drapeaux.

– C'est-à-dire que je ne le suis presque plus, dit Blaise Hory en prenant courage en présence de tant de bonhomie et d'affabilité ; grâce à un coup de tonnerre qui m'a tué aux trois quarts, je suis en train de recouvrer la vue.

– Un coup de tonnerre ? dit le docteur Clément, voilà un genre de traitement qui m'est inconnu et qu'il n'est pas facile d'introduire dans les cliniques.

– Rien n'est plus certain, dit Blaise Hory, et je prends à témoin Hans Kopp et Henri Beauval qui étaient avec moi sur le lac quand j'ai été frappé de la foudre.

– C'être la féridé, dit Kopp en s'avancant ; moi rester longtemps « capout » après avoir eu le tonnerre dans les champes.

Cette saillie du brave Bernois fit rire ces messieurs, qui vinrent l'un après l'autre serrer la main du convalescent et l'assurer de leur affectueuse sympathie. Le pauvre homme ne savait plus que répondre, tant il était touché de l'honneur qu'on lui faisait. Quant à Beauval, il était rayonnant, et il témoignait à Marguerite par ses regards toute la joie qu'il ressentait.

Bientôt arrivèrent les voitures qui devaient emmener les hôtes de la Tène ; et la nuit tombait lorsqu'elles se dirigèrent les unes vers Bienne, les autres vers Neuchâtel.

Nos trois amis étaient encore sous l'impression de ce qu'ils venaient d'entendre, lorsque Robert Shaw, qui faisait sa promenade du soir en fumant son cigare, vint s'asseoir à côté d'eux sur le banc devant la cabane.

— Je suis bien aise de vous trouver réunis, dit-il gravement ; j'ai à vous entretenir d'un sujet qui me préoccupe depuis plusieurs jours et qui vous concerne tous. Il est incontestable que sans le secours que vous m'avez apporté, là-bas, sur le lac, au péril de votre vie, je serais mort. Après Dieu, c'est à vous que je dois l'existence. Voilà ce qu'un homme et un citoyen américain ne peut oublier. Je vous dois donc beaucoup et je voudrais m'acquitter autant que cela est en mon pouvoir.

— Est-ce que par hasard vous vous imaginez que nous attendons une récompense pour avoir accompli un acte d'humanité ? dit Blaise Hory.

— Vous ne me comprenez pas, reprit M. Shaw, et je voudrais me faire comprendre ; je sais que le dévouement seul a pu vous décider à me secourir, mais il n'en est pas moins vrai que je vous dois la

vie, et qu'entre nous il existe un lien puissant. Vous êtes dignes de toute mon estime et je désire que nous ne nous séparions pas. J'ai de grandes possessions en Amérique, dans des contrées fertiles, riches en gibier, où vous pourriez vous établir à votre choix ; je vous en fournirais les moyens. Que dites-vous de ce projet ?

Comme nos trois amis se regardaient sans répondre, en proie à une surprise inexprimable, il reprit :

– Je ne veux pas vous faire un tableau exagéré de ce que j'ai à vous offrir ; je dirai simplement que si vous aimez à cultiver la terre, vous trouverez un sol excellent, bien arrosé, à proximité d'une voie ferrée ; les forêts, les lacs ne manquent pas non plus aux chasseurs et aux pêcheurs. Vous me rendriez service en acceptant un petit domaine, dont je ne sais que faire, et en me prêtant votre concours pour l'exploitation de mes bois.

– Voilà le moyen de réaliser mon rêve, dit Blaise Hory ; si Beauval y consent, j'accepte avec reconnaissance.

– C'est dit, s'écria Beauval ; allons en Amérique, allons prendre des saumons, des esturgeons, fusiller des cerfs, des dindons et des ours. C'est le moment de partir ; aussi bien je n'aurais jamais pu

supporter l'« abaissement du niveau des lacs » et le dessèchement des marais. Cela m'aurait tué et je serais mort avec la dernière grenouille.

– Et mademoiselle Hory ? dit Robert Shaw en souriant.

– Je suivrai mon père partout où il ira.

– Bien, reprit l'Américain ; mais avant de partir, il y aura une noce et je veux en être ; j'espère qu'on ne me fera pas attendre longtemps.

– Cela dépend de Marguerite, dit Henri.

– Chacun est d'accord, dit Blaise en mettant la main de sa fille dans celle de Beauval.

CONCLUSION

La famille Shaw continua son voyage pendant un ou deux mois dans divers pays de l'Europe ; mais au bout de ce temps, lorsque Marguerite et Beauval entrèrent dans l'église de Saint-Blaise pour recevoir la bénédiction nuptiale, Robert Shaw était présent et donnait le bras à Blaise Horry, dont la guérison était complète. Il profita de cette journée pour témoigner sa reconnaissance à ses hôtes de Préfargier qui l'avaient si cordialement accueilli.

Avant leur départ, les nouveaux mariés reçurent la visite de Marmier, qui vint apporter des provisions pour le voyage et demander l'oubli du passé.

— J'étais jaloux, dit-il, et la jalousie m'aveuglait. Accordez-moi votre amitié, j'en ai besoin ; de mon côté je ne vous oublierai jamais.

Le bonheur rend les cœurs généreux ; tout fut pardonné et pour sceller la réconciliation on lui

donna Jim, qui se faisait vieux et qui ne manifestait aucun penchant prononcé pour un voyage transatlantique.

Tout blattier qu'il était, Pierre Marmier avait le culte des souvenirs. Il avait juré d'épouser Marguerite. Ne pouvant exécuter son dessein, il jura de rester garçon, et il a tenu parole.

Ensuite d'une convention avec Beauval, le dimanche des brandons de l'année suivante, il vint pour la dernière fois s'asseoir sur le banc devant la « cabane de Robinson ». Au moment où les feux s'allumèrent autour du lac de Neuchâtel, il se leva en soupirant et mit le feu à la maisonnette.

Ceux qui virent de loin la flamme brillante se joindre à toutes les autres, se dirent en la voyant si éclatante : Voilà un feu allumé par de joyeux garçons.

Lorsque tout fut consumé et qu'il ne resta qu'un monceau de cendres, Marmier, une larme dans les yeux, reprit place dans son bateau et se dirigea vers sa demeure sur l'autre rive du lac.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en octobre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Louis Favre, *Le Robinson de la Tène suivi de Huit jours dans la neige, nouvelles*, Paris Sandoz et Fischbacher et Neuchâtel, J. Sandoz, 1875. La photo de première page : *Eau, brumes et ciel* a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez

l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.